



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

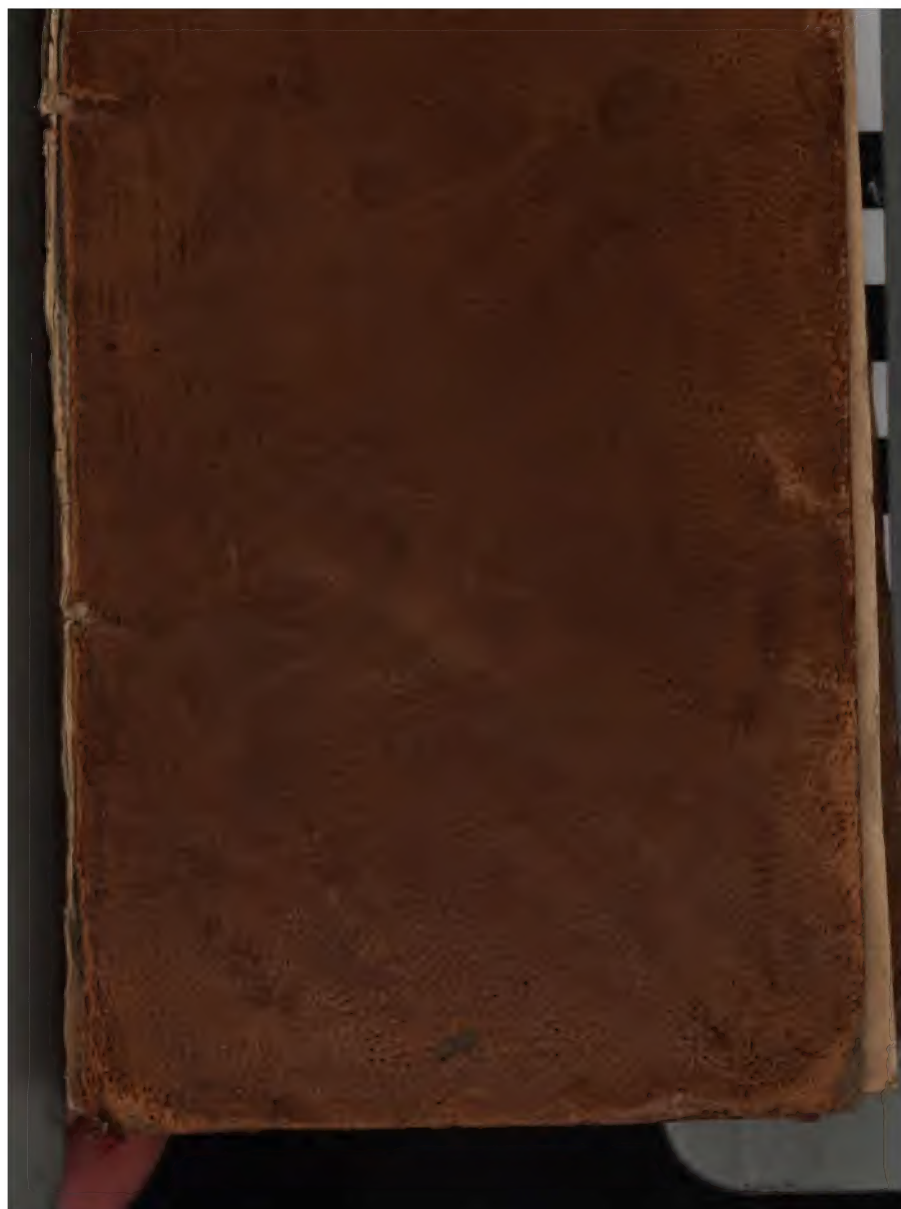
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

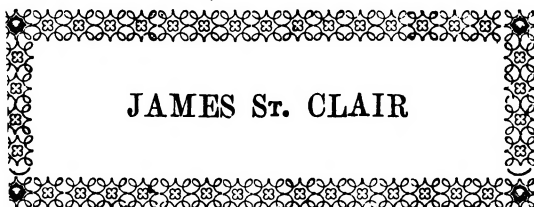
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





James
10/6

(K5) 10/6



JAMES ST. CLAIR

1788
1.1





LES
CONVERSATIONS
D'ÉMILIE.

TOME PREMIER.

100

100

1

2

3

4



Th. H. & Martin inv. scul.

et de Hare sculp.

Épinau, Louise Florence Pétronille
= 5. Esclavelles, marquise d'
LES

CONVERSATION
D'ÉMILIE.
CINQUIÈME ÉDITION

*Inutileſque falce ramos amputa
Feliciores inferit.*

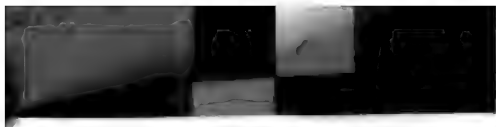
HORAT.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez BELIN, Libraire, rue S. Jacq
près S. Yves.

M. DCC. LXXXVIII.
Avec Approbation & Privilège du R



—

A
CATHERINE II,
IMPÉRATRICE
ET AUTOCRATRICE
DE TOUTES
LES RUSSIES.

MADAME,

*Le Suffrage de VOTRE
MAJESTÉ IMPÉRIALE
fut la première récompense*

de ces Conversations , &
 La protection accordée à la
 mere & à la fille en fut
 la suite. Un ouvrage consacré
 à mon éducation décida de
 mon Sort , en me rendant un
 objet de bienveillance pour
 la Souveraine du plus vaste
 Empire ; & lorsque le
 coup le plus fatal m'eut
 enlevé la plus tendre des
 meres , c'est cette Souve-


sur
brant
7-26-48
63530
24.

DÉDICATOIRE. vij

aine immortelle qui voulus
m'en tenir lieu. Je porte
les marques glorieuses de
cette adoption ; depuis mon
berceau mes années Je
sont comptées par les bien-
faits. Quelle étonnante des-
tinée ! Quelqu'incroyable
qu'elle paraisse , mon
cœur , M A D A M E ,
m'avertit à chaque instant
de sa réalité.

MS
8-3-48
24

*En acquitant aujourd'hui
la Dette Sacrée de la recon-
naissance d'une mère
mourante à qui VOTRE
MAJESTÉ avait accordé
le droit de mettre la pre-
mière réimpression de cet
ouvrage sous la protection
immédiate, mon cœur se
voue pour jamais à cette
protectrice auguste de mon
enfance, en déposant au pied*



DÉDICATOIRE. ix
de Son trône l'hommage
du plus profond respect
avec lequel je Serai tant que
j'aurai un Souffle de vie ,

MADAME ,

DE VOTRE MAJESTÉ
IMPÉRIALE

A Paris ,
ce 20 Février
1786.

La très-humble & très-
obéissante servante,
EMILIE DE BELSUNCE.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , un Imprimé qui a pour titre : *Conversations d'Emilie* , Cinquieme édition. Dans la sage conduite que tient ici une mere éclairée , devenue l'institutrice de sa fille , les parens sensés verront avec reconnaissance le plan tout tracé de celle qu'ils doivent garder dans l'éducation de leurs enfans ; & ceux-ci , retrouvant dans le caractère de la jeune *Emilie* leurs goûts & leurs inclinations , s'empres seront , à son exemple , de se réformer sur les admirables leçons que leur distribue ici l'amour maternel , & prépareront ainsi , pour les générations suivantes , des vertus plus solides & des mœurs plus épurées : en sorte que le succès que vient d'éprouver cet excellent Ouvrage depuis dix ans , me paraît un sûr garant de l'accueil dont le Public continuera de l'honorer dans cette cinquieme édition. Donné à Paris , ce 26 Mars 1788.

Signé, L. OURDET , Professeur Royal.

AVERTISSEMENT

S U R

LA SECONDE ÉDITION.

Ces Conversations n'étaient pas destinées à voir le jour. Une mère à qui une santé déplorable n'a laissé d'autre consolation que celle qu'elle trouve dans l'éducation d'une fille chérie , s'était aperçue que cet enfant , dès l'âge le plus tendre , prenait un intérêt particulier à la conversation , & qu'il serait aisé de s'en servir avec avantage , pour lui former l'esprit & l'accoutumer à la réflexion sans gêne & sans effort. Elle résolut d'employer ce moyen & essaya de composer quelques conversa-

xij. AVERTISSEMENT.

tions qui intéressèrent vivement l'enfant, mais qui manquèrent cependant leur but principal, parce qu'à son âge on ne suppose pas que ce qui n'est point imprimé soit digne d'être lu & conservé.

Cet inconvénient imprévu embarrassâ quelque temps sa mere. Egalement éloignée de la prétention de fixer les regards du public sur ses productions, & dépourvue des talens nécessaires pour se le faire pardonner, elle dut se défier de l'indulgence de quelques amis qui penserent que ces essais pouvaient n'être pas sans utilité pour l'éducation des filles en général. Après bien des incertitudes, elle se déterminâ à envoyer son manuscrit en Allemagne. Un Libraire de Léipsick s'en chargea & le pu-

AVERTISSEMENT. xiiij

blia en 1774 avec le plus grand soin , après en avoir fait faire par un homme de lettres justement estimé (*a*) une excellente traduction en Allemand qu'il fit paraître en même temps.

De cette maniere les vœux de l'auteur se trouverent remplis au delà de ses espérances : échappée aux inconvéniens de la publicité , elle avait augmenté la bibliotheque de sa fille d'un livre , gage de sa tendresse , dont la jouissance de l'enfant lui procurait journellement la plus douce récompense. Cependant quelques exemplaires étaient venus en France par la voie de Strasbourg ;

(*a*) M. Zollikofer , Pasteur de la Colonie Française à Léipsick.

xiv Avertissement.

& le public naturellement disposé à favoriser jusqu'à l'intention d'un projet utile , eut la bonté de confirmer par son suffrage le jugement de l'amitié. Un Libraire de Paris entreprit en conséquence de faire une édition de ces Conversations d'après celle de Léipsick , & contribua , sans la participation de l'auteur , à les faire connaître davantage.

Le fruit que l'enfant en a tiré & l'indulgence du public ont été seuls capables de soutenir le courage d'une mere au milieu des souffrances les plus cruelles , & de la faire persister dans le dessein de donner à ces essais le degré de perfection dont elle les voyait susceptibles ; elle est en droit de dire que la tendresse maternelle

AVERTISSEMENT. xv

est au dessus des terreurs de la mort, puisque l'agonie même, à diverses reprises, n'a pu lui faire abandonner son projet. Mais dans sa poursuite, elle a eu lieu de se convaincre à chaque pas, combien il y a loin de ce que la tendresse imagine, à ce que l'expérience apprend. Non-seulement la plus grande partie des *Entretiens* de cette nouvelle édition n'existait pas dans l'ancienne; mais ceux qu'on a conservés ici, ont été entièrement refondus & dépouillés du ton impératif & didactique que l'autorité & la supériorité d'âge & de raison prennent si aisément, sans même s'en apercevoir. C'est que la première édition était l'ouvrage de la prévoyance, & que celle-ci est le

xvj *AVERTISSEMENT.*

fruit de l'expérience ; ou , pour mieux dire , la premiere était un livre de la mere , & celle-ci est l'ouvrage de l'enfant. C'est l'enfant qui en a fourni tous les matériaux ; qui , sans le savoir , a appris à la mere le secret d'en tirer parti ; qui lui a enseigné les routes les plus sûres pour ariver à son cœur & à sa raison ; qui enfin , par la docilité & la douceur de son caractère , lui a démontré les avantages d'une noble confiance, d'une ironie innocente & légère , d'une allusion indirecte & enjouée , sur la sécheresse des préceptes & la sévérité des réprimandes : souvent il n'a fallu qu'un soin léger & de la mémoire pour rédiger ces Conversations d'après celles qui ont eu lieu entre la mere & la fille.

AVERTISSEMENT. xvij

Envisagées sous ce point de vue , elles peuvent indiquer aux personnes chargées de l'instruction des enfans , plus d'un sentier ignoré dans cette carrière importante & difficile. Les préceptes généraux sont dans la science de l'éducation , comme dans toute autre science , de peu de ressource. Personne ne les conteste , mais pour les répéter continuellement , on n'en est pas plus avancé , ou l'on ne s'en égare pas moins , parce qu'ils sont vagues par leur nature & n'indiquent aucune route précise ; il n'est pas même fort rare de voir marcher dans des routes entièrement opposées , ceux qui se croient & se disent guidés par les mêmes maximes.

Il est vrai qu'il n'existe pas deux

xviii *AVERTISSEMENT.*

enfants qui se ressembtent en tout point, d'esprit & de tête, comme il n'en existe pas deux qui se ressembtent exactement de figure; ainsi ces Entretiens ne peuvent, à la rigueur, convenir à aucun autre enfant: mais s'ils ont quelque mérite, s'ils remplissent en quelque sorte le but qu'on s'est proposé, ils doivent mieux que toutes les maximes générales, guider une mere dans cette entreprise douce & pénible, dont la tendresse lui exagere tour-à-tour & les difficultés & les succès. Il ferait sans doute à désirer que toute mere attentive voulût confier au public les fruits de son expérience, sur-tout dans un moment où l'amour maternel semble pénétrer dans les cœurs avec plus d'é-

AVERTISSEMENT. xix

nergie & de force , & où , dans la plupart des jeunes meres , tous les goûts , tous les intérêts ont cédé la place à cette passion impérieuse & touchante. Ce serait un sûr moyen de jeter des fondemens permanens & solides pour une éducation générale & raisonnée.

L'auteur de ces Conversations aura sur toutes les meres un avantage qu'il sera difficile de lui envier. Réduite par le triste état de sa santé à cette unique mais puissante ressource , sans en être jamais distraite que par ses maux, elle a pu donner à l'éducation de sa fille une suite que peu de meres pourront concilier avec les devoirs & les circonstances de leur position. Il en est résulté une tendresse & , pour ainsi dire , une intimité

XX AVERTISSEMENT.

entre la mere & l'enfant , qui au milieu de la petite société de leurs amis , ont concentré entre elles deux le secret de l'éducation , comme un secret d'état l'est entre un roi & ses ministres au milieu des mouvemens & des discours de la cour. Cette confiance réciproque est sans doute le principal ressort d'une éducation généreuse & noble que les anciens appelaient libérale , & tant qu'une mere ne l'a point obtenue , elle ne peut se flatter de recueillir le fruit de ses peines & de sa vigilance.

A Paris , ce premier Février 1781.



L E T T R E D E L'A U T E U R A L'É D I T E U R

DE LA PREMIERE ÉDITION.

JE vous envoie, MONSIEUR, mes Conversations. Vous m'aviez désolée, en me disant que vous ne les trouviez pas dans l'état où je les croyais; vous m'avez rassurée, en m'apprenant que vous n'y aperceviez ni un plan d'éducation, ni même beaucoup de liaison entre les idées. C'est que je n'ai pas eu la prétention de proposer un nouveau plan d'éducation, ni la hardiesse de m'écarter de celui que des parens sages suivent communément dans l'éducation des filles. Je n'ai voulu faire qu'un traité de remplissage, si vous me permettez de parler ainsi, & montrer comment les heures perdues, les momens de délassement peuvent être employés par une mere vigilante, à former l'esprit d'un enfant & à lui inspirer des sentimens vertueux & honêtes. Il ne s'agit donc ici ni de plan ni de système.

xxij LETTRE DE L'AUTEUR.

Cependant, sous ce point de vue même, l'éducation doit être divisée, comme dans un système bien conçu & bien lié, en plusieurs époques, & il faudrait faire un travail différent pour chacune. On peut en marquer trois principales. La première finit à l'âge de dix ans ; la seconde à quatorze ou quinze ans ; la troisième doit durer jusqu'à l'établissement de l'enfant.

Suivant ce plan, je n'aurais encore essayé à travailler que pour la première époque, où il s'agit de présenter à l'esprit des idées simples, de lui enseigner & de l'aider à les développer, & de profiter souvent d'un mot dit au hazard, d'une niaiserie même, pour le conduire à des réflexions solides & sensées. Le travail pour les deux autres époques serait infiniment plus sérieux, & je ne sais si j'aurai la force de le tenter, lorsque l'âge de ma fille pourra l'exiger.

Cette confession faite, je vous abandonne, MONSIEUR, ces Conversations. Faites-en l'usage qu'il vous plaira, puisque vous pensez qu'elles pourront être utiles à d'autres enfans. A Paris, ce premier Janvier 1774.

AVERTISSEMENT; *DE L'ÉDITEUR*

SUR CETTE NOUVELE EDITION.

LORSQU'AU commencement de 1783, l'Académie Française, en vertu d'une fondation récemment faite, eut à adjuger pour la première fois le prix destiné à l'ouvrage le plus utile de l'année, elle le décerna à ces Conversations. Les éditions multipliées qu'on en a faites avant & après cette décision, ont justifié le jugement de ce corps illustre. L'auteur termina trois mois après sa douloureuse & pénible carrière. Occupée jusqu'au dernier moment, de sa tendresse pour une

xxiv AVERTISSEMENT.

filie chérie, elle a laissé dans ses papiers des changemens considérables & une refonte presque totale des premières Conversations. On les présente au public dans cette nouvelle édition, conformément à l'exemplaire arrangé & corrigé de sa main dans les derniers mois de sa vie.

A Paris, ce premier Mars 1787.



LES



LES
CONVERSATIONS
D'EMILIE.

PREMIERE
CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, j'ai bien étudié mon catéchisme, trouvez-vous bon que je travaille auprès de vous? . . . Ah, maman ! venez, venez, j'entends le tambour ; ce sont les fings qui passent.

Tome I.

A

L A M E R E.

Mettez-vous à la fenêtre avec votre bonne ; quand ils seront passés, vous viendrez travailler.

E M I L I E, .

(en revenant de la fenêtre.)

Maman, je les ai vus. Pourquoi n'êtes-vous pas venue les voir ? Est-ce que vous ne les aimez pas ?

L A M E R E.

Pas beaucoup. — Tenez, mon enfant, voilà votre ouvrage ; vous broderez jusqu'à cette fleur.

E M I L I E.

Oui, maman. Mais pourquoi n'aimez-vous pas les singes ? Moi, je les aime bien.

L A M E R E.

Et pourquoi les aimez-vous ?

E M I L I E.

C'est qu'ils m'amuse. Ils sont

CONVERSATION. 3

drôles ; ils font des tours, des bonds
& des fauts !

LA MÈRE.

Et moi j'ai des préventions contre eux. Je les crois malins, voleurs, traîtres ; d'un naturel méchant, en un mot.

EMILIE.

Bon ! C'est dommage.

LA MÈRE.

Peut-être, en les voyant plus souvent & de plus près, ne les aimeriez-vous pas davantage.

EMILIE.

Comme je ne les vois que par la fenêtre, ils ne me feront pas de mal. — Si vous aviez vu leurs mines, maman ! Qu'est-ce que c'est qu'un singe ?

LA MÈRE.

Puisque vous les aimez, je croyais que vous saviez ce que c'est.

A 2

E M I L I E.

Oui , sûrement , je le fais. C'est un animal,

L A M E R E.

Comme un chien , comme un chat ?

E M I L I E.

Mais non , maman ; il est fait comme un singe.

L A M E R E.

A quel animal trouvez-vous donc qu'il ressemble le plus ?

E M I L I E.

Je ne fais pas , maman, Voulez-vous bien me le dire ?

L A M E R E.

Mais il me semble que c'est à l'homme. Il en approche par la figure , les mains , les pieds.

E M I L I E.

Est-ce que l'homme est aussi un animal ?

CONVERSATION. S

LA MÈRE.

C'est un animal raisonnable.

EMILIE.

Pourquoi dites-vous un animal raisonnable, maman?

LA MÈRE.

On appelle *animal* un être organisé qui vit, qui sent, qui le meut.

EMILIE.

Comme le singe?

LA MÈRE.

Ou le cheval, le bœuf, le mouton. Mais l'homme est le seul parmi ces êtres organisés qui ait l'usage de la raison qui fait combiner & réfléchir, & de la parole par laquelle il peut communiquer ses pensées; & voilà pourquoi il s'appelle un animal raisonnable.

EMILIE.

Les hommes sont donc des animaux? Je ne savais pas cela. C'est drôle! Et nous, maman, sommes-nous aussi des animaux?

LA MÈRE.

Nous avons le sentiment, le mouvement, la vie; nous pensons, nous réfléchissons, nous parlons; & puisque nous sommes la moitié du genre humain...

EMILIE.

Nous faisons la moitié des animaux raisonnables.

LA MÈRE.

Tout juste. Et voilà ce qui s'appelle combiner.

EMILIE.

Ah, maman, voilà Rosette qui mange ma robe!

LA MÈRE.

C'est que ce n'est pas un animal raisonnable.

EMILIE.

Mais, maman, pourquoi les chiens ne parlent-ils pas?

LA MÈRE.

Apparemment parce qu'ils n'ont rien à dire. Pour parler, il faut penser; avoir

CONVERSATION. 7

des idées , les combiner. Je crois leurs idées très - bornées ; & ils n'ont pas l'usage de la parole , parce qu'ils n'ont pas l'usage de la raison.

EMILIE.

A quoi passent - ils donc leur temps ?

LA MERE.

Ils sentent , comme nous , les besoins de la vie , le plaisir , la douleur. Ils se plaignent quand on leur fait mal , ils souffrent , parce qu'ils ont du sentiment ; par la même raison ils jouissent & s'amuseut. Vous les voyez souvent jouer entre eux , & même avec Emilie.

EMILIE.

Et à quoi sont-ils bons ?

LA MERE.

Il y en a qui , comme votre amie Rosete , ne sont bons à rien ; mais en général ce sont des domestiques fort utiles. Ils ont beaucoup de qua-

lités précieuses ; ils sont vigilans , fideles , attachés ; ils gardent leurs maîtres , les maisons , les troupeaux ; ils apprenent à chasser. Et pour les récompenser de beaucoup de services , importans même , leurs maîtres les nourrissent & ont soin d'eux.

EMILIE.

Et les hommes pourquoi sont-ils dans le monde ?

LA MERE.

Mais je crois que c'est aussi pour y être utile.

EMILIE.

Et comment sont-ils pour cela ?

LA MERE.

Ils vivent en société.

EMILIE.

Et que font-ils toute la journée en société ?

LA MERE.

Ils s'aident mutuellement dans leurs

CONVERSATION. 9

besoins, dans leurs affaires & même dans leurs plaisirs.

EMILIE.

Et celui qui n'aiderait pas les autres, que lui en arriverait-il?

LA MERE.

Que les autres ne l'aideraient pas non plus. Il ne serait bon à rien; il ne pourrait donc être ni aimé, ni estimé, ni recherché. Par conséquent il manquerait bientôt de tout, & il finirait par mourir ou de besoin, ou d'ennui & de chagrin.

EMILIE.

Il faut donc être utile aux autres pour être heureux?

LA MERE.

C'est remplir son devoir, & c'est un des moyens les plus sûrs pour arriver au bonheur.

EMILIE.

Qu'est-ce que c'est que le bonheur?

A 5

10 P R E M I E R E

LA M E R E.

Je vous le demande. N'êtes-vous pas heureuse quelquefois ?

E M I L I E.

Je crois que je le suis presque toujours.

L A M E R E.

Et qu'éprouvez - vous alors ?

E M I L I E.

Mais j'ai envie de rire , de sauter , de danser , de chanter , de vous embrasser.

L A M E R E.

Vous savez donc par expérience ce que c'est que le bonheur. Et quand cette envie vous prend-elle ?

E M I L I E.

C'est quand je vous vois contente , & quand j'ai bien fait mes devoirs.

L A M E R E.

Il faut donc remplir ses devoirs quand on veut être heureuse.

CONVERSATION. II

EMILIE.

Mais quand je serai grande, je n'aurai plus de devoirs à faire. Comment ferai-je donc pour être heureuse?

LA MERE.

Les occasions ne vous manqueront pas. Chaque âge a ses devoirs, ses occupations, ses récompenses; & même à mesure qu'on avance en âge, les devoirs augmentent.

EMILIE.

Et le bonheur aussi, sans doute? — Maman, voyez mon ouvrage; il n'est pas mal.

LA MERE.

Est-il fini?

EMILIE.

Pas tout-à-fait.

LA MERE.

Je voudrais le voir fini.

E M I L I E.

C'est qu'il me prend envie de le
laisser là & de quitter ma place.

L A M E R E.

Cela est assez naturel aux enfans.

E M I L I E.

C'est qu'on aime à changer de
place , à faire autre chose que ce
qu'on fait.

L A M E R E.

Je voudrais pourtant bien que vo-
tre tâche fût faite.

E M I L I E.

Elle va jusqu'ici, n'est-ce pas ?

L A M E R E.

Vous voyez qu'il ne faut pas trois
minutes pour la finir.

E M I L I E.

Mais pourquoi, maman, voulez-
vous qu'elle soit faite ?

CONVERSATION. 13

LA MERE.

Je ne fais. C'est peut-être un caprice de ma part.

EMILIE.

Est ce beau d'avoir des caprices ?

LA MERE.

Beau , non ; mais il est bon de souffrir de temps en temps des caprices des autres.

EMILIE.

Il me semble , ma chere' maman ; que cela ne me fait aucun plaisir.

LA MERE.

Plaisir , non ; mais peut - être profit.

EMILIE.

Quel profit , maman ?

LA MERE.

Celui d'être contrariée.

EMILIE.

Il y a du profit à cela ?

L A M E R E.

Un grand : si la vie est remplie de contrariétés, ne faut-il pas apprendre de bonne heure à s'y soumettre & à les supporter?

E M I L I E.

Allons, je vais me soumettre...

L A M E R E.

A la contrariété de finir cette fleur!

E M I L I E.

Ce n'en est pas une, puisque cela vous fait plaisir. Mais pourquoi, maman, voulez-vous bien dans de certains momens que je vous fasse des questions & que je dise tout ce qui me passe par la tête, & pourquoi ne voulez-vous pas le souffrir dans d'autres? Est-ce aussi par caprice?

L A M E R E.

J'espère que non. Je veux bien, pour votre profit, me pardonner un

CONVERSATION. 15

caprice en passant ; mais il ne serait pas bien à une mere de passer sa vie à avoir des caprices avec son enfant. Je pense que je n'ai jamais été fatiguée de votre babil que lorsque d'autres affaires me commandent. Alors je prends la liberté de vous faire taire.

EMILIE.

Vous avez donc bien des affaires ,
maman ?

LA MERE.

J'en ai toujours trop quand elles
m'empêchent de vous écouter.

EMILIE.

Mais aussi , quand nous causons ,
vous me permettez de vous faire
toutes les questions qui me viendront.

LA MERE.

Pourvu que je ne sois pas obligée
de répondre à toutes.

EMILIE.

Mais , maman , cela n'est pas de
bon jeu.

LA MERE.

En revanche je vous rendrai toujours compte du motif des conseils que je vous donne , & même de mes caprices.

EMILIE.

Maman , pourai-je aussi en avoir & vous les dire ?

LA MERE.

Sans doute , si vous pouvez les justifier comme moi ; c'est-à-dire si vos caprices peuvent servir à l'instruction & à l'avantage de quelqu'un.

EMILIE.

Je crois , maman , que vous n'avez pas besoin d'être contrariée par moi pour votre bien , ni ma bonne non plus.

LA MERE.

Nous avöns d'autant moins besoin de vos secours à cet égard , que notre âge nous a déjà familiarisées avec

CONVERSATION. 17

l'avantage des contrariétés de la vie.
Ainsi vos caprices seraient en pure
perte pour notre bien.

EMILIE.

Et voilà ma tâche finie. Maman,
voulez-vous voir mon ouvrage ?

LA MERE.

Volontiers. Il est bien. Vous voyez
qu'il n'a pas fallu une éternité pour
finir cela.

EMILIE.

Maintenant je vais vous dire bien
des choses.

LA MERE.

C'est un privilege, comme je vous
l'ai déjà dit, dont vous jouissez à tous
les instans de la journée.

EMILIE.

Causons-nous à présent, maman ?

LA MERE.

Mais il me le semble. Qu'en pensez-
vous ?

E M I L I E.

Maman , pourquoi suis - je au monde ?

L A M E R E.

Pour cette question, c'est à moi à vous la faire.

E M I L I E.

Ah, je m'en souviens, maman. . .
Faut-il aussi que j'y sois utile ?

L A M E R E.

Si vous ne l'êtes pas encore, il faut du moins vous mettre en état de le devenir un jour.

E M I L I E.

Maman, je me promène, je saute, je bois, je mange, je ris, j'étudie; je cause avec vous tant que je veux : tout cela est-il bien utile aux autres ?

L A M E R E.

Pour pouvoir l'être un jour, il faut avoir acquis avec la maturité de l'âge

CONVERSATION. 19

la force & la santé ; & pour les acquérir , il faut boire , manger , dormir , sauter , rire. Il me semble que vous remplissez avec distinction tous ces devoirs.

EMILIE.

J'en suis bien aise.

LA MÈRE.

A mesure que vous grandirez , vos occupations & vos obligations changeront ; vous deviendrez véritablement utile , au lieu d'être à charge aux autres.

EMILIE.

D'être à charge aux autres ! Est-ce que je suis à charge ?

LA MÈRE.

Comment ! vous avez cinq ans passés , & vous ne l'avez pas encore remarqué ? Un enfant est dans la dépendance de tout le monde par sa faiblesse : quand on a à tout instant besoin des autres , on court

sûrement risque d'être souvent à charge.

EMILIE.

Est-ce que je vous suis à charge, maman?

LA MERE.

La nature a acordé aux parens un préservatif contre cet inconvénient.

EMILIE.

Quel préservatif?

LA MERE.

La tendresse qu'elle a mise dans leur cœur & qui change en jouissances les soins les plus pénibles, les plus assidus, dont leurs enfans ont besoin. Une mere ne connaît pas de plus doux, de plus grand plaisir que de s'occuper de sa fille. Ignorance, étourderie, indiscretion, importunité, tout est supporté par la tendresse maternelle.

EMILIE.

Quoi, j'ai tous ces défauts?

CONVERSATION. 21

L A M E R E.

Ce sont ceux de votre âge.

E M I L I E.

Mais, maman ; ma bonne n'est-elle pas obligée d'avoir soin de moi ?

L A M E R E.

Votre bonne a soin de vous, parce que je l'en ai chargée ; mais je ne peux la forcer de joindre à ces soins de l'affection , de les remplir avec plaisir , de vous aimer en un mot , si vous ne vous rendez pas aimable ; & si vous payiez ses soins par de l'humeur , de l'indifférence ou de l'ingratitude , je serais trop juste pour exiger qu'elle vous rendit des services que vous reconnaîtriez si mal.

E M I L I E.

Alors il faudrait m'habiller toute seule.

L A M E R E.

Croyez-vous le pouvoir ?

E M I L I E.

Pourquoi pas, maman?

L A M E R E.

Voyons, Défaîtes votre fourreau, votre collier.

E M I L I E.

Voilà mon collier défait.

L A M E R E.

Votre fourreau à présent.

E M I L I E.

Ah, je l'ôterai bien toute seule. . .
Maman, voulez-vous bien défaire les agrafes?

L A M E R E.

Non. Vous devez tout faire vous-même, puisque vous supposez que vous n'avez personne pour vous aider.

E M I L I E.

Mais je ferai bien le reste.

L A M E R E.

Il vous faut donc quelqu'un pour

CONVERSATION. 23

défaire vos agrafes ? Remettez votre collier.

EMILIE.

Maman, je ne peux pas.

LA MERE.

Il vous faut donc quelqu'un pour renouer votre collier. Jugez par ce misérable essai , combien pour les plus petites choses vous êtes dans la dépendance des autres ; combien vous avez d'obligations , à tout instant , à votre bonne ; combien vous devez craindre de refroidir son zèle : car si elle vous quitait par ennui ou par dégoût , il n'existerait aucun motif pour la remplacer.

EMILIE.

Et je ne pourrais ni me lever , ni me coucher , ni rien faire toute seule.

LA MERE.

Il y a cependant bien des filles dans ce monde qui se couchent

& se levent sans avoir besoin de
personne.

E M I L I E.

Je suis donc moins avancée qu'elles?

L A M E R E.

Ou plus gâtée.

E M I L I E.

Je n'avais jamais pensé à tout cela.
Mais aussi je ne suis pas bien mé-
chante, je crois.

L A M E R E.

Quand on dépend si fort des au-
tres, vous voyez combien on a de
raisons d'être douce, polie, re-
connaissante.

E M I L I E.

Ah, je réfléchirai à tout cela; je
prendrai garde à moi, & ma bonne
n'y perdra rien.

L A M E R E.

Ni vous non plus.

E M I L I E.

EMILIE.

Mais , maman , il y a donc bien des choses que je ne fais pas ?

LA MERE.

Non - seulement il y a bien des choses que vous ne savez pas , mais vous devez remarquer que vous ne savez rien , puisque vous ne savez ni ce que vous êtes , ni même ce que vous êtes venue faire dans ce monde.

EMILIE.

Oh , je le fais à présent , & je ne l'oublierai plus.

LA MERE.

Vous apprenez bien vite des choses bien longues. Mais allez jouer à présent ; vous devez être lasse de causer.

EMILIE.

Maman , avant que je m'en aille , je vous demande en grâce de me faire un grand plaisir.

Tome I.

B

L A M E R E.

Quoi ?

E M I L I E.

Contez-moi l'histoire de cette dame dont vous parliez hier au soir avec mon papa.

L A M E R E.

Volontiers, si vous voulez m'écouter. Cette dame était veuve d'un homme de condition. A sa mort elle était restée sans bien avec une fille & un garçon.

E M I L I E.

Comment s'appellait-elle ?

L A M E R E.

Vous ne la connaissez pas.

E M I L I E,

Mais sa fille ?

L A M E R E.

Elle s'appellait Julie. Sa mere lui dit un jour : Mon enfant, je viens

CONVERSATION. 27

de m'épuiser pour faire entrer votre frere au service. Jusqu'à présent il s'est distingué des jeunes gens de son âge par sa sagesse & son émulation ; il fera son chemin , je l'espere, & un jour il pourra vous être utile.

EMILIE.

Les freres sont donc utiles à leurs sœurs ?

LA MERE.

C'est leur devoir & leur plaisir lorsqu'ils le peuvent. Mais, continua la mere, je suis hors d'état de vous donner des maîtres & l'éducation qu'il m'eût été si doux de vous procurer. Ce n'est donc que de vos vertus & de votre propre application que vous devez tout attendre ; votre bonheur sera votre ouvrage.

EMILIE.

Ainsi elle était dans le cas de ces filles qui se couchent & se levent sans le secours de personne ?

L A M E R R E.

Votre bonheur, lui disait sa mère, votre établissement, tout jusqu'à votre mariage doit être le fruit de votre mérite.

E M I L I E.

Pourquoi, maman, cette dame lui disait-elle cela ?

L A M E R R E.

Parce que, quand on n'a point de fortune, il faut valoir plus qu'une autre, pour être recherchée : car si vous êtes pauvre & méchante, on a deux raisons au lieu d'une, pour vous laisser là.

E M I L I E.

Je ne voudrais pas d'un mari qui fût pauvre & méchant.

L A M E R R E.

Vous devez donc trouver tout simple qu'on ne veuille pas d'une femme pauvre & méchante.

CONVERSATION. 29

EMILIE.

Cela est juste. Eh bien, maman?

LEA MERE.

Eh bien, ma fille, un mauvais caractère rendait malheureusement Julie insensible aux conseils de sa mère qui, long-temps incertaine entre la tendresse & la raison, mais voyant sa fille incorrigible, fut enfin obligée de la mettre au couvent, l'exemple même de son frère n'ayant fait aucune impression sur elle. Cette retraite n'opéra aucun changement avantageux dans son caractère. Bientôt elle manqua un mariage considérable que sa beauté & ses agrémens extérieurs lui ayaient procuré, parce que les informations qu'on prit au couvent à son sujet, lui furent entièrement défavorables.

EMILIE.

Mais qui est-ce qui avait prié ces religieuses de tout dire?

LA MÈRE.

Comment, vous voulez qu'on
taise la vérité à celui qui a intérêt
de la savoir ?

EMILIE.

Et qu'est-elle devenue, cette pauvre
Julie ?

LA MÈRE.

Elle est restée au couvent, & y
fera vraisemblablement toute sa vie.

EMILIE.

Mais elle se corrigera peut-être ?

LA MÈRE.

A un certain âge, ma fille, on ne
se corrige plus ; il faut pour cela faire
ses efforts dès l'enfance : si au lieu du
bien, on contracte l'habitude du mal,
on est perdu. Et puis, une mauvaise
impression une fois donnée sur votre
compte ne s'efface plus ; on se corrige-
rait ensuite véritablement, que les au-
tres n'en sauraient rien.

CONVERSATION. 31

EMILIE.

Pourquoi donc cela, maman?

LA MERE.

Pourquoi ne vous ai-je jamais pu persuader de regarder M. de Verville sans frayer?

EMILIE.

C'est qu'il m'a fait peur une fois, en me faisant des grimaces.

LA MERE.

Et parce qu'il vous a fait une fois des grimaces, vous croyez qu'il passe sa vie à faire peur aux enfans ! Vous trouvez plus court de vous en tenir à votre premiere impression, que d'examiner si ce monsieur n'a pas changé de mines depuis que vous ne l'avez vu. Ne soyez donc pas étonnée si les autres s'en tiennent, comme vous, aux premieres impressions sur tout ce qu'ils n'ont pas d'intérêt d'approfondir.

E M I L I E.

Cela est triste. Cette pauvre Julie
qui est si jolie, à ce que vous dites !

L A M E R E.

Fort jolie; mais malheureusement
elle n'est pas aimable.

E M I L I E.

Il vaut donc mieux être aimable
que jolie ?

L A M E R E.

Il n'y a point de doute.

E M I L I E.

Maman, suis-je jolie ?

L A M E R E.

Jusqu'à présent vous ne l'êtes pas.

E M I L I E.

Cela peut donc venir encore ?

L A M E R E.

Je n'en fais rien.

E M I L I E.

Mais pourquoi donc me dit-on tou-
jours que je suis charmante ?

CONVERSATION. 33.

L A M È R E.

Je vous dirai cela une autre fois
Allez vous amuser à présent , en
attendant la promenade ; & si , comme
c'est votre projet d'être réfléchissante ;
vous pensez à tout cela , vous trou-
verez qu'un caractère aimable & sen-
sible est ce qui rend le plus sûrement
jolie à tout âge.



B 5

DEUXIEME
CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, comment s'appelle . . .
Ce n'est pas cela que je voulais dire . .
En quel temps, maman . . . Mais
non . . . A propos, vous m'avez pro-
mis de me dire une chose, voulez-
vous bien me la dire ?

LA MERE.

Laquelle d'entre les cent qui vous
passent par la tête à la fois ?

EMILIE.

Ah, j'y suis ! Pourquoi, maman,
si je ne suis pas jolie, me dit-on tou-
jours que je suis charmante ?

CONVERSATION. 35

LA MERE.

On peut être charmante sans être précisément jolie , & l'on peut être fort jolie sans être charmante.

EMILIE.

Ah , je fais , je fais , maman. Pour être charmante , il faut être sage , modeste , ne parler qu'à propos , n'être pas importune. . . . N'est - ce pas , maman ? Vous m'avez dit cela.

LA MERE.

Ainsi l'on est charmante par ses qualités morales , & jolie par sa figure. Dites - moi si vous êtes jolie ou charmante ?

EMILIE.

Mais Je crois qu'oui.

LA MERE.

Lequel des deux ?

EMILIE.

— Jolie , maman.

LA MÈRE.

Je vois que vous choisissez avec discrétion & modestie le moins bon des deux lots.

EMILIE.

Comment cela, maman ?

LA MÈRE.

C'est que l'on a la figure qu'on a, & que l'on n'est pas maîtresse d'en changer. Il n'y a point de mérite à être jolie, ni de démerite à être laide.

EMILIE.

Ah, c'est vrai.

LA MÈRE.

Au lieu que pour être charmante...

EMILIE.

Il faut, je crois, bien des choses.

LA MÈRE.

Qui dépendent de nous, de notre volonté, de nos soins, de notre

CONVERSATION. 37

application à les acquérir. Ainsi être charmante renferme bien des sortes de mérite.

EMILIE.

Et que faut-il pour être jolie ?

LA MERE.

Je vous le demande.

EMILIE.

J'entends quelque chose, mais je ne fais comment dire.

LA MERE.

Il faut avoir un beau teint , de beaux yeux , le nez bien fait , la bouche agréable , ni trop grande ni trop petite ; de beaux cheveux , bien plantés ; enfin tous les traits bien proportionés , & dans tout l'ensemble de la figure quelque chose de prévenant & de modeste qui plaise.

EMILIE.

Ah , maman , que de choses !

LA MERE.

Sans compter ce qu'il ne faut pas.

EMILIE.

Comment ce qu'il ne faut pas ?

LA MERE.

Il ne faut avoir l'air ni boudeur ni ricanant ; point de disgrâce dans les mouvemens ; point d'affectation dans sa maniere d'être ; point de grimaces dans le visage , nulle recherche dans ses habitudes qui contraste avec le naturel.

EMILIE.

En un mot, il faut être comme ma cousine ; n'est-il pas vrai ?

LA MERE.

Tout juste. Et vous, avez-vous tous ces agrémens ?

EMILIE.

Mais . . . non pas tous.

LA MERE.

En ce cas , vous n'êtes pas jolie.

CONVERSATION. 39

EMILIE.

Il faut donc renoncer au lot le moins bon !

LA MERE.

Et faire de nécessité vertu, choisir courageusement le meilleur. Cependant je ne saurais vous blâmer du choix que vous aviez fait. Vous vous êtes d'abord emparée du lot qui ne dépend pas de nous, bien sûre d'y ajouter celui qu'il est en notre pouvoir d'obtenir. Il est évident que d'une jolie personne vous comptiez faire une personne charmante.

EMILIE.

Mais pourquoi presque tous ceux qui viennent ici, me disent-ils que je le suis ?

LA MERE.

N'avez-vous jamais entendu dire à d'autres enfans comme vous, qu'ils

étaient aimables, charmans, quoiqu'ils ne le fussent guere ?

E M I L I E.

— Je ne fais : je n'y ai pas pris garde.

L A M E R E.

Mais vous, ne vous a-t-on jamais louée, quoique vous ne le méritassiez pas ? Pensez-y un peu.

E M I L I E.

Maman, je cherche. — Oui, oui, cela pourrait fort bien être ; mais dans le moment où l'on me donnait des louanges, je croyais les mériter . . . ou plutôt j'avais bien peur que vous ne disiez le contraire . . . Ah, tenez, je croyais aussi une fois qu'on se moquait de moi.

L A M E R E.

Ce n'était rien de tout cela. Une politesse fausse & oiseuse fait, lorsqu'on est dans une maison, qu'on

CONVERSATION. 41

loue de convention & pour avoir plutôt fait, tout ce qui s'y trouve, depuis la maîtresse jusqu'au métier de tapissier. Vous avez vu des gens à qui machiène était très-importune, m'assurer qu'elle étoit charmante. Croyez-vous que ce compliment fût sincère & que Rosète le méritât ?

EMILIE.

Oh pour cela, non.

LA MÈRE.

Eh bien, ceux qui vous disent que vous êtes jolie, que vous êtes charmante, ne le pensent pas plus de vous que de Rosète, & ne savent nullement si vous méritez ce compliment mieux qu'elle, & surtout ne se soucient en aucune manière de le savoir.

EMILIE.

Mais pourquoi donc parler, maman, si l'on ne veut pas dire vrai ? Cela n'est pas sensé.

Vous avez raison , il vaudrait bien mieux se taire. Aussi les jeunes personnes qui pensent bien , ne prennent seulement pas garde à ces sortes de complimens , n'en font aucun cas , & sont tentées même , quand ils sont trop outrés , de s'en offenser. Il est bien sot ou du moins bien léger de se faire une habitude de ces propos en l'air & qui ne signifient rien ; mais il serait bien plus sot encore de les prendre au pied de la lettre & de s'en glorifier comme si on les eût mérités.

E M I L I E.

Moi , je n'y serai plus atrapée.
— Mais, maman, quand je suis bien sage, il est pourtant vrai alors . . .

L A M È R E.

Que vous prenez le chemin qui conduit au bonheur , & qu'avec le temps il se pourrait que vous devins-

CONVERSATION. 43

siez une personne charmante ; mais ce n'est pas l'ouvrage d'un jour. Combien ne faut-il pas de soins, d'efforts, de vigilance, pour ne pas faire un seul pas en arriere, pour les faire tous en avant & mériter enfin cette réputation qu'on n'obtient que par une attention continuelle sur soi-même ! Il ne faut pas passer un jour sans avoir fait des progrès, sans être un peu plus raisonnable que la veille.

EMILIE.

Maman, je le ferai, & à commencer d'aujourd'hui, je vais être parfaite.

LA MERE.

Qu'entendez-vous par-là ?

EMILIE.

J'entends faire toujours parfaitement bien.

LA MERE.

Vous croyez cela apparemment bien aisé ?

46 DEUXIEME

tâcher d'être un enfant parfait, avant de devenir une personne parfaite.

EMILIE.

En quoi consistent donc les perfections d'un enfant ?

LA MERE.

A mesure que nous les rencontrerons dans notre chemin, je vous les ferai remarquer ; nous nous en emparerons, & insensiblement nous les changerons en habitudes.

EMILIE.

Et vous voulez conserver aussi celle de bien sauter ?

LA MERE.

Ce n'est pas pour mon plaisir, je vous l'assure, j'en suis souvent assez importunée : mais comme je crois qu'elle vous fortifie, qu'elle peut vous rendre agile & légère, & influer même sur votre santé, ce n'est pas mon avis de la réformer.

CONVERSATION. 47.

EMILIE.

En ce cas, ma chere maman, je me suis bien fortifiée cet après dîner, pendant tout le temps que vous étiez à vos affaires, car je n'ai fait que sauter. . . Il est vrai que ma page d'écriture n'en est pas plus belle.

LA MERE.

Ah, ah ! Et qu'avez vous lu dans les yeux de votre maître ?

EMILIE.

Ah, maman, il n'était pas content & il avait raison, car ma page était bien grifonnée.

LA MERE.

C'est que vous n'aviez pas encore pris la résolution d'être parfaite. Mais je l'atends à la première leçon. Il sera d'un bel étonnement quand il verra le changement qu'un telle résolution opere dans une page d'écriture.

E M I L I E.

C'est que pour mieux écrire, il fallait se tenir tranquille & n'avoir pas la démangeaison de danser.

L A M E R E.

Tout juste. Ces deux perfections ne sauraient marcher ensemble. Chacune à son tour.

E M I L I E.

Si vous vouliez me permettre, maman, de recommencer ma page auprès de vous, je suis sûre que j'en ferais un petit chef-d'œuvre.

L A M E R E.

Je le veux bien. Cependant n'étant pas maîtresse d'écriture de mon métier, je ne pourai vous enseigner les secrets de l'art; vous voyez qu'il est bien plus court & plus sûr pour vous de profiter des conseils & de l'habileté de votre maître.

E M I L I E.

EMILIE.

Je ferai, maman, tout comme s'il était là à côté de moi.

LA MERE.

Mais vous n'écrirez que deux ou trois lignes pour votre satisfaction & pour prouver que la résolution d'être parfaite est déjà en pleine activité.

EMILIE.

Allons, la plume est excellente. Cela ira tout seul.

LA MERE.

Mais votre tête me paraît un peu de travers. Je crains que vous n'oubliez déjà une de vos résolutions. Bien écrire & se bien tenir sont deux perfections qui ne se contrarient point & qu'on peut mener de front.

EMILIE.

Mon maître dit qu'on ne fait rien qui vaille avec le corps trop penché ou la tête de travers.

Tome I.

C

L A M E R E .

Je lui fais bon gré d'en faire un principe fondamental.

E M I L I E ,

(*montrant ses trois lignes.*)

Tenez , ma chere maman , prononcez votre arrêt.

L A M E R E .

..Cela est infiniment mieux , en comparaison du grifonage d'à-côté ; mais cela n'est pas encore bien merveilleux.

E M I L I E .

Eh bien , je vais recommencer.

L A M E R E .

Comment ? Voilà de l'obstination ! Je commence à bien augurer de vos projets de perfection.

E M I L I E .

Mais non , maman , je n'ai point d'obstination ; je voulais seulement

CONVERSATION. 51
vous prouver le desir que j'ai, que
vous soyez contente.

L A M E R E.

Je suis touchée de ce desir; mais
j'aurais, je crois, encore mieux aimé
vous voir recommencer votre page
par pure obstination.

E M I L I E.

Et moi, j'aime mieux vous plaire
que de tomber dans une faute. Ma
bonne me recommande sur toutes
choses de n'être jamais obstinée; elle
dit que c'est un défaut qu'on ne doit
point souffrir dans les enfans.

L A M E R E.

Et ma bonne à moi, lorsque j'étais
enfant, me disait que sans obstina-
tion on ne fait rien qui vaille, & qu'il
en faut dans tout ce qu'on entre-
prend.

E M I L I E.

Ainsi voilà du noir & du blanc sur
la même chose.

LA MÈRE.

Ma bonne à moi était riche sur-tout en comparaisons tirées de l'art de la guerre. Elle était fille d'un pauvre officier ; son pere lui avait apparemment souvent conté ses campagnes. Mademoiselle, me disait-elle gravement, interrogez votre papa ; demandez-lui qui gagne les batailles à la guerre. C'est celui qui ne s'en va pas, c'est celui qui reste le dernier, c'est le plus obstiné. Comment prend-on une ville ? En allant à l'assaut, en y retournant, deux fois, trois fois, vingt fois, jusqu'à ce qu'on l'ait emportée. En fait de talens, de connaissances, de qualités rares & précieuses, c'est tout de même, Mademoiselle ; point de succès, point de gloire pour les paresseux, pour les indolens, pour les endormis ; tout appartient aux éveillés & aux obstinés.

EMILIE.

Convenez , maman , que votre bonne vous amusait bien avec ses comparaisons.

LA MERE.

Mais tout en m'amusant, elle m'envoyait à l'assaut.

EMILIE.

Il faut donc qu'il y ait deux obstinations, une bonne & une mauvaise.

LA MERE.

Il n'y en a qu'une, mais il en est de l'obstination comme de toutes les qualités fortes ; suivant qu'on l'applique au bien ou au mal, elle produit des effets ou admirables ou funestes. On ne peut honorer de ce nom ce que les enfans qui n'ont point d'esprit, font par entêtement.

EMILIE.

Voilà l'obstination de ma bonne.

LA MÈRE.

Elle a raison de haïr l'entêtement.
On a observé que les enfans qui ont
de l'esprit sont toujours dociles.

E M I L I E.

Maman , je vais retourner à l'as-
faut avec ma plume.

LA MÈRE.

Non pas aujourd'hui, s'il vous plaît;
demain vous ferez admirer votre obs-
tination de votre maître. On ne peut
apprendre ni à écrire ni rien au monde,
en un jour; il faut mettre le temps né-
cessaire à tout ce qu'on fait.

E M I L I E.

Mais pour ariver à la perfection, cela
n'est-il pas bien long?

LA MÈRE.

Le chemin est long, mais il n'y en
a pas d'autre. Puisqu'à commencer
d'aujourd'hui, vous voulez devenir

CONVERSATION. 55

parfaite , je ne vous cache pas que vous avez pris là un engagement pour toute la vie.

EMILIE.

Mais , maman , il y a long-temps que vous l'êtes ?

LA MÈRE.

Ma bonne m'assurait que cet avantage n'était point réservé à la faiblesse humaine , & mon expérience m'a appris qu'elle ne disait que trop vrai.

EMILIE.

Cela n'est pas encourageant , maman. Ainsi toutes les peines qu'on se donne , c'est autant de perdu ?

LA MÈRE.

Pardonnez-moi. Quoique la perfection soit hors de notre portée , elle reste toujours à notre vue , comme pour nous animer dans nos efforts de l'approcher. Ceux qui n'ont pas assez de vertu pour cela , n'osent plus la

fixer & tombent bientôt dans l'humiliation & dans l'oubli ; mais ceux qui avancent courageusement vers elle , comme s'ils devaient l'atteindre , ont pour récompense leur propre satisfaction & l'estime des autres.

E M I L I E.

Qu'est-ce que c'est que l'estime des autres ?

L A M E R E.

C'est l'approbation qu'ils donnent à notre conduite , & que les personnes qui ne nous connaissent pas , ou celles mêmes qui auraient des raisons de ne pas nous aimer , ne peuvent nous refuser.

E M I L I E.

Je n'entends pas cela , maman. On ne peut pas s'empêcher d'aimer ce qui est estimable.

L A M E R E.

Vous apprendrez avec le temps

CONVERSATION. 57

que cette conséquence souffre quelquefois des exceptions.

EMILIE.

Et comment peut-on approuver quand on ne connaît pas les gens ?

LA MERE.

Vous rappelez-vous les deux enfans dont je vous ai conté l'histoire l'autre jour ?

EMILIE.

Très-bien, maman.

LA MERE.

Quelle opinion vous est-il restée du frere de Julie ?

EMILIE.

Je pense qu'il est bien vertueux, bien aimable, & qu'il aura toute l'obstination nécessaire pour devenir un homme d'un grand mérite.

LA MERE.

Eh bien, cette opinion favorable que vous avez conçue de lui d'après ce que je vous ai appris de sa conduite, c'est

de l'estime : cependant vous ne le connaissez pas.

E M I L I E.

Mais je le connais à présent.

L A M E R E.

Vous le connaissez de réputation ; mais cela ne s'appelle pas connaître, puisque vous ne l'avez jamais vu.

E M I L I E.

Maman , s'il entrait ici, je parie que je le reconnaitrais tout de suite, & je lui dirais : Monsieur, tout ce que maman a eu la bonté de me conter, m'a laissé de vous une opinion bien avantageuse. . . .

L A M E R E.

Et me prouve, Monsieur, qu'il faut que vous ayez pris votre résolution d'être parfait, de bien bonne heure & avec une grande obstination, puisque vous avez eu le temps de faire assez de chemin pour devenir, à la fleur de votre âge, la consolation & la joie d'une mere respectable. Nous

CONVERSATION. 59

cherchons également, maman & moi, à avancer dans ce chemin du véritable bonheur qui conduit vers la perfection ; comme vous nous avez gagnées de vitesse, nous ne pouvons rien faire de mieux que de suivre vos traces. Maintenant nous allons faire un tour de promenade, & quoique ce soit plutôt un délassement qu'une occupation, nous tâchons toujours d'en tirer parti, soit en causant de choses qui nous intéressent, soit en dirigeant nos pas vers des objets curieux & utiles. Si vous vouliez, Monsieur, nous accompagner, nous sommes sûres d'avance que tout le profit serait du côté de la petite Emilie.

EMILIE.

Maman, vous êtes bien polie avec ce monsieur. C'est dommage qu'il ne soit pas ici pour entendre tout cela. Il en serait sûrement bien reconnaissant, & il nous dirait peut-être que sa sœur est bien changée à son avantage.

TROISIEME
CONVERSATION.

EMILIE,

MAMAN, voyez la superbe mouche que j'ai atrapée.

LA MERE.

Oui, elle est belle.

EMILIE.

Je m'en vais lui ôter les ailes pour qu'elle ne s'en aille pas.

LA MERE.

Doucement, ma chere amie. En avez-vous reçu quelque offense ? Vous a-t-elle piquée ? Vous a-t-elle blessée ?

EMILIE,

Non, maman.

CONVERSATION. 61

LA MÈRE.

Pourquoi donc lui faire du mal ?

EMILIE.

Je ne veux pas lui en faire ; je veux la nourrir & prendre soin d'elle.

LA MÈRE.

Si pour lui faire du bien, vous lui arrachez les ailes, c'est tout comme si l'on vous coupait les deux bras pour vous faire plaisir. Vous la feriez souffrir horriblement , & elle en mourrait.

EMILIE.

J'en serais bien fâchée. Je vais vite la mettre sous un verre ; je lui donnerai du sucre ; elle gardera ses ailes & s'en servira tant qu'elle voudra.

LA MÈRE.

Vous ne voulez plus la priver que de sa liberté ?

62 TROISIEME

EMILIE.

Est-ce une grande privation , maman ?

LA MERE.

Pour pouvoir en juger avec connaissance de cause , il faudra vous faire enfermer dans une cage pendant quelque temps.

EMILIE.

Vous badinez , maman ; mais vous verrez comme elle sera heureuse dans sa prison.

LA MERE.

L'avez - vous déjà consultée ? cela lui convient - il & est - elle d'accord d'accepter vos soins ?

EMILIE.

Mais , maman , je ne peux pas m'expliquer avec elle ; elle ne m'entendrait pas.

LA MERE.

En ce cas il faut vous mettre à fa

CONVERSATION. 63

place & chercher à deviner ce qu'elle vous dirait si elle savait parler.

EMILIE.

Vous le savez, ma chere maman; dites-le-moi pour elle.

LA MERE.

Elle vous dirait d'abord qu'elle est dans des tranfes mortelles depuis qu'elle se trouve entre vos doigts.

EMILIE.

Je la tiens si doucement, maman, qu'elle a tort d'avoir peur.

LA MERE.

Elle vous observe que ce n'est pas sa faute si la nature lui a refusé un cri pour vous avertir combien vous la faites souffrir, & si la même nature vous a refusé une vue assez subtile, des yeux assez perçans, pour vous apercevoir à l'altération de ses traits, combien vous lui causez de frayeur & d'inquiétudes.

EMILIE.

Elle ne veut donc pas se rassurer ?

LA MERE.

Elle voudrait vous voir entre les grifes de cet ours que vous vîtes passer l'autre jour sous nos fenêtres, pour savoir quelle mine vous feriez.

EMILIE.

Je vois qu'elle veut me faire peur à son tour.

LA MERE.

Vous ne lui avez donc pas encore enseigné, me dit-elle, qu'on ne doit se prévaloir de sa force, quand on en a, que pour secourir les faibles, & non pour les maltraiter ou les opprimer ? Voilà comme on se fait aimer, ajoute-t-elle, & comme on se procure du bonheur à tous les instans ; c'est en faisant toujours du bien, & jamais du mal volontairement, pas même à une mouche.

CONVERSATION. 65,

EMILIE.

Voilà de la bonne & belle morale, maman ; cette mouche en fait long quand vous la faites parler. Je vais la laisser envoler. Allez, partez, Mademoiselle. Puisque vous vous souciez si peu de mes soins , je me dispenserai des attentions dont je voulais vous combler ; allez retrouver vos camarades.

LA MERE.

Vous voyez qu'elle ne s'en fait pas prier. Vous voilà presque aussi généreuse que le Voyageur sentimental.

EMILIE.

Qui est ce monsieur !

LA MERE.

C'est un Anglais qui est mort il n'y a pas long-temps , & qui est venu dans cette maison avant que vous fussiez au monde.

E M I L I E.

Je voudrais bien l'avoir vu.

L A M È R E.

Vous lirez un jour dans son Voyage qu'ayant pris, comme vous, une mouche , mais de bonne guerre , après en avoir été long-temps importuné , bien loin de céder au premier mouvement d'impatience & de la tuer , il se leva plein de modération , ouvrit la fenêtre , & lui dit : Allez , ma mie ; le monde est assez grand pour vous & pour moi.

E M I L I E.

Entendez-vous, Mademoiselle? Il est assez grand pour nous deux aussi.

L A M È R E.

N'êtes-vous pas plus contente de la voir en liberté que si elle fût morte par un excès de vos soins ?

CONVERSATION. 67

EMILIE.

Oui, maman. Je suis seulement fâchée qu'elle ne vous parle plus.

LA MÈRE.

Tenez, la voilà replacée sur mon épaule ; sans doute pour me parler à l'oreille.

EMILIE.

Ah, maman, dites-moi, je vous en prie, tout ce qu'elle vous confiera.

LA MÈRE.

Je suis bien aise, me dit-elle, que votre petite Emilie ne ressemble pas aux enfans de son âge, à qui l'ignorance & l'étourderie font commettre tant de mal sans s'en douter. Vous lui avez fait comprendre, je le vois, que plus on est fort, plus on doit être porté à la modération, & que lorsqu'on n'a, comme elle, de la supériorité que sur les mouches, il faut s'en servir pour leur faire du bien.

EMILIE.

Dites-lui , maman , que je me souviendrai de sa leçon & de celle du Voyageur anglais.

LA MERE.

Vous l'avez acoutumée, poursuit-elle , à respecter la sensibilité jusques dans les moindres productions de la nature , & je vous en loue. Une mouche , un haneton , une plante , un arbrisseau , tout cela est son ouvrage.

EMILIE.

Elle est bien bonne , maman , de vous rendre justice.

LA MERE.

Vous voyez qu'elle est aussi modeste que juste : car elle ne se place que parmi les plus minces productions de la nature. Mais , dit-elle , une aîle ou une pate est bientôt arrachée à une mouche , rien n'est si aisé

CONVERSATION. 69

que d'écraser une plante en marchant ; détruire est aisé en tout lieu : mais réparer le moindre mal , quand il est fait , n'est au pouvoir ni d'Emilie ni de personne.

EMILIE.

Je vois , maman , qu'elle me mêle toujours dans ses caquets.

LA MERE.

C'est , me dit-elle , pour lui apprendre à éviter des torts qui souvent répétés donneraient mauvaise opinion de son cœur.

EMILIE.

Je lui suis obligée , maman ; je ne veux passer ni pour méchante ni pour cruelle.

LA MERE.

On serait alors fondé , dit votre afranchie , de la prendre pour un rejeton de Domitien.

E M I L I E.

Qu'est-ce que c'est que ce Domitien, avec sa permission ?

L A M È R E.

Dites-lui, poursuit-elle, que c'était un Empereur de Rome qui dans son enfance n'avait d'autre plaisir que de tuer des mouches & de faire du mal aux animaux ; on n'avait jamais pu l'en corriger.

E M I L I E.

Cela n'en donne pas bonne opinion.

L A M È R E.

Aussi, continue-t-elle, devint-il toujours plus méchant ; & lorsqu'il fut Empereur, il n'employa son pouvoir qu'à tourmenter les hommes & à leur faire autant de mal qu'il en avait fait aux mouches dans son enfance. A force de crimes & de cruautés, il finit par être assassiné, & son nom est en-

CONVERSATION. 71

core aujourd'hui en exécution parmi les mouches & parmi les hommes.

EMILIE.

Je le crois, il le mérite bien. Demandez-lui, maman, si je peux lire l'histoire de ce méchant Empereur.

LA MERE.

Elle me conseille de vous faire lire plutôt celle de Titus qui fut le modèle des hommes par sa vertu & sa bonté. Quand il avait passé un jour sans faire du bien à quelqu'un, il disait : Mes amis, j'ai perdu ma journée.

EMILIE.

On devait bien l'aimer. Était-ce aussi un Empereur de Rome ?

LA MERE.

Oui, il avait régné avant Domitien.

EMILIE.

Celui-ci est donc tout à fait inexcusable ; il n'avait qu'à imiter Titus.

LA MÈRE.

Vous avez raison. Votre afranchie est contente de cette observation.

EMILIE.

Je suis bien touchée de ses bontés. Mais que je vous embrasse, maman ! Je veux absolument faire comme Titus ; plus passer une journée sans faire du bien à quelqu'un.

LA MÈRE.

Voilà une très-belle résolution.

EMILIE.

Dites-moi, dites-moi, je vous prie, toutes les façons dont je puis faire du bien.

LA MÈRE.

Oh ! il y en a tant.

EMILIE.

Par exemple, je peux faire l'aumône & secourir les pauvres.

LA MÈRE.

CONVERSATION. 73

LA MÈRE.

Oui, si vous avez de l'argent.

EMILIE.

Je n'en ai pas, maman ; mais je
peux vous en demander.

LA MÈRE.

Malheureusement le mien est tout
destiné. J'ai mes pauvres à moi, qui
ne se soucient pas, à ce que je crois,
que je vous prête de l'argent qui
leur appartient.

EMILIE.

Au moins je pourai me montrer
sensible à leurs peines, & les consoler
quand ils souffrent.

LA MÈRE.

Vous pouvez même leur montrer
du regret de n'avoir pas de quoi les
secourir ; mais cela ne leur donne
rien.

Tome I.

D

EMILIE.

C'est vrai cela ! Comment donc faire ?

LA MÈRE.

A votre place je leur dirais : Mes amis, j'aurais un grand plaisir à vous assister, mais il y a une difficulté : c'est que je suis des vôtres. Vous vous en étonnez, mes amis, rien n'est cependant plus certain ; je suis tout aussi pauvre & aussi indigente que vous, dont bien me fâche à cause de vous, .

EMILIE.

En voilà bien d'une autre.

LA MÈRE.

La seule différence entre vous & moi, c'est que je ne suis pas dans la nécessité de demander l'aumône, parce que mon pere & ma mere ont la bonté de me nourrir & de pourvoir à mes besoins. . .

CONVERSATION. 75

EMILIE.

Et que maman me gâte toute la journée.

LA MERE.

Avec le temps, mes amis, j'aurai peut-être de quoi vivre, & alors nous partagerons ensemble. En attendant il n'y a pas grand mal que je n'aie rien jusqu'à ce que j'aie acquis le discernement de bien donner.

EMILIE.

Comment dites - vous cela, maman ?

LA MERE.

C'est qu'il faut apprendre à distinguer les vrais pauvres de ceux qui demandent sans droit.

EMILIE.

Comment sans droit ?

LA MERE.

Parce que vous ne voudriez pas faire l'aumône pour encourager le vice ; &

comme personne n'est assez riche pour secourir tous les pauvres , vous ne voudriez pas enlever vos secours à ceux qui sont vraiment dans la peine, pour les donner de préférence aux pauvres que la paresse & la bassesse de leurs sentimens engagent à mendier,

E M I L I E.

Et comment faites-vous , maman , pour distinguer les vrais pauvres des mauvais ?

L A M È R E.

Je tâche d'imiter les personnes éclairées & judicieuses dont le discernement m'est connu , en refusant mon aumône aux fainéans qui ont fait de la mendicité un métier , & en réservant mes faibles secours à ces pauvres honêtes & laborieux qu'une maladie , un désastre , un cas imprévu peuvent réduire à la misère & à la dernière extrémité ; mais qui secou-

CONVERSATION. 77.

rus à propos réparent bientôt leur détresse. On a alors la double satisfaction de s'applaudir de son ouvrage & de pouvoir aller à la découverte d'autres nécessiteux pour leur porter ce dont les premiers n'ont plus besoin.

EMILIE.

Mais moi, maman, je peux vous demander tous mes besoins ?

LA MERE.

Où, vous êtes de ces pauvres de fondation avec qui on n'a jamais fini. Mais des pauvres de votre espèce ne peuvent s'adresser qu'à leurs parens, & aimeraient mieux se passer même du nécessaire que de le demander à d'autres.

EMILIE.

Il est vrai que je serais bien embarrassée de demander à d'autres qu'à vous ; mais aussi , toute pauvre que je suis, je n'ai jamais besoin de rien.

LA MÈRE.

Ceux qui demandent par nécessité font pitié; ceux qui demandent sans nécessité inspirent le mépris. Lequel de ces deux sentimens voulez-vous inspirer?

EMILIE.

Ni l'un ni l'autre. — Ah, maman, il pleut. Vite, vite, allons nous-en..

LA MÈRE.

Ne vous pressez pas trop. Il fait chaud, il ne tombe que quelques gouttes; nos habits sont de toile & ne se gâteront pas. Nous sommes d'ailleurs à deux pas de la maison, si la pluie continue; mais elle ne durera pas.

EMILIE.

Maman, la pluie me tombe sur le nez; je n'aime pas cela.

LA MÈRE.

Je vous conseille cependant de vous

CONVERSATION. 79

faire à cette petite contrariété, sans quoi votre mouche vous prendrait pour une mijaurée.

EMILIE.

Jé ne veux pas diminuer la bonne opinion qu'elle a prise de moi; puisque vous y restez, maman, j'y peux bien rester aussi. — Mais, maman, une mouche est donc quelque chose de bien important, puisque c'est un crime d'en tuer une?

LA MERE.

A ne juger que d'après notre conception, rien n'est moins important qu'une mouche; mais si vous en étiez une, vous seriez sans doute aussi attachée à votre peau & à vos ailes, que celle que vous avez renvoyée à ses camarades, & vous vous regarderiez comme essentielle au monde. Les mouches le sont certainement puisqu'elles existent : car tout ce qui existe est né-

cessaire, quoique nos faibles yeux n'en aperçoivent pas toujours la nécessité.

E M I L I E.

Je suis donc nécessaire dans ce monde ? Cela me fait plaisir, maman.

L A M E R E.

Vous & moi & votre mouche ne pouvons pas précisément nous en flatter, hors l'instant de notre existence ; mais si aucun individu n'est absolument nécessaire, toutes les especes le sont également & indubitablement, quoique nous n'en connaissions ni le but ni l'utilité. Il est vrai que le créateur seul peut embrasser tous les êtres de la création dans sa bienveillance universelle ; nous autres misérables créatures, trop rétrécies dans nos vues, trop maîtrisées par les besoins de notre existence précaire, sommes forcées de restreindre notre morale à

CONVERSATION. 81

notre espece , sans pouvoir l'étendre
sur l'universalité des êtres.

EMILIE.

Pourquoi donc cela , maman ?

LA MERE.

Parce que par une loi éternelle & irrévocable , les différentes especes créées ne peuvent subsister dans ce monde qu'aux dépens les unes des autres. Avez-vous réfléchi combien il nous faut massacrer journellement d'êtres vivans pour nous nourrir & pour vivre ? Si nous ne songions pas à exterminer les animaux féroces , ils deviendraient bientôt si nombreux qu'ils nous extermineraient. Si nous ne faisons pas la guerre aux loups , ils auraient bientôt détruit nos troupeaux ; & ces troupeaux nous ne les élevons & ne les soignons que pour les égorger & les faire servir à notre subsistance. Si nous ne détruisions pas les insectes , nous en serions bientôt incommodés &

D 5

tourmentés de façon à ne pouvoir y tenir. Vous voyez que la guerre est inévitable & interminable dans ce monde, & que le plus fort ou le plus rusé immole continuellement le plus faible & le moins avisé.

EMILIE.

Et moi, je me croyais en paix avec toute la terre.

LA MÈRE.

Hors avec le pigeon que vous avez mangé à votre dîner & qui n'a pu se garantir de vos dents.

EMILIE.

Ah, maman, nous devons être bien décriés parmi les animaux?

LA MÈRE.

Je crois qu'il ne faut pas les charger de notre panégyrique.

EMILIE.

Et ne pourrions-nous pas mériter une meilleure réputation?

LA MERE.

Oui , si nous consentons de nous
laisser manger par eux.

EMILIE.

Je vois bien que cela n'est pas
possible.

LA MERE.

Vous voyez aussi que ce n'est pas
un crime de tuer une mouche. On ne
peut strictement commettre un crime
qu'envers son semblable , qu'envers
un être de son espece. Mais si l'on
peut tuer une mouche sans consé-
quence , si nous sommes forcés de
disposer à tout moment de la vie
des autres animaux , soit pour notre
subsistance , soit pour notre sûreté ,
nous n'avons certainement aucun droit
de les faire souffrir , parce que leurs
souffrances ne peuvent jamais nous
être ni nécessaires ni utiles. Ainsi si
vous aviez tué votre prisoniere , vous
n'auriez pas mérité un grand repro-

84 TROISIEME

che ; mais si vous lui aviez arraché les aîles ou les pieds, vous auriez commis une action cruele.

EMILIE.

Et moi, comme une étourdie, je le faisais pour lui assurer un morceau de pain.

LA MERE.

Qu'elle saura bien se procurer sans vos soins.

EMILIE.

Tenez, maman, vous aviez raison ; voilà la pluie déjà passée.

LA MERE.

Et les rayons du soleil couchant qui nous promettent une belle soirée.

EMILIE.

Et nous, maman, nous allons en profiter.

LA MERE.

Nous allons rentrer, ma fille, Il se

CONVERSATION. 85

fait tard. La pluie n'a pas assez duré pour abreuver toutes ces pauvres plantes qui souffrent de la sécheresse ; nous nous occuperons à les arroser.

EMILIE.

Est-ce que les plantes souffrent aussi ?

LA MERE.

Voyez comme celles-ci sont flétries & desséchées par l'ardeur du soleil ! Elles ont soif.

EMILIE.

Il faut leur faire du bien, n'est-il pas vrai ? Elles sont aussi une production de la nature.

LA MERE.

Et comment appelez-vous cette espèce de productions ?

EMILIE.

Je ne fais, maman. Ce ne sont pas des animaux ?

L A M E R E.

Non, on les appelle végétaux.

E M I L I E.

Qu'est-ce que cela veut dire ,
maman ?

L A M E R E.

Allez cueillir là bas cette tige d'épi-
nard que vous voyez plus haute que
les autres. Apportez-la-moi.

E M I L I E.

Elle est toute pleine de petits
grains.

L A M E R E.

On recueille ces petits grains que
l'on appelle *graine* ou *semence* ; on
les fait sécher au soleil pour en ôter
l'humidité : ensuite on les met dans
la terre , & cela s'appelle *semer la*
graine. Quand elle y a été quelque
temps, elle pousse une tige sembla-
ble à celle-ci. Tout ce qui se met
en terre , soit graine ou pepin ou
noyau , & qui pousse au bout d'un

CONVERSATION. 87

temps plus ou moins long des racines, des tiges, des feuilles, des fleurs, des fruits, des épis, pareils à la plante dont on l'a détaché, est du regne végétal.

E M I L I E.

Vous en faites un regne? C'est bien magnifique.

L A M E R E.

Ce n'est pas moi, ce sont les naturalistes qui l'ont ainsi qualifié.

E M I L I E.

Et un arbre, maman, qu'est-ce? Est-il aussi du regne végétal?

L A M E R E.

Sans doute. Et ce regne, les naturalistes le distinguent du regne animal?

E M I L I E.

Comment, nous sommes aussi d'un regne? J'en suis ravie, maman.

L A M È R E.

Je voudrais à présent que vous me disiez la différence entre le regne animal & le regne végétal.

E M I L I E.

Vous me demandez-là une chose fort difficile. — Nous vivons, maman, nous respirons; une plante ne vit pas.

L A M È R E.

Elle ne respire pas; mais elle jouit bien d'une sorte de vie, puisqu'elle naît & qu'elle meurt. La différence la plus sensible, c'est que les animaux se meuvent & changent de place à leur gré, au lieu que le végétal est attaché à la terre dont il tire sa nourriture.

E M I L I E.

Ah, c'est vrai, maman.

L A M È R E.

Et vous remarquerez que les hom-

CONVERSATION. 89

mes en ont usé du regne végétal comme du regne animal. Ils détruisent les plantes nuisibles , négligent les plantes inutiles , & mettent leurs soins à élever des plantes , à cultiver des fruits pour leur subsistance , ou salutaires ou purement agréables.

E M I L I E.

C'est - à - dire qu'ils font les maîtres par - tout.

L A M E R E.

Jusqu'aux entrailles de la terre où un troisième regne qui s'appelle le regne minéral , leur fournit de nouvelles richesses.

E M I L I E.

Encore un regne ! Oh , pour celui-là , je ne m'en doutais point du tout.

L A M E R E.

Mais vous en connaissez les productions : l'or , l'argent , le fer , le cuivre & tant d'autres minéraux.

EMILIE.

Je m'en tiens, maman, au regne végétal.

LA MÈRE.

Et moi aussi, ma fille, pour ce soir du moins. Allez vous déshabiller, & vous reviendrez m'aider à aroser ces plates-bandes.



QUATRIEME
CONVERSATION.

L A M E R E.

Q U'AVEZ-vous, Emilie? Vous êtes triste.

E M I L I E.

Oui, maman.

L A M E R E.

Est-ce que vous n'êtes pas bien aise de me revoir?

E M I L I E.

Pardonnez-moi; mais. . .)

L A M E R E.

Quoi donc?

E M I L I E.

C'est vous, maman, qui ne de-

vez pas être bien aise de me revoir.

LA MÈRE.

Pourquoi cela, ma fille?

EMILIE.

'Ah, maman, cela n'est pas aisé à dire. Tenez . . . Si vous pouviez m'en dispenser. Je suis si humiliée de ce que j'ai fait, que je n'ai pas seulement le courage de l'avouer.

LA MÈRE.

Dès que vous sentez votre faute & que vous en êtes affligée, j'ai droit d'espérer que vous vous corrigerez.

EMILIE.

Je me le suis bien promis, maman, & j'ai prié ma bonne de me le rapeler si je l'oubliais.

LA MÈRE.

C'est-là le vrai moyen de se cor-

CONVERSATION. 93

riger. Il n'y a que les méchans qui n'osent ou ne veulent pas se souvenir du mal qu'ils ont fait. Les ames honêtes , quand leur malheur les a entraînées dans une faute , aiment à se la rapeler , afin de n'y plus retomber.

EMILIE.

C'est bien là aussi mon projet , & j'espère , ma chere maman , qu'aidée de vos conseils & de ceux de ma bonne , je préviendrai de pareils malheurs.

LA MERE.

Mais pour pouvoir vous aider avec succès , il faudrait connaître la faute qu'il s'agit d'éviter désormais.

EMILIE.

Je crois , ma chere maman , que vous m'aviez déjà aidée d'avance à l'éviter. Je ne fais comment il m'est arrivé de l'oublier.

LA MÈRE.

Il est sûr que la faute n'en devient pas plus légère. Quand on fait le mal avec connaissance de cause, je ne fais plus ce qu'on peut se dire pour sa consolation, ni alléguer aux autres pour sa justification.

EMILIE.

Vous m'avez dit, n'est-il pas vrai? deux fois, trois fois peut-être, cet été, en passant dans le jardin devant les espaliers : Emilie, quoique vous ne soyez pas plus grande qu'un chou, il y a de ces fruits qui sont à votre portée & que vous pourriez atteindre ; mais je vous crois trop raisonnable pour y toucher, quand même personne ne le verrait ; car ces fruits ne sont pas mûrs : dès qu'ils le sont, le jardinier les cueille & les porte à l'office, afin que vous les mangiez bons à votre dessert à côté de moi :

CONVERSATION. 95

si vous les mangiez verts , outre qu'ils ne sont pas alors agréables au goût , vous risqueriez de vous rendre malade , & peut-être même pourriez - vous mettre votre vie en danger.

L A M E R E .

Puisque vous vous rappelez si bien un conseil qui est d'ailleurs évidemment fondé sur la raison , je ne dois pas présumer que vous ayez pu le mépriser au risque de votre santé.

E M I L I E .

Je suis bien sûre , maman , que ce malheur ne me serait pas arrivé , si ma bonne , en nous promenant tantôt le long de l'espalier , ne m'eût pas répété ce que vous m'aviez dit là dessus.

L A M E R E .

Ainsi les bons avis serviraient précisément à vous faire tomber dans la

faute qu'on voudrait vous faire éviter? En ce cas il ne faut plus charger votre bonne de vous avertir.

EMILIE.

Je suis encore à chercher comment cela s'est fait. Ma bonne, après m'avoir dit cela, s'est occupée à cueillir un bouquet pour vous. Moi j'ai voulu faire comme vous, ma chère maman, quand vous faites la jardinière, & ôter une feuille qui interceptait le soleil à une pêche; & je me suis dit, Maman me saurait bon gré en voyant cela. Je ne fais comment, en le disant, j'ai touché la pêche; elle m'est restée entre les doigts, & serait tombée à terre si je l'avais laissé faire. C'était bien mon dessein de vous l'apporter; mais lorsque ma bonne s'est retournée avec son bouquet, il n'y avait presque plus que le noyau dans ma main.

LA MÈRE.

CONVERSATION. 97

LA MERE.

Et je parie que vous avez mangé une pêche bien verte.

EMILIE.

Je crains, maman, de l'avoir trouvé presque aussi bonne que celles que je mange à côté de vous.

LA MERE.

Et qu'a dit à cela votre bonne ?

EMILIE.

Elle s'est fâchée & m'a dit que je mériterais d'être mise en pénitence.

LA MERE.

Et moi, je n'aime pas les pénitences.

EMILIE.

Ma bonne dit que c'est le cas.

LA MERE.

Oui, pour les ames serviles, pour

Tome I.

E

les caracteres indociles. Etes-vous de ce nombre ?

EMILIE.

Je voudrais bien n'en pas être.

LAMÈRE.

S'il vous a plu de mettre votre santé en danger, est-ce par une pénitence que vous pourrez la rétablir ?

EMILIE.

Non, maman.

LAMÈRE.

J'avoue que je suis plus affligée de votre faute pour moi que pour vous. Car enfin nous cherchons, votre bonne & moi, par nos conseils, à suppléer à la raison & à l'expérience qui vous manquent ; si malgré nos avis, vous aimez mieux courir le risque de vous faire mal, ce n'est plus notre affaire, c'est la vôtre. Mais je ne fais pourquoi je m'étais flatée que

CONVERSATION. 99

par tendresse pour moi, Emilie se ferait toujours une fête d'éviter ce qui pourrait me donner des inquiétudes sur elle & sur sa santé.

E M I L I E.

Maman, je ne mérite pas que vous vous y intéressiez.

L A M E R E.

Aussi j'ai quelquefois voulu me guérir de cet intérêt. Je n'ai pas pu ; voilà mon malheur.

E M I L I E.

Tenez, maman, si vous continuez, je pleurerai.

L A M E R E.

Ne me donne-t-elle pas déjà assez de soucis, me suis-je dit, pour mériter d'être au moins tranquille sur sa santé ?

E M I L I E.

Quels soucis donc, ma chère maman ?

E 2

LA MÈRE.

Croyez-vous que ce soit pour moi une occupation bien douce que d'avoir à étudier vos défauts , à en épier tous les inconvéniens , à en prévoir toutes les suites , à vous en avertir & à vous réprimander quand vous faites mal ?

EMILIE.

Je crois que cela ne doit pas vous faire plaisir.

LA MÈRE.

Il faut cependant remplir cette tâche pénible, si je ne veux pas m'exposer au malheur de vous entendre dire un jour, lorsque vous serez grande : Maman, j'ai des défauts qui influent autant sur mon bonheur que sur celui des autres. Il est trop tard à présent de m'en corriger ; pourquoi ne l'avez-vous pas fait quand il en était temps ? Vous m'avez gâtée ;

C O N V E R S A T I O N . 101

vosre indulgence m'est bien nuisible.
— Et moi , au lieu de jouir d'une
vieillesse paisible & heureuse, j'en'au-
rais plus d'autre ressource que de
mourir avec le regret de vous avoir
fait un mal irréparable.

E M I L I E .

Ah , maman , oubliez cette mal-
heureuse pêche , & je vous promets
une vieillesse bien douce & bien
heureuse, quand vous y serez, s'en-
tend.

L A M - E R E .

Vous comptez donc me guérir
de mes craintes long - temps aupa-
ravant ?

E M I L I E .

Dès aujourd'hui, ma chere maman.
Acordez moi seulement la grâce de
rester avec vous pour oublier mon
chagrin. Je ferai là quelque lecture
tout haut à côté de vous.

L A M E R E.

Ce n'est pas précisément le cas, lorsque votre bonne parle de pénitence.

E M I L I E.

Mais vous ne les aimez pas, & vous m'avez pardonné; n'est-il pas vrai? Je vais soner pour qu'on m'apporte mon livre.

L A M E R E.

Ce n'est pas la peine de déranger quelqu'un. Prenez un livre sur ces tablettes . . . sur la seconde d'en bas . . . là, au coin.

E M I L I E.

Celui-là, maman?

L A M E R E.

Oui. Apportez-le moi.

E M I L I E.

Maman, cela s'appelle l'*Ecole d'éducation*.

CONVERSATION. 103

LA MERE.

C'est traduit de l'allemand. . . . *A l'usage des filles* ; n'est-ce pas ?

EMILIE.

C'est vrai. . . . Maman , je crois que ce sont des contes.

LA MERE.

Oui ; mais on dit que la traduction en est négligée & pas toujours fidele.

EMILIE.

Lequel lirai-je ?

LA MERE.

Voyons. . . . Tenez.

EMILIE.

Ah , maman !

LA MERE.

Quoi donc ?

EMILIE.

Lisons en un autre.

LA MÈRE.

Pourquoi pas celui-là ?

EMILIE.

Maman , c'est *la Fille inconsé-*
quente

LA MÈRE.

Eh bien , il n'y a pas de mal. Elle nous apprendra sans doute à ses dépens toutes les suites malheureuses d'un défaut assez commun.

EMILIE.

Ce n'est pas là une lecture quand on a fait une faute ; il faut quelque chose qui console . . . Tenez , maman , en voilà un qui doit être bien joli.

LA MÈRE.

Je ne le connais point du tout.

EMILIE.

Tant mieux ; il vous amusera , j'en suis sûre. C'est *la Fille Amazone*.

CONVERSATION. 105

LA MÈRE.

Voyons donc ce que c'est, & prononcez bien.

EMILIE

(*lit.*)

« Dans une ville considérable de
» l'Allemagne un homme de qualité,
» de l'illustre famille de Stolzenberg,
» vivait avec sa femme ».

Cela ne vous paraît-il pas déjà
beau, maman ?

LA MÈRE.

Il faut voir.

EMILIE

(*continue.*)

« Il avait fait toutes les campagnes
» de la guerre de 1756, en qualité
» de volontaire, dans les armées de
» l'Impératrice-Reine, & s'était trou-
» vé à toutes les batailles de cette

» guerre mémorable, communément
 » appelée la guerre de sept ans ».

Je parie, maman, que vous aimez
 M. de Stolzenberg.

L A M È R E.

Si vous vous interrompez à chaque instant, nous n'aurons pas le temps
 connaissance.

E M I L I E.

Allons, je ne dirai plus rien.

(*Elle continue.*)

« Quoiqu'aucun devoir ne l'obligeât à courir ces dangers, il s'était distingué dans toutes les occasions ; mais trop indépendant pour s'attacher à aucun service & pour se donner un maître, il était retourné à la paix dans ses terres aussi libres que lui, pour y vivre en sage, heureux & ignoré. Mais pour vivre heureux, il faut être deux. . . »

CONVERSATION. 107

Comme, par exemple, vous & moi,
maman.

(Elle continue.)

« Et le même bonheur qui l'avait
» préservé de tant de dangers à la
» guerre, lui réserva pour son retour
» la possession d'une femme char-
» mante. Une naissance égale à celle
» de son mari était le moindre de
» ses avantages. Elle réunissait à la
» figuré la plus intéressante, aux plus
» rares qualités du cœur, un carac-
» tère parfait. Leur bonheur fut sans
» nuages, & leur tendresse mutuelle le
» modèle de l'union conjugale ».

» Ils aimaient tous deux avec pas-
» sion une fille de sept ans, le seul
» enfant qui leur restât de trois qu'ils
» avaient eus. C'était pour lui don-
» ner l'éducation la plus soignée, pour
» lui procurer toutes les instructions
» & d'agrément & d'utilité, qu'ils
» s'étaient déterminés à quitter pour

» plusieurs années le séjour de leur
» bonheur & à s'établir dans cette
» ville où les meilleurs maîtres & les
» secours de toute espee se trou-
» vaient réunis. Adélaïde, c'était le
» nom de cette fille à laquelle ils
» venaient de faire un si grand sa-
» crifice, annonçait avec une figure
» charmante le naturel le plus heu-
» reux. Un cœur sensible, noble &
» généreux devait être pour elle un
» héritage de famille. Un esprit juste
» & pénétrant, une conception vive
» & prompte, une disposition natu-
» rele pour toutes les especes de
» connaissances & de talens faisaient
» pour elle un amusement de ce qui
» est travail & quelquefois occupation
» pénible pour les autres. Tant d'a-
» vantages si brillans étaient acom-
» pagnés d'une mobilité de caractère
» qui, malgré sa douceur naturelle, dé-
» généraient aisément en pétulance &
» en emportement. Le plus léger, le

» plus indifférent de ses désirs se ma-
 » nifestait avec une impétuosité & une
 » vivacité indomptables; cette effe-
 » vescence de sang lui causait, à la
 » plus petite contrariété, des accès
 » de colere surprenans. Il est vrai que
 » ces accès disparaissaient aussi rapi-
 » dement qu'ils se montraient; mais
 » leur violence faisait souvent crain-
 » dre des suites funestes pour sa santé,
 » quelquefois même pour sa vie ».

» Son pere n'y fit pas d'abord
 » grande attention, il se contentait
 » de la railler quand il lui remarquait
 » de ces vivacités outrées; mais la
 » mere qu'une surveillance plus con-
 » tante rendait témoin de tous les
 » mouvemens de sa fille, en fut d'au-
 » tant plus alarmée que ces accès,
 » au lieu de diminuer, paraissaient
 » augmenter d'année en année. Il y
 » en avait plus de deux que M. &
 » Madame de Stolzenberg habitaient
 » cette ville; Adélaïde avait fait des

» progrès étonans dans toutes ses études , & ses talens dans les arts
 » d'agrémens l'avaient rendue un petit
 » prodige ; lorsque sa mere la crut
 » perdre un jour dans un de ces accès de colere si subits & si involontaires. Efrayée au dernier point,
 » elle sentit, ainsi que son époux , la
 » nécessité indispensable de trouver
 » un remede efficace à un mal si redoutable. Après de mûres réflexions,
 » ils se déterminèrent à retourner pour
 » quelque temps dans leurs terres &
 » à y ramener leur fille ».

» Cette résolution inopinée fit une
 » grande sensation dans le lieu de
 » leur séjour, & l'on en jugea fort
 » diversément. En général on était
 » tenté de blâmer M. de Stolzenberg d'interrompre l'éducation de
 » sa fille au moment où elle donnait
 » les plus belles espérances, & de la
 » confiner dans une terre où tous les
 » secours lui manqueraient à la fois.

CONVERSATION. III

» Les oisifs, suivant leur usage, s'é-
» puisaient en conjectures ; les uns
» soupçonnaient qu'il s'était dérangé
» par une dépense excessive, d'au-
» tres le croyaient jaloux de sa femme,
» malgré les apparences de l'union la
» plus parfaite ».

Maman , qu'est-ce que c'est que
d'être jaloux ?

L A M E R E.

C'est avoir la peur de n'être pas
préféréd aux autres.

E M I L I E.

Est-ce joli d'être jaloux ?

L A M E R E.

Qu'en pensez-vous ?

E M I L I E.

Je crois que cela fait du mal.

L A M E R E.

Et moi aussi.

EMILIE.

Oh, je ne veux pas être jaloux.

LA MÈRE.

Il faut dire jalouse.

EMILIE.

Il y a jaloux dans le livre.

LA MÈRE.

C'est qu'on attribue ce défaut à un homme.

EMILIE

(*continue.*)

« D'autres enfin supposaient que
» cette jeune Adélaïde dont toute
» la ville était si enchantée, pouvait
» bien dans l'intérieur causer du cha-
» grin à ses parens ».

C'est donc, comme cela, au ha-
zard qu'on juge de tout dans le
monde ?

CONVERSATION. 113

L A M E R E.

A peu près. Ce dernier jugement
n'était cependant pas si hasardé.

E M I L I E

(*reprënd.*)

« Du chagrin à ses parens. D'au-
» tant qu'un valet qui ne servait plus
» dans la maison , avait dit que Ma-
» demoiselle de Stolzenberg était na-
» turélement colere & très - empor-
» tée ».

Ce laquais là était bien bavard !

L A M E R E.

C'est leur coutume.

E M I L I E.

Je ne suis pas étonnée qu'on l'ait
renvoyé ; mais à la place du pere
d'Adélaïde, je l'aurais bien fait taire.

L A M E R E.

Comment auriez-vous fait ? De

114 *QUATRIÈME*

quel droit empêche-t-on un homme de dire ce qui est & ce qu'il a vu?

EMILIE.

Mais il ne faut dire du mal de personne.

LA MÈRE.

C'est une loi qu'on doit s'imposer, mais qui ne donne pas le pouvoir d'empêcher les autres de parler. Ne ferait-il pas plus court de se bien conduire, afin que ceux qui ne savent pas se taire, n'aient que du bien à raconter. On doit savoir quand on se conduit mal, qu'on s'expose à la médisance.

EMILIE.

Quoi, quand j'ai fait une faute, tous vos gens vont le dire, maman ?

LA MÈRE.

Mais quand vous faites bien, vous ne craignez pas les bavards. Le plus

CONVERSATION. 115

commode est, je crois, de faire toujours au mieux possible, pour n'avoir point d'inquiétude sur ce qu'on dit de nous.

EMILIE.

Je vais continuer, maman.

(Elle lit.)

« Un des regrets des parens d'Adèle
» laide était de se séparer de la gouvernante qu'ils avaient donnée à
» leur fille & dont ils estimaient le
» caractère & les mœurs ».

Qu'est-ce que c'est que les mœurs, maman ?

LA MÈRE.

C'est un mot qui exprime tout seul le résultat de toute la conduite d'une personne. On dit les bonnes mœurs, les mauvaises mœurs, des mœurs sauvages, les mœurs douces, &c.

EMILIE

(*lit.*)

« Elle croyait à la vérité que la
» mere traitait sa fille dans ce qu'elle
» nommait ses accès, avec trop d'in-
» dulgence. . . . »

Je soupçonne la gouvernante d'Adé-
laïde d'être pour les pénitences.

LA MERE.

Et moi, je ne les aime pas.

EMILIE

(*lit.*)

« Une autre amie à qui Madame de
» Stolzenberg avait confié ses in-
» quiétudes, lui avait aussi conseillé
» la rigueur. . . . »

Maman !

LA MERE.

Quoi ?

CONVERSATION. 117

EMILIE.

Conseiller à une mère la rigueur contre sa fille ! Cette amie était bien dure ; je crois ses enfans bien malheureux avec elle.

LA MERE.

Elle n'en avait pas.

EMILIE,

Ah , tant mieux !

(Elle reprend,)

« Conseillé la rigueur ; mais
» un tel parti n'était pas au pouvoir
» de la mere d'Adélaïde ».

Je m'en doutais bien.

(Elle continue.)

« Quant à la gouvernante, elle aimait tendrement son élève ; mais
» la séparation étant nécessaire aux
» vues des parens, on lui assura un
» sort & on la congédia ».

118 *QUATRIÈME*

Ah, maman, quel contre-temps !
Voilà mon maître à danser.

L A M E R E.

Eh bien, vous prendrez votre leçon ; quel mal y a-t-il à cela ? Mais pour parler correctement, vous devriez dire mon maître à marcher, car vous ne dansez pas encore.

E M I L I E.

Et notre conte ?

L A M E R E.

Nous l'acheverons après la leçon.

E M I L I E,

(après avoir pris sa leçon en présence de sa mère , & revenant auprès d'elle.)

Ne l'avais-je pas bien dit ? Il est trop tard actuellement pour continuer ma lecture. Comment aurai-je donc des nouvelles d'Adélaïde , au moment où on nous l'enlève ?

LA MERE.

Je puis vous en donner. Tout en vous voyant faire vos pas en avant & vos pas de côté, j'ai suivi Adélaïde à la campagne, & je suis parfaitement tranquille sur son sort.

EMILIE.

Tranquillisez moi donc aussi, ma chere maman, & bien vite, puisque vous le pouvez.

LA MERE.

En deux mots, le pere d'Adélaïde crut avoir trouvé la source du mal dans la vie sédentaire de sa fille, & c'est sur le changement de cette vie qu'il fondait l'espérance de sa guérison. Pour y réussir, il avait obtenu de sa femme de s'en séparer & de lui en abandonner le soin pendant quelque temps.

EMILIE.

Cela n'aura pas été aisé.

LA MÈRE.

La confiance réciproque & la tendresse qui régnaient entre les deux époux , rendaient les plus grands sacrifices possibles.

EMILIE.

Eh bien , maman ?

LA MÈRE.

Eh bien , ma fille. Je parie que vous ne devinez pas le plan de M. de Stolzenberg.

EMILIE.

Voyons donc.

LA MÈRE.

Il conduisit Adélaïde dans sa terre, lui persuada que sa fortune était renversée, ce qui, par parenthèse, ne fit pas la moindre impression sur elle. Il n'avait, disait-il, éloigné sa mere que pour lui laisser ignorer un si grand malheur

malheur dans ces premiers momens; mais en revanche il avait compté sur son courage pour l'aider à supporter & à réparer les coups du sort. Après lui avoir fait ce conte, il lui fit prendre des habits d'homme, la mena dans les champs, dans les fermes, à tous les travaux de la campagne; la fit travailler à côté de lui dans ses jardins, l'entretenant sans relâche dans un exercice continuel & quelquefois pénible. Elle rentrait le soir excédée de fatigue; mais un sommeil profond réparait ses forces, & l'idée d'être utile & nécessaire à son pere, lui donnait le matin un nouveau courage. Successivement il lui avait appris à monter à cheval, l'avait accoutumée à chasser avec lui, & lorsque des soirées plus longues les obligeaient de se renfermer de meilleure heure, il lui enseignait à tirer les armes.

E M I L I E.

Et pas d'autres leçons, mamant?

L A M E R E.

Elle n'eut pendant tout ce temps aucun maître. Son instruction se bornait à ses entretiens avec son pere qui à la vérité était un des hommes les plus éclairés & les plus instruits; leur conversation ne tarissait jamais, même au milieu des exercices les plus vifs.

E M I L I E.

Mais il ne pouvait lui montrer ni la musique ni le dessin?

L A M E R E.

Aucune occupation sédentaire ne lui était permise. En revanche nul symptôme même léger de colere ou d'emportement involontaire ne s'était montré depuis ce changement de vie.

CONVERSATION. 123

EMILIE.

Comment ! Tout cela était resté à la ville ?

LA MERE.

Suivant l'auteur du conte, le pere d'Adélaïde savait que l'énergie physique contrastait dans beaucoup d'enfans avec la faiblesse de leurs organes, & qu'elle devait être plutôt détournée que contrariée, si l'on ne voulait pas offenser ou détruire ces organes si délicats. Il pensait que l'effervescence du tempérament dans le premier âge ne devait point être réprimée par une morale rigide, mais plutôt modérée, lassée, dissipée par le mouvement & la fatigue. Il s'était persuadé que si par des exercices en apparence si peu compatibles avec son sexe, il pouvait lui donner une santé robuste & à toute épreuve, non-seulement il la mettrait à l'abri de

ces accès de colere qui n'étaient que des symptômes de faiblesse , mais que la force , l'agilité & l'adresse qui en résulteraient , influeraient même sur les grâces de sa figure. L'expérience avait confirmé toutes ces espérances.

E M I L I E.

Et la mere d'Adélaïde ?

L A M E R E.

Partagea avec son époux ce bonheur , après avoir passé ce temps de l'épreuve avec beaucoup d'inquiétude près de ses parens. Etonnée & ravie du changement qu'elle trouva dans le tempérament physique & moral de sa fille , elle eut encore la satisfaction de la trouver singulièrement embellie. Adélaïde , heureuse de son côté , de se retrouver avec sa mere dont la séparation lui avait été si douloureuse , reprit insensiblement avec les

CONVERSATION. 125

habits de son sexe, son ancienne manière de vivre.

EMILIE.

Et se remit, je parie, à son métier, à son clavecin, à son dessin?

LA MERE.

Mais sans que son père lui permit de renoncer aux exercices auxquels il attribuait sa guérison d'une infirmité plutôt que d'un vice moral. Le matin elle était à son père qui la rendait ensuite pour le reste de la journée à sa mère; & c'est sans doute ce mélange d'exercices propres aux deux sexes qui a fourni le titre du conte.

EMILIE.

Et le voilà fini?

LA MERE.

L'auteur assure qu'à seize ans le caractère d'Adélaïde avait pris une assiette de sagesse, de réflexion, de dé-

sence qu'on n'aurait pas cru le résultat de ses exercices d'armes & de chasse , & que ces qualités jointes aux charmes de sa figure , à ses talens & à ses grâces , en firent une des personnes les plus intéressantes de son sexe.

EMILIE.

Eh bien, maman, vous avez raison; je n'aurais pas deviné un mot de ce conte.

LA MÈRE.

Ni moi non plus. L'auteur prétend qu'en s'y prenant de toute autre manière , on n'aurait pas guéri ce défaut dangereux, & qu'à l'âge de dix-huit ou vingt ans, supposé que sa santé eût résisté, Adélaïde avec tout son esprit & un cœur excellent, entraînée par une pétulance mal réprimée ou trop comprimée, aurait pu avoir

CONVERSATION. 127

une conduite très-inconfidérée, très-inconsequente, & faire à sa réputation un tort irréparable. Il finit par observer que le remède aux maux est souvent là où on ne le cherche pas, & qu'il fallait un homme aussi courageux que le pere d'Adélaïde, pour oser l'essayer sur une fille unique.

EMILIE.

Heureusement il lui a réussi.

LA MERE.

Et il s'était sans doute réservé le droit de changer de système, si ses premiers essais n'avaient pas répondu à son atente.

EMILIE.

Je ne ferai pas lire ce conte à ce monsieur qui m'apporte toujours des oranges de la part de Monsieur Arlequin, quand il y en a.

LA MERE.

Pourquoi donc pas ?

E M I L I E.

Vous savez bien, maman, qu'il me reproche sans cesse de ne pas faire assez d'exercice. Il m'enverrait peut-être chasser avec Adélaïde.

L A M E R E.

Vous n'avez ni les dispositions heureuses ni les inconvéniens de son caractère trop mobile, ni par conséquent besoin de remèdes si extraordinaires. Cependant pour faire taire ce monsieur, si vous voulez vous dépêcher, mais en écrivant bien votre page, nous pouvons encore faire un tour de promenade ensemble.



CINQUIEME
CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, maman, je crois que vous devez m'embrasser de tout votre cœur.

LA MERE.

Très-volontiers, quoique ce ne soit pas la première fois de la journée.

EMILIE.

Ah, c'est vrai; mais c'est que je suis une franche étourdie.

LA MERE.

Est-ce pour cela qu'il faut vous embrasser?

E M I L I E.

Non, non, maman. Mais c'est que j'ai oublié de vous dire une chose importante qui vous fera plaisir. Je pouvais vous la dire hier au soir, mais hier je ne le voulais point; je voulais vous garder cela aujourd'hui pour le déjeuner, & puis je l'ai oublié net. Mais aussi c'est votre faute; vous avez été ce matin si aimable avec moi, que je n'ai plus pensé à vous parler de mes avantages.

L A M E R E,

Dites-les moi donc bien vite,

E M I L I E.

C'est que je me suis couchée hier beaucoup plus savante que je ne m'étais levée. Je savais au moins trois choses de plus.

L A M E R E.

Et qui empêchait que je ne les fusse aussi hier au soir ?



CONVERSATION. 131

EMILIE.

Ah, vous auriez pu dire, Voilà une petite fille bien pressée de se vanter. Je ne voulais pas cela ; je voulais vous laisser dormir paisiblement avant de vous faire part de ma science.

LA MÈRE.

C'est donc par pure modestie que vous l'avez oublié aussi ce matin ?

EMILIE.

Où peut-être par étourderie.

LA MÈRE.

Trois choses ! C'est vraiment beaucoup de choses. Et sont-elles belles ? sont-elles utiles ?

EMILIE.

Je vous en réponds, maman, puisque quand on les connaît, on fait tout ce qu'il y a dans le monde.

L A M E R E.

Bon !

E M I L I E.

D'abord il y a quatre élémens , le feu , l'eau , la terre & l'air. Vous me demanderez , maman , qu'est-ce que c'est qu'un élément ; & moi , je vous répondrai qu'un élément veut dire principe dont une chose est composée & qui la fait agir.

L A M E R E.

Et si je vous demandais que veut dire principe , action , mouvement ?

E M I L I E.

Demandez , maman , demandez ; j'aurai réponse à tout. Je ne vous parle pas , par exemple , des trois choses qu'on appelle les trois regnes , que j'ai aussi rencontrés dans mon chemin ; mais nous les avons coulés à fond l'autre jour.

CONVERSATION. 131

LA MERE.

Vous appelez cela couler à fond !

EMILIE.

Le regre végétal, le regne minéral & puis le regne animal ; & voilà de quoi le monde est composé.

LA MERE.

Et ce qui m'a valu un embrassement ?

EMILIE.

A moi & non pas à vous, maman. N'êtes-vous pas bien aise que je sache tout cela ?

LA MERE.

Sans doute ; mais à qui donc avez-vous l'obligation de savoir tout cela ?

EMILIE.

Je vous le dirai, maman, je vous le dirai. Mais il me semble que vous

n'êtes pas aussi bien aise de ma science que moi.

L A M E R E.

Pardonez moi, pourvu que vous me fassiez comprendre ce que vous croyez si bien savoir : car rien n'est si déplaisant pour moi que de parler ou d'entendre parler de choses que je ne comprends pas. Cela a d'ailleurs toutes sortes d'inconvéniens.

E M I L I E.

Est-ce que vous craignez, maman, que je n'entende pas bien tout ce que j'ai appris ?

L A M E R E.

Je ne dis pas cela encore ; je suis seulement frappée du peu d'instans qu'il vous a fallu, pour apprendre tant de choses que je ne suis pas sûre de bien savoir, même encore à l'heure qu'il est. Je me rapelle qu'un jour que je voulus faire la savante,

CONVERSATION. 135

mon maître me dit : Mademoiselle, je crains que votre science ne ressemble à celle des perroquets.

EMILIE.

Un perroquet ! C'est du regne animal, cela ; c'est un oiseau.

LA MERE.

Qui répète les mots qu'il a entendus. Il les prononce très-distinctement, mais il ne les comprend pas pour cela.

EMILIE.

C'est-à-dire qu'il ne fait ce qu'il dit ?

LA MERE.

Quand les jeunes personnes, continuait mon maître, répètent au hasard ce qu'elles entendent dire ou ce qu'elles ont lu, sans savoir ce qu'elles disent, sans y atacher nulle idée précise, elles sont comme les perroquets ; & la preuve en est que dès

qu'on leur change la demande, elles n'y sont plus. C'est toujours mon maître qui me parle ; mais c'est qu'apparemment j'avais la tête plus dure qu'Emilie.

E M I L I E.

Vous vous moquez de moi, maman ; cela n'est pas bien. Je crains que votre maître n'ait voulu me donner une leçon en vous parlant de perroquets. Mais je ne demande pas mieux que de mettre tout autant de temps que vous, à mon savoir ; cela nous fera causer plus long-temps, & tant mieux ; c'est tout profit pour moi, machere maman. Tenez, il pleut depuis ce matin ; point de promenade ; j'espère qu'il ne viendra personne ; nous pourrions rester là ensemble & couler à fond.

L A M E R E.

Les quatre élémens comme l'autre jour les trois regnes.

EMILIE.

Oui, maman. Le feu, l'air...

LA MERE.

Oh douceraent, je ne vais pas si vite, moi; je dis, comme Monsieur Gobemouche : Entendons-nous.

EMILIE,

(en riant de tout son cœur.)

Monsieur Gobemouche ! Voilà un drôle de nom ! Qui est ce Monsieur Gobemouche ?

LA MERE.

C'est un original qui n'a que faire à notre conversation; nous en parlerons une autre fois.—Vous m'affurez donc que les quatre élémens font aller le monde ?

EMILIE.

Oui, maman. C'est ce que dit mon livre.

L A M E R E.

Et qu'est-ce que c'est que le monde ?

E M I L I E.

Mais, maman, c'est tout cela. C'est Paris, c'est le bois de Boulogne, c'est Saint-Cloud. Voilà tout.

L A M E R E.

Voilà tout ? En ce cas votre monde n'est pas trop vaste. Et de quoi est-il composé ?

E M I L I E.

Mais j'y vois des champs, des maisons, des rivières, des hommes, des animaux. N'est-ce pas cela, maman, qui est le monde ?

L A M E R E.

Oui, il y a de tout cela dans le monde. Et si vous regardez au dessus de vous. . . .

EMILIE.

Vous y verrez le ciel, les astres, le soleil, pas aujourd'hui; la lune, quand il lui plaît de se montrer pendant la nuit, & beaucoup d'autres choses dont je ne vous parlerai pas encore, parce que je ne les fais pas.

LA MERE.

Redescendons donc sur la terre. Vous m'avez parlé de rivières. Qu'est-ce qu'une rivière?

EMILIE.

C'est de l'eau.

LA MERE.

Un de vos quatre élémens? Mais voilà de l'eau dans cette carafe; est-ce une rivière?

EMILIE.

Non, maman; mais une rivière, c'est pourtant de l'eau.

L A M È R E.

C'est-à-dire qu'il y a de l'eau dans une rivière comme dans cette carafe ; mais pour que cette eau forme une rivière , qu'est-ce qu'il faut ?

E M I L I E.

Ah , je le fais ; mais cette science ne me vient pas du livre , je la dois à ma bonne. D'abord l'eau sort de terre ; alors elle s'appelle une source. Cette source forme un petit ruisseau ; & puis , ce petit ruisseau augmente , augmente , & puis , quand il est bien grand , on l'appelle rivière. N'est-ce pas cela , maman ?

L A M È R E.

Mais je ne comprends pas comment un ruisseau ou une rivière qui suit son cours , peut augmenter.

E M I L I E.

Qu'est-ce que cela veut dire *qui suit son cours* ?

LA MÈRE.

La propriété essentielle d'une rivière, c'est de couler, c'est-à-dire de suivre son cours ou sa pente dans le lit qu'elle s'est creusé ou qu'on lui a creusé. Ainsi les sources des rivières viennent toujours de lieux élevés & descendent vers les lieux bas. Si leur lit n'avait pas sa pente, si son terrain était parfaitement de niveau, la rivière ne pouvant pas couler, deviendrait mare, étang ou lac, suivant l'abondance plus ou moins grande des eaux, qui se perdraient ensuite dans la terre ou bien s'évaporeraient.

EMILIE.

Comment s'évaporeraient ?

LA MÈRE.

C'est-à-dire que l'eau se changerait en air, & vous obligerait de lui accorder le nom & les honneurs d'un autre élément.

EMILIE.

A la place de l'eau j'aurais de l'air ? Maman, cela n'était pas dans mon livre. Je vois bien que vous en savez plus long que lui.

LA MÈRE.

Et moi, je vois bien comment l'eau peut se perdre ; mais j'ignore comment un ruisseau qui coule peut augmenter & devenir une grande & belle rivière.

EMILIE.

Ah, je vais vous le dire, maman ; c'est encore une science qui me vient de ma bonne & que je me rapelle fort à propos. Le ruisseau, tout en cheminant, rencontre d'autres ruisseaux. L'un tombe dans l'autre, le plus fort avale le plus faible ; & à force de se rencontrer & de s'avaler, il en résulte une rivière belle comme la Seine. Mais, maman, une

CONVERSATION. 143

riviere ne peut couler éternellement,
où est-ce qu'elle se perd, la Seine?

L A M E R E.

La Seine va tomber dans la mer,
& à cause de cela on l'appelle un
fleuve. Voilà la différence des fleu-
ves aux rivières; les fleuves tombent
dans la mer, & les rivières dans d'au-
tres rivières ou fleuves.

E M I L I E.

Mais on dit pourtant la rivière
de Seine?

L A M E R E.

On le dit; mais c'est un fleuve.
— Ah ça, nous voilà depuis une heure
dans l'eau jusqu'au cou, & je ne suis
pas encore bien sûre de savoir ce
que c'est.

E M I L I E.

Mais, maman, c'est ce qui vous
sert à boire, à faire du thé.

LA MÈRE.

A propos , sonez , je vous prie.
Qu'on nous apporte de l'eau. Nous la
mettrons sur ce réchaud , & quand
elle sera chaude , nous ferons du thé.
— Vous m'avez dit là son usage ; mais
sa principale qualité , celle qui la dis-
tingue de vos autres élémens ?

EMILIE.

Je crois que c'est d'être liquide ,
fluide ?

LA MÈRE.

Un corps liquide est l'opposé d'un
corps solide ou compacte. Celui-ci ne
se laisse pas séparer par le simple con-
tact comme l'autre.

EMILIE.

Maman , cela n'y était pas non
plus.

LA MÈRE.

Comment cela n'y était pas ? Où
cela n'était-il pas ?

EMILIE.

CONVERSATION. 145.

EMILIE.

Dans le livre où j'ai appris.

LA MERE.

Dites-moi donc ce que c'est que
ce livre qui vous a rendu si habile.

EMILIE.

Maman, vous savez bien qu'hier,
quand vous m'avez menée à Paris,
vous m'avez descendue au Palais
royal avec ma bonne, pendant que
vous alliez à vos affaires.

LA MERE.

Eh bien ?

EMILIE.

J'ai trouvé sur le gazon Mademoi-
selle de Saly ; c'est ma bonne amie ;
comme vous savez. Elle m'a montré
un joli petit livre que sa mere lui a
donné pour apprendre & pour s'a-
muser. Il est tout bleu & rempli
d'images Et il y avait cela de-

Tome I.

G

dans, & moi je l'ai appris bien vite, parce que j'ai dit, Maman sera bien surprise & cela lui fera plaisir.

LA MERE.

Je suis sâchée de n'avoir pu rester sur le gazon entre vous & votre petite amie.

EMILIE.

Cela nous aurait fait honneur & plaisir.

LA MERE.

Et à moi profit. Vous savez bien que je suis un peu jalouse quand mon enfant apprend quelque chose sans moi, & que j'aime à lui devoir mon instruction.

EMILIE.

Je fais que vous aimez à badiner.

LA MERE.

Or quand il s'agit de m'instruire, j'ai tout-à-fait d'aller pas à pas; c'est

CONVERSATION. 147

la marche la plus sûre en toutes choses. Il y en a que vous ne sauriez encore m'expliquer ni m'enseigner, parce que vous n'êtes point en âge de les comprendre ; il faut donc , pour les savoir , que je prene patience. Ce que vous pouriez m'en dire , ne servirait qu'à brouiller vos idées & les mienes ; & moi, depuis que mon maître m'a parlé de perroquets , j'aime les idées claires & précises.

EMILIE.

Mais comment les trouve-t-on, maman ?

LA MERE.

En commençant par le commencement & en avançant pas à pas. Par exemple, vous savez très-bien lire à présent.

EMILIE.

Pas mal.

LA MERE.

Mais si au lieu de vous faire con-

maître vos lettres & l'alphabet, l'on eût commencé par vous faire lire un mot en entier, qu'est-ce qui en serait arivé?

EMILIE.

Je crois que je ne l'aurais pas pu.

LA MÈRE.

Pardonez-moi. A force de vous montrer le mot *Maman*, par exemple, & de vous le faire prononcer à chaque fois, vous l'auriez enfin reconnu en le retrouvant dans un livre, & vous auriez dit, *C'est Maman*; mais vous n'auriez pas su que par-tout où il y a une *M* & un *a*, cela fait *Ma*; que par-tout où il y a *m*, *a*, *n*, il faut lire *man*. Il faut donc apprendre à épeler, avant de vouloir lire; sans quoi on ne lirait que par routine & par mémoire. Il en est de même de toutes les sciences. Il faut comprendre les mots avant de s'élever à des propositions plus compli-

CONVERSATION. 149

quées où ces mots seraient employés; sans quoi vous croiriez avoir appris quelque chose, & cependant vous ne sauriez véritablement que des mots, c'est-à-dire rien.

EMILIE.

Et je ne serais plus en état de vous instruire.

LA MERE.

C'est pour que vous puissiez toujours m'instruire à mon avantage, que moi, je prends la liberté de diriger le choix de vos lectures, sans me soucier que vous lisiez au hazard dans tous les livres bleus ou non, ni que vous causiez avec toutes sortes de personnes. Je suis jalouse du dictionnaire de ma maîtresse & ne prétends pas qu'il ait rien de commun avec celui des perroquets.

EMILIE.

Dorénavant, maman, quand ce

dictionnaire me chifonera, quoique vous soyez mon écolière, c'est à vous que j'en demanderai l'explication.

L A M E R E.

Et je m'y prêterai, jusqu'à ce que vous ayez rencontré quelqu'un qui prene à vous un plus grand intérêt que moi. On prétend que les questions des enfans fatiguent & importunent tout autre que leur mere, & qu'assez ordinairement, pour s'en débarrasser, on leur répond la premiere chose qui vient en tête, qu'elle soit juste ou non.

F M I L I E.

C'est-à-dire qu'on les atrape ?

L A M E R E.

Souvent sans projet, pour s'éviter un peu d'ennui. Mais une idée fausse n'en est pas moins entrée dans une jeune tête, & elle n'est pas si aisée à détruire à un âge où l'on n'est pas

CONVERSATION. 151

encore en état d'en discerner le côté faux.

EMILIE.

Quant à moi , on ne m'atrapera plus , & je fais bien qui sera ennuyé de mes questions.

LA MÈRE.

Et moi , je fais bien qui ne s'en ennuyera pas.

EMILIE.

C'est peut-être la même personne?

LA MÈRE.

Cela se pourrait. Mais nous avons oublié notre thé.

EMILIE.

Ah , maman , il n'y a plus d'eau dans notre théière.

LA MÈRE.

Elle était cependant pleine quand on l'a apportée.

EMILIE.

J'entends , j'entends ; vous voulez

me donner la preuve de ce que vous m'avez dit. Notre eau se change en air par la fumée, tandis que nous caufons & que nous demandons ce qu'elle est devenue.

L A M E R E.

Elle étoit froide. L'action du feu l'a chauffée, & puis l'a fait bouillir; & comme nous avons oublié de la retirer, elle l'a fait évaporer.

E M I L I E.

Et moi quand j'ai froid, qu'est-ce qui me réchauffe?

L A M E R E.

C'est le feu ou extérieur ou intérieur.

E M I L I E.

Mais on n'a pas du feu dans le corps?

L A M E R E.

Pardonnez-moi, on y a du feu. Vous sentez à chaque instant sa chaleur. Sans elle on ne pourrait pas vi-

CONVERSATION. 153

vre, le sang se glacerait dans les veines; on mourrait. Ce feu s'accroît & ensuite diminue avec l'âge; & voilà pourquoi le vieux bon homme de l'autre jour ne pouvait se réchauffer, quoique nous souffrissions presque de la chaleur.

EMILIE.

Ah, ce pauvre bon homme, je m'en souviens, comme il tremblait ! Ma bonne lui fit boire du vin, & lui dit : Prenez courage, cela vous réchauffera. Il n'avait donc plus de feu dans le corps?... Et moi, je suis donc un brasier ?

LA MERE.

Comme celui qui vient de nous changer notre eau en air.

EMILIE.

Cependant je ne sens pas mon corps embrasé ?

G 5.

LA MÈRE.

C'est qu'heureusement vous y avez
aussi de l'eau.

EMILIE.

Ah, c'est vrai. C'est pour éteindre
ce brasier, que je bois.

LA MÈRE.

Si vous l'éteignez, vous mourez.

EMILIE.

J'entends. . . Je dis éteindre, mais
pas tout à fait.

LA MÈRE.

Autant qu'il en est besoin pour ré-
tablir & maintenir l'équilibre néces-
saire à la vie entre le chaud & le
froid, entre les solides & les li-
quides.

EMILIE.

Je n'entends pas bien cela, ma-
man.

LA MÈRE.

Vous savez cependant ce que

c'est qu'un corps solide & un corps liquide.

EMILIE,

Oui ; mais c'est cet équilibre qui me chifone.

LA MERE.

Je le crois bien. Aussi je ne vous ai répondu que pour vous faire voir que nous touchons aux limites de notre science , & que si nous voulons les franchir avant le temps, nous ne nous entendrons plus. Il vaut mieux que je quite le rôle de maîtresse que j'ai usurpé, & que je vous le rende.

EMILIE.

Non, non, ma chere maman, gardez-le encore , je vous prie. Vous m'avez déjà fait présent de deux éléments que j'ai dans mon corps, l'eau & le feu.

LA MERE.

Eh bien, retenez à présent votre

respiration, fermez-vous bien la bouche & le nez.

E M I L I E.

Maman, je ne puis; j'étouffe.

L A M È R E.

Il vous faut donc encore autre chose pour vivre que le feu & l'eau.

E M I L I E.

Ah, c'est l'air. . . . Et puis mon Catéchisme historique dit que notre chair c'est de la terre.

L A M È R E.

Et lorsqu'elle est desséchée, elle tombe en poussière & retourne à la terre.

E M I L I E.

Ainsi me voilà un recueil des quatre élémens.

L A M È R E.

A peu près comme tout ce qui existe dans la nature.

CONVERSATION. 157

EMILIE.

Voilà pourquoi élément veut dire principe d'une chose.

LA MERE.

Ou ce qui la fait être ce qu'elle est. Mais on dit aussi les élémens d'une science , les élémens de l'écriture. Qu'est-ce que cela veut dire , par exemple , les élémens de l'écriture ?

EMILIE.

Mais ce n'est pas le feu , l'eau , la terre

LA MERE.

Non , ceux-là sont les élémens de la nature.

EMILIE.

Elémens veut dire principes.

LA MERE.

Par conséquent les élémens de l'écriture ?

EMILIE.

Ah , c'est-à-dire les principes de l'écriture.

LA MERE.

Comme on entend les principes

d'une science quand on dit les élémens d'une science ; & quand on parle des élémens de la nature, on entend les principes dont les choses créées sont composées.

E M I L I E.

Je vois bien , maman , qu'il faut que vous ayez lu tous les livres.

L A M È R E.

Croyez-vous cela possible ? Vous savez que je ne connaissais seulement pas le conte d'Adélaïde que vous m'avez lues l'autre jour.

E M I L I E.

Comment saviez-vous donc que cette dame que je trouvais si dure , n'avait pas d'enfans ?

L A M È R E.

Je l'avais deviné.

E M I L I E.

Je suis toujours bien aise que ce

CONVERSATION. 159

certain monsieur aux oranges ne connaît pas cette histoire; s'il l'avait lue, il voudrait me faire faire le double de tours & d'exercices.

LA MÈRE.

Ce ne ferait pas mon compte : car vous m'étourdissez déjà assez quand il y est.

EMILIE.

Vous savez bien , maman , qu'il trouve ces exercices bruyans nécessaires aux enfans , comme le père d'Adélaïde.

LA MÈRE.

J'espère qu'il vous trouvera bientôt trop grave & trop raisonnable , & qu'il n'osera plus vous prendre pour une marionette.

EMILIE.

Mais , maman , si vous lui disiez que vous ne le voulez pas.

LA MÈRE.

Et pourquoi ne prenez-vous pas ce soin vous-même ?

EMILIE.

C'est que vos paroles lui feront plus d'impression que les miennes.

LA MÈRE.

On n'a pas toujours besoin de paroles pour se faire comprendre.

EMILIE.

Comment donc ?

LA MÈRE.

Par exemple , si vous ne faisiez nulle attention à ses agaceries , il sentirait bientôt que vous ne les aimez pas , qu'elles vous sont à charge.

EMILIE.

Mais, maman , ce serait agir contre ma conscience : car à vous dire vrai , je m'en amuse beaucoup.

CONVERSATION. 161

LA MÈRE.

Il ne faut donc pas dire qu'elles vous sont désagréables. Vous savez qu'une porte ne peut être ouverte & fermée à la fois.

EMILIE.

Mais ce n'est pas moi qui m'en plains ; c'est le livre.

LA MÈRE,

Encore un livre ?

EMILIE.

Celui-là c'est mon livre de morale que je lis avec ma bonne. Il en veut beaucoup aux personnes qui prennent garde aux enfans. Il dit toujours aux petites filles qu'il faut se faire respecter. Cela est-il gai, maman ?

LA MÈRE.

Quand il dit qu'il faut se faire respecter, il ne prétend pas qu'une petite morveuse de votre âge puisse être

162 C I N Q U I E M E

respectable ; mais il veut dire qu'il faut faire respecter son sexe. Ce sexe étant faible par sa nature , n'a d'autres moyens de se faire respecter , que la réserve & la modestie.

E M I L I E.

Et l'enfance ne faut-il pas aussi la respecter ?

L A M E R E.

Sans doute , & toujours par le même principe. Quant au reste , c'est à vous de juger si le livre a tort ou raison.

E M I L I E.

J'aime mieux , maman , que vous en jugiez , cela sera plus sûr ; & suivant ce que vous me conseillerez , je me conduirai avec ce monsieur aux oranges.

L A M E R E.

Tâchons donc d'établir les principes qui doivent décider ce procès.

CONVERSATION. 163

EMILIE.

Voilà encore des élémens ?

LA MERE.

Quand on veut connaître, il faut remonter aux élémens ; quand on veut agir, il faut remonter aux principes.

EMILIE.

Qu'est-ce que nous déciderons, maman ?

LA MERE.

Pour ne pas manquer à la justice ; il faut d'abord remarquer que ce monsieur ne donne à la société que le peu d'instans que ses occupations lui laissent ; il est naturel que pendant ce peu d'instans il cherche à s'amuser, à se délasser.

EMILIE.

C'est précisément ce que je pense.

LA MERE.

Je le soupçonne d'être du nombre de

ceux qui, malgré l'injonction un peu sévère de votre livre, prennent garde aux enfans, parce qu'ils les aiment.

EMILIE.

Vous l'avez deviné, maman.

LA MÈRE.

Il ne vous voit qu'à vos heures de récréation ; & peut-être à cause de l'affection qu'il vous porte, est-il bien aise d'y contribuer.

EMILIE.

Et puis il dit que le bruit & le mouvement sont nécessaires à la santé des enfans.

LA MÈRE.

Sans m'arrêter à ces considérations profondes, je pense que si en s'amusant, il veut bien vous amuser, c'est qu'il aime à faire d'une pierre deux coups ; & si vous n'en abusez pas, je n'y vois pas beaucoup de mal.

EMILIE.

C'est singulier , maman , comme vous dites toujours vrai ! Mon livre m'avait barbouillé la tête ; je ne savais plus où j'en étais , ni sur quel pied danser avec ce monsieur.

LA MERE.

Un livre peut bien ou mal dire. Il ne faut pas adopter sans réflexion ce qu'on lit.

EMILIE.

Comment adopter ?

LA MERE.

Cela veut dire faire son opinion de celle du livre qu'on lit. Votre opinion doit être le résultat , non de ce que vous avez retenu , mais de vos réflexions sur ce que vous avez lu.

EMILIE.

Eh bien , mes réflexions me disent de n'être pas de l'avis de mon livre de morale.

LA MÈRE.

Et qu'il vaut mieux s'amuser, folâtrer & rire que d'être raisonnable.

EMILIE.

Mais non, maman, cela ne vaudrait rien..... J'ai donc tort de n'être pas de l'avis de mon livre ?

LA MÈRE.

Peut-être le mal n'est-il pas si grand de se livrer à la gaîté, à la légèreté & à la pétulance du premier âge ; il ne faut pas trop contrarier à cette époque l'évaporation du brasier. Il ne s'agit, je crois, que de bien connaître les limites où il convient de s'arrêter. Tant qu'on reste en deçà, tout est bien ; dès qu'on les franchit, ce qui était bien devient mal : mais une fille bien née ne les franchit jamais.

EMILIE.

Qu'est-ce qu'une fille bien née ?

LA MÈRE.

C'est celle que non-seulement ses dispositions naturelles portent au bien, mais qui au milieu de l'effervescence & de la fougue du premier âge, donne cependant des symptômes de discernement, conserve un certain maintien de modestie & de décence qui prévient en sa faveur, & fait garder la mesure en toutes choses, avec un tact qui lui promet, pour un âge plus avancé, tous les avantages de la raison & de la sagesse.

EMILIE.

Eh bien, maman, suis-je une fille bien née ?

LA MÈRE.

Je l'espère.

EMILIE.

J'ai donc du tact ?

LA MÈRE.

C'est à vous à me le faire voir.

E M I L I E.

Eh comment ?

L A M È R E.

En me prouvant que vous sentez en toute occasion la convenance des lieux, des temps, des personnes : car ce qui est bien dans un moment est très-déplacé dans un autre ; en montrant de la réserve & de la réflexion jusques dans vos folies. Le tact se manifeste machinalement dans les plus petites choses. Par exemple , si ce monsieur qui a la complaisance de s'occuper de vous, vous traitait véritablement comme une marionete, sans égard pour votre enfance, votre livre aurait raison & j'en serais fort affligée.

E M I L I E.

N'ayez pas peur, ma chere maman ; il me traite comme un enfant, & non pas comme une marionete.

L A M È R E.

CONVERSATION. 169

LA MÈRE.

En ce cas tout est bien; mais par où le jugez-vous?

EMILIE.

C'est qu'il s'intéresse véritablement à mes progrès, quoique nous n'ayons jamais que l'air de jouer ensemble. Vous savez comme il assiste à mes exercices des premiers du mois, & comme il est content quand j'ai mérité la croix : à voir son air de satisfaction, on croirait que c'est lui qui va la porter.

LA MÈRE.

Oh pour le coup, voilà des faits qui me rassurent entièrement, & je vois bien qu'il n'est pas nécessaire que je me mêle de vos affaires avec lui.

EMILIE.

Et puis, maman, laissez-moi faire. Je m'en vais à l'avenir prendre bien garde aussi à mon maintien... Cela m'ennuiera peut-être un peu; mais

Tome I.

H

n'importe, pourvu que je vous contente... Ah vraiment, maman, voilà ce que c'est que de jaser.... J'ai oublié.... Ma bonne m'a dit de vous prier, si vous envoyez à Paris, de faire passer chez la couturiere.

L A M E R E.

C'est un terrible tort des quatre élémens & de tout ce qui s'en est suivi, que de nous avoir fait oublier la couturiere.

E M I L I E.

C'est qu'elle n'a pas apporté ma robe neuve, & elle l'avait promise pour aujourd'hui.

L A M E R E.

Apparemment qu'elle n'est pas finie; ce sera pour un autre jour.

E M I L I E.

C'est que je serai bien heureuse, maman, quand j'aurai ma robe neuve.

CONVERSATION. 173

LA MERE.

Et qu'est-ce qu'une robe neuve
peut faire au bonheur?

EMILIE.

C'est qu'on n'est pas fâchée d'être
parée.

LA MERE.

On n'a donc jamais de chagrin
quand on est parée? N'avez-vous ja-
mais pleuré avec une robe neuve?

EMILIE.

Pardonez - moi, je fais bien qu'elle
ne fait rien aux chagrins.

LA MERE.

Apparemment qu'on obtient tout
ce qu'on veut les jours de parure?

EMILIE.

Non pas toujours.

LA MERE.

Du moins mes amis & moi-même,
nous faisons beaucoup plus de cas

de vous , quand vous avez une belle robe ?

E M I L I E .

Mais non , maman .

L A M E R E .

Ainsi donc cette satisfaction intérieure qui fait qu'on est si content de soi , n'a rien de commun avec la parure ?

E M I L I E .

Je crois qu'elle ariive quand on a bien rempli ses devoirs , là tout couramment , sans chercher midi à quatorze heures .

L A M E R E .

Que ce soit en robe neuve ou bien dans un petit fourreau de toile .

E M I L I E .

Cependant , maman , je vous assure qu'on a du plaisir à être parée ; demandez plutôt à Mademoiselle de Saly .

CONVERSATION. 173

LA MERE.

Oui , un plaisir de vanité , auquel les petites filles attachent beaucoup de prix.

EMILIE.

Mais ne peut-on pas prendre le plaisir & laisser la vanité ? Un plaisir est toujours une bonne chose.

LA MERE.

Quand il est honête & sensé , & qu'on le prend pour ce qu'il est.

EMILIE.

Comment pour ce qu'il est ?

LA MERE.

C'est-à-dire , quand on ne le prend pas pour le bonheur.

EMILIE.

Oh , le bonheur , c'est plus sérieux.

LA MERE.

Puisque c'est si sérieux , cherchons

un peu les conditions nécessaires au bonheur.

E M I L I E.

J'allais dire, Cherchons les élémens du bonheur.

L A M E R E.

Eh bien, vous auriez bien dit; car c'est précisément ce qu'il faut que nous trouvions.

E M I L I E.

Mais le bonheur c'est.... Mais non, ce n'est pas une science.

L A M E R E.

Je crois que c'est la première de toutes les sciences, celle qu'il nous importe le plus de connaître.

E M I L I E

Est-elle bien difficile à apprendre?

L A M E R E.

Très-difficile & même impossible aux méchans; mais très-aisée pour ceux qui se servent de leur raison.

CONVERSATION. 175

EMILIE.

Ah, maman, j'espere qu'elle ne sera pas difficile pour moi.

LA MERE.

Je l'espere aussi. Nous savons déjà que les beaux habits ne font rien à cette science. Mademoiselle Julie n'a pas de fort beaux habits, elle n'est point riche : la croyez-vous heureuse ?

EMILIE.

Votre femme de chambre, maman ? Elle chante & rit toujours ; je ne l'ai jamais vu triste.

LA MERE.

Tout ce peuple que vous voyez danser si gaiement les dimanches sur la grande piece de gazon derriere notre maison, n'est pas riche ; ce n'est qu'à force de travail pendant les six jours de la semaine qu'il obtient sa subsistance & celle de ses enfans. H

ferait bien à plaindre si les richesses
étaient nécessaires au bonheur.

E M I L I E.

Mais la danse ne l'est pas non
plus ?

L A M E R E.

Non. Je crois que les élémens des
plaisirs & des amusemens & ceux
du bonheur n'ont rien de commun
ensemble.

E M I L I E.

Et moi je les ai toujours confon-
dus ; voilà ce qui m'a embrouillée.

L A M E R E.

Cependant vous m'avez déjà ap-
pris le premier élément du bonheur
dans tous les âges , dans toutes les
conditions.

E M I L I E.

C'est de remplir ses devoirs , pour
être content de soi ; n'est-ce pas ,
maman ?

CONVERSATION. 177

LA MERE.

Chacun dans son état & dans sa sphere. On peut jouir de tous les avantages extérieurs, d'immenses richesses, d'une excellente santé, de grands honneurs, & cependant n'être point heureux. Mais avec une fortune très-bornée, avec une santé faible & délabrée, telle que vous m'en voyez, dans une position qui n'excite l'envie de personne, on peut être très-heureux.

EMILIE.

Il n'y a donc qu'à être bien sage?

LA MERE.

Point de bonheur sans sagesse.

EMILIE.

Et voilà pourquoi les méchants ne sont pas heureux.

LA MERE.

Et qu'on l'est toujours quand on a rempli ses devoirs.

H 5

E M I L I E.

Et voilà pourquoi dès à cette heure
je veux faire connaissance avec mon
évangile de demain.

L A M E R E.

Et voilà ce qui s'appelle penser à
remplir un devoir, & c'est fort bien
fait ; aussi bien avons-nous assez jaté
aujourd'hui.

E M I L I E.

J'ai bien encore quelque chose à
vous demander sur le bonheur que je
n'entends pas bien. Vous n'en êtes pas
quite, ma chere maman, & dès de-
main peut-être je reviendrai à la
charge.



SIXIEME
CONVERSATION.

LA MERE,

(en travaillant à côté de sa fille.)

EH bien , Emilie , qu'est - ce que vous vouliez me dire ?

EMILIE.

Quoi, maman ? Je ne fais pas.

LA MERE.

Il y avait l'autre jour quelque chose sur le bonheur que vous n'entendiez pas.

EMILIE.

Maman , je ne m'en souviens plus.

LA MERE.

Ce sera pour quand vous vous en souviendrez.

E M I L I E.

Si vous eussiez eu la bonté de causer hier ou avant-hier avec moi, je m'en serais souvenue; ma chère maman; mais. . . .

L A M È R E.

Qu'est-ce qui m'en a donc empêchée?

E M I L I E.

Maman, je le fais bien, c'est ma faute; c'est que je ne l'avais pas trop mérité.

L A M È R E.

Ah, ah! Je croyais tout simplement en avoir été empêchée par mes affaires. Vous m'apprenez que je vous ai boudée.

E M I L I E.

Mais oui, maman, puisqu'il faut parler vrai. N'avez-vous pas remarqué que j'ai tourné long-temps autour de vous pour entamer une conversation? Vous m'avez toujours dit

CONVERSATION. 181

d'un air distrait : Allez , Mademoiselle , je n'ai rien à vous dire pour le présent. Est-ce que les affaires donnent ce ton de sécheresse ?

L A M E R E.

Je ne me le rapelle pas ; mais je ne suis pas fâchée que vous regardiez nos petites causeries comme une récompense , & que vous vous en aperceviez lorsqu'elle vous manque.

E M I L I E.

Je vous assure , maman , que cela ne fait pas plaisir.

L A M E R E.

Je le fais. — Tout a donc été assez de travers ces deux jours passés ?

E M I L I E.

J'avais pourtant grande envie de bien faire ; mais je n'ai jamais pu.

L A M E R E.

Et pourquoi n'avez-vous pas pu ?

E M I L I E.

Je l'ignore, maman; je n'étais pas en train de rien faire : quand je voulais mettre les yeux sur mon livre, mon esprit galopait & s'en allait, je ne fais où.

L A M E R E.

Mais, mon enfant, s'il n'y avait qu'à dire, Je ne suis pas en train, on ne ferait presque jamais rien. Quand on se sent moins de disposition, on a une raison de plus pour s'appliquer davantage, pour se donner plus de peine, pour redoubler d'efforts & d'attention.

E M I L I E.

Mais, maman, on n'est pas toujours disposé également; papa vous l'a dit.

L A M E R E.

Cela excuse, mais ne justifie pas. Croyez-vous que je sois toujours disposée à causer ou à jouer avec vous?

CONVERSATION. 183

Vous m'avez souvent vu malade & souffrante, j'ai souvent la tête remplie d'affaires ; eh bien, j'oublie & mes maux & mes affaires, pour m'occuper même de vos amusemens. Si j'écoutais alors mes dispositions, je me débarrasserais bien vite de vous, de votre poupée & de votre petit ménage.

EMILIE.

C'est que vous avez trop de bonté pour votre petite Emilie.

LA MERE.

C'est qu'on ne mérite point d'estime, si l'on ne fait pas le vaincre. Que dirait-on de Monsieur le Premier Président, si au moment où l'audience est assemblée pour entendre plaider & juger un procès, il faisait dire qu'il n'est pas en train & qu'il n'y a qu'à revenir sous huit jours ? Que diriez-vous du cuisinier, si lorsque vous attendez votre dîner, il vous faisait dire qu'il n'a pas été en

train, & que ce sera pour une autre fois ? Vous voyez que dans les fonctions les plus importantes de la société, comme dans les plus ordinaires de la vie, personne n'est en droit de se consulter, s'il est en train ou non, pour faire son devoir.

EMILIE.

Mais comment donc faire ?

LA MÈRE.

On s'acoutume dès l'enfance à vaincre sa paresse & à faire ce que l'on doit faire, quelque chose qu'il en coûte ; car quand on est Premier Président, il n'en est plus temps. Je vous l'ai déjà dit, c'est cet effort que l'on fait sur soi-même, qui devient vertu, & qui forme peu à peu le caractère.

EMILIE.

Eh bien, maman, je formerai mon caractère, je vous le promets.

CONVERSATION. 185

L A M E R E.

Il faut lorsque vous vous sentez portée à la distraction, vous placer de maniere que vous ne voyiez rien de ce qui se passe autour de vous ; il faut, si vous apprenez par cœur, apprendre tout haut, afin qu'on vous avertisse, s'il vous prend une distraction & si vous cessez de répéter sans vous en apercevoir ; il faut enfin montrer de la bonne volonté, si l'on veut obtenir de l'indulgence. S'il ne dépend pas de vous d'être bien ou mal disposée, il dépend toujours de vous de ne pas vous laisser aller à l'humeur à cause de vos propres torts.

E M I L I E.

Ah, c'est-là le mauvais côté ! On est si mécontent, si mal à son aise ! vous ne sauriez croire comme on passe mal son temps. Je suis bien heureuse, maman, que vous n'ayez pas reçu de visites. La triste figure que j'aurais

faite ! Au moins je suis bien sûre que vous me gardez le secret de mes bêtises.

L A M E R E.

Oh certainement. La bonne réputation d'une jeune personne est son bien le plus précieux, c'est ce qu'elle doit chérir comme sa vie ; & lorsqu'une fois l'on est prévenu contre elle, il lui est si difficile de la rétablir, que je n'ai garde d'aller dire vos défauts, tant que je conserverai l'espérance de vous en voir corrigée.

E M I L I E.

Pourquoi la bonne réputation d'une jeune personne est-elle ce qu'elle doit chérir le plus, maman ?

L A M E R E.

Pourquoi êtes-vous si fâchée, quand on parle des fautes que vous avez faites ?

CONVERSATION. 187

EMILIE.

C'est que je voudrais qu'on dît toujours du bien de moi.

LA MERE.

Et pourquoi ?

EMILIE.

Mais si l'on s'imagine que j'ai l'habitude de mal faire, on croira que je ne vauds rien.

LA MERE.

La bonne réputation est donc précieuse parce qu'on ne peut se passer de la bonne opinion des autres.

EMILIE.

Cela est vrai ; mais pourquoi ne peut-on s'en passer ?

LA MERE.

Je vous le demande, puisque vous craignez si fort qu'on ne suppose que vous ne valez rien. Ne sommes-nous pas convenues depuis long - temps

que les hommes avaient besoin les uns des autres ?

EMILIE.

Oui, maman.

LA MÈRE.

Or si ceux dont vous avez besoin n'ont pas bonne opinion de vous ?

EMILIE.

Cela sera fâcheux.

LA MÈRE.

Pensez - vous qu'ils mettront le même intérêt aux services que vous en attendez, que s'ils vous croyaient une personne remplie de mérite ?

EMILIE.

Non, maman.

LA MÈRE.

Vos maîtres, par exemple, vous en attendez quelques soins, je pense ?

EMILIE.

Oui, certes.

LA MERE.

Croyez-vous qu'ils mettront autant de zèle & d'empressement à enseigner un enfant maussade qu'un enfant aimable & appliqué ?

EMILIE.

Non sûrement.

LA MERE.

Vous ne vous souciez donc pas d'être l'enfant maussade ?

EMILIE.

Dieu m'en préserve !

LA MERE.

Pouriez-vous être à votre aise avec quelqu'un qui aurait mauvaise opinion de vous ?

EMILIE.

Je ne le crois pas.

LA MERE.

L'opinion que l'on a d'une personne.

décide, pour ainsi dire, de sa destinée dans la tête des autres; c'est sur elle qu'on mesure l'estime ou l'amitié qu'on lui réserve; c'est sur elle qu'on lui établit sa réputation : or une jeune personne n'est connue que par sa réputation.

EMILIE.

Comment cela, maman?

LA MÈRE.

Vous savez qu'elle ne paraît dans le monde que rarement, & toujours sous la sauve-garde de ses parens; on ne l'entend presque pas parler, on ne la voit jamais agir : on ne peut donc se former une opinion sur elle que d'après ce que l'on en entend dire par ceux qui l'approchent dans l'intérieur de la maison.

EMILIE.

Oui, par les domestiques.

CONVERSATION. 191

LA MERE.

Par les domestiques, par les maîtres, par tous ceux qui la voient de près.

EMILIE.

Mais si tous ces gens-là ne disent pas vrai ?

LA MERE.

Quel intérêt auraient-ils à déguiser la vérité ? N'y a-t-il pas bien plus de plaisir à dire le bien qu'à découvrir le mal ? Et qui oserait inventer ou supposer le mal qui n'existe pas ? Le mensonge est un vice si affreux qu'il n'ose se montrer nulle part à découvert ; & la vérité trouve dans toutes les âmes honêtes des défenseurs toujours prêts à démasquer & à confondre le mensonge.

EMILIE.

Démasquer ! Est-ce que le mensonge met un masque ?

LA MERE.

A peu près. Vous savez qu'un masque cache les traits du visage.

EMILIE.

Oui, maman.

LA MERE.

De même le mensonge cache les traits de la vérité; & comme un menteur veut être cru, on dit qu'il les emprunte & qu'il tâche de la contrefaire.

EMILIE.

J'entends; & ceux qui lui prouvent son imposture, le démasquent. Mais, maman, est-ce qu'un mensonge est toujours découvert?

LA MERE.

Toujours.

EMILIE.

C'est donc bête de mentir?

LA MERE.

Sans doute, parce qu'un peu plutôt,

CONVERSATION. 193

tôt, un peu plutard, la vérité se découvre nécessairement.

EMILIE.

Et puis le menteur est bien sot & bien atrapé; n'est-ce pas?

LA MERE.

Atrapé & puni autant qu'il le mérite : car il est bête , comme vous dites , de croire qu'on pourra longtemps faire passer le mensonge pour la vérité. Et puis , personne ne veut avoir à faire à un menteur ; il est déshonoré ; il perd la confiance de tout le monde ; on ne le croit plus sur rien.

EMILIE.

Mais pourquoi déshonoré ?

LA MERE.

Parce qu'il s'est placé lui-même, de son propre choix, parmi les hommes les plus méprisables. Le mensonge est un vice si bas, si avilissant, qu'on ne se permet pas même d'en

Tome I.

I

soupçonner un homme, quelque abject qu'il soit, bien moins encore les gens bien nés.

E M I L I E.

Qu'est-ce que c'est que des gens bien nés ?

L A M È R E.

Vous le savez bien, ce sont ceux qui naissent avec le penchant à la vertu. On se sert aussi de cette expression pour désigner ceux qui ne sont pas nés dans une condition obscure ou basse.

E M I L I E.

Et qu'est-ce que c'est que d'être déshonoré ?

L A M È R E.

C'est avoir perdu l'estime de ses semblables, soit par ses actions, soit par sa façon de penser ; c'est s'être dégradé, & avoir mérité de descen-

CONVERSATION. 195

dre dans l'opinion des autres au dessous de l'état où le sort nous a mis.

EMILIE.

Mais , maman , vos gens diront ce que vous voudrez. Si vous les priez de ne rien dire de fâcheux sur mon compte.

LA MERE.

Comment, vous pouriez vous abaisser jusqu'à prier des domestiques de ne pas parler de vous? Voyez comme une faute peut avilir!

EMILIE.

Mais , s'ils en parlent , cela me fera tort.

LA MERE.

C'est la suite nécessaire & inévitable des fautes. La peut-on prévenir par une bassesse? N'est-ce pas ajouter à une première faute une faute plus grave & bien plus humiliante?

E M I L I E.

Il n'y a point de profit à cela.

L A M E R E.

Il y a celui que les gens dont on redoute l'indiscrétion , au lieu d'une faute , en ont deux à divulguer. Car vous croyez bien qu'ils ne manqueront pas de se vanter des instances qu'on leur aura faites pour obtenir leur silence.

E M I L I E.

Voilà un cruel inconvénient auquel je n'avais pas pensé.

L A M E R E.

N'est-il pas bien plus court de ne pas faire de fautes , de faire bien , là tout simplement , tout naturellement ?

E M I L I E.

En vérité , maman , je le pensais en ce moment. Je crois que c'est tout ce qu'il y a de plus commode.

CONVERSATION. 197

L A M E R E.

On n'a rien à cacher , rien à déguiser ; on dort bien tranquillement , & le lendemain on se leve la tête haute. On ne craint pas qu'on parle , ou si quelqu'un veut absolument parler , tant mieux ; il n'aura que du bien à dire.

E M I L I E.

Ah , si je n'avais pas eu la bêtise de pleurer comme une petite folle , personne n'en aurait rien su.

L A M E R E.

Et si on ne l'avait pas su , vous n'auriez pas été reprehensible ?

E M I L I E.

Mais , pardonnez-moi.

L A M E R E.

Le mal est-il qu'on ait su votre faute , ou que vous l'ayez commise ?

E M I L I E.

Le premier mal, c'est bien de l'avoir faite ; mais qu'elle ait été connue, c'en est un second.

L A M È R E.

Et qui n'existerait pas sans le premier.

E M I L I E.

Cela est vrai.

L A M È R E.

Et puis, croyez-vous qu'il soit aisé de se pardonner d'avoir mal fait, quand même la faute resterait ignorée ? Ne pensez-vous pas que si l'on prend l'habitude de faire des fautes ignorées, on en fera bientôt de publiques ?

E M I L I E.

Pourquoi cela, maman ?

L A M È R E.

Parce qu'on se perfectionne, dans le

CONVERSATION. 199

mal comme dans le bien , par l'exercice ; bientôt ce qu'on a un si grand intérêt à cacher , on le fait sans s'en apercevoir , parce que , suivant le proverbe , l'habitude devient une seconde nature. S'applique-t-on au contraire à se perfectionner dans le bien , avec très-peu de peine on se le rend si familier qu'on ne peut plus s'en passer.

EMILIE.

C'est une affaire d'obstination peut-être. Vous en souvient-il , maman ?

LA MERE.

Précisément. La première fois que vous avez joué au volant , l'avez-vous jeté aussi haut & aussi juste que depuis que vous y êtes exercée ?

EMILIE.

Non , maman. J'étais gauche à faire pitié.

L A M È R E.

Qui donc vous a donné la facilité d'y jouer avec adresse ?

E M I L I E.

C'est l'habitude. . . .

L A M È R E.

Et cette obstination que vous venez de me rapeler. — Que le mauvais temps ou d'autres obstacles vous empêchent pendant quelques semaines de vous promener, ferez-vous aussi alerte la première fois que vous reprendrez vos exercices ?

E M I L I E.

Je fais par expérience qu'on devient poule mouillée.

L A M È R E.

Et que l'habitude seule d'un exercice journalier vous met en état de faire de jour en jour plus de chemin & insensiblement de très-gran-

CONVERSATION. 201

des courses sans vous fatiguer. Vous éprouvez la même chose pour vos leçons : qu'une indisposition passagère vous empêche de vous livrer à vos occupations , lorsqu'il s'agira de les reprendre. . . .

EMILIE.

J'en aurai perdu l'habitude, & il me faudra quelques jours pour m'y remettre.

LAMERE.

Il en est de l'exercice des vertus précisément comme de l'exercice du corps & de l'esprit.

EMILIE.

C'est bon à savoir.

LAMERE.

Si vous ne vous exercez pas seule & volontairement à bien remplir vos devoirs, sans prendre garde à la disposition où vous vous trouvez & sans penser au blâme ou à l'éloge qui

pourra vous en revenir; si vous n'aimez pas à mériter votre propre approbation autant que la mienne & préféablement à celle de tout le monde, vous n'acquiescez jamais de force sur vous-même; vous ferez des fautes en public, parce que vous n'aurez pas contracté l'habitude de bien faire étant seule, & vous finirez par n'avoir l'approbation de personne.

É M I L I E.

Eh bien, je sens cela par exemple. Quand j'ai bien fait plusieurs jours de suite, j'ai moins de peine à étudier; & quand j'ai bien étudié, je n'ai pas d'humeur.

L A M È R E.

C'est que rien n'en donne comme d'être mécontent de soi.

É M I L I E.

Je fais cela d'expérience.

CONVERSATION. 203

LA MÈRE.

A votre place je prendrais l'habitude de faire toujours le mieux qu'il me serait possible.

EMILIE.

C'est bien mon projet.

LA MÈRE.

D'autant que vos devoirs ne sont pas si pénibles, & que je ne connais point d'enfant moins accablé de leçons & d'études.

EMILIE.

Mais, maman, ce n'est pas ma faute. Vous me refusez la moitié des maîtres que je vous demande.

LA MÈRE.

J'aime mieux qu'on fasse peu & bien.

EMILIE.

Et qu'il reste du temps pour sauter, danser, travailler au potager, arroser le parterre; n'est-ce pas?

Et m'importuner. Lorsque vous aurez douze ou quatorze ans & une santé de fer, je vous donnerai tous les maîtres que vous désirerez.

EMILIE.

C'est me renvoyer bien loin. Il faut donc prendre patience?... Mais, maman, comment fait-on pour se garantir du danger des fautes cachées.

LA MERE.

Quand on est jeune, on a une amie éclairée & tendre, à laquelle on ne cache rien de ce qu'on fait, que ce soit bien ou mal.

EMILIE.

Ah, maman, je l'ai cette amie ; je vous promets que je vous dirai tout.

LA MERE.

N'avez-vous jamais remarqué une chose ?

CONVERSATION. 205

EMILIE.

Quoi, maman ?

LA MERE.

C'est qu'une faute a toujours des suites fâcheuses , & qu'on n'en est pas quite pour dire , Je ne la ferai plus.

EMILIE.

Je n'avais jamais remarqué cela.

LA MERE.

Cependant repassez dans votre esprit tous les torts que vous avez eus , & vous connaîtrez bientôt que quand même votre faute serait restée ignorée , vous n'en auriez pas pour cela évité les suites.

EMILIE.

Mais , quand j'ai eu de l'humeur & de l'impatience , si on ne l'avait pas su , qu'est-ce qui m'en serait arrivé ?

LA MERE.

Premièrement il est clair que l'hu-

meur & l'impatience nuisent à la santé; que tout ce que l'on fait avec humeur & impatience est mal fait & maussade, & que c'est par conséquent à recommencer; que quand on s'y laisse aller, on prend par dépit & par déraison toujours le plus mauvais parti dans ce que l'on a à faire. Il en serait de même si vous restiez étourdie, inappliquée, indocile. Supposé que personne ne connût les détails de votre conduite, tout le monde, en vous voyant, n'en devinerait pas moins que vous n'avez pas répondu à l'éducation qu'on vous a donnée.

E M I L I E.

Ainsi tout se fait ou se devine ?

L A M E R E.

Heureusement le bien comme le mal; tôt ou tard tout ce qui est, se découvre & se fait.

CONVERSATION. 207

EMILIE.

Hier , maman , quand je me suis levée , j'ai dit à ma bonne , Aujourd'hui je jouerai toute la journée , & je ferai bien heureuse ; & point du tout , toutes les fois que je dis cela , tout va de travers.

LA MERE.

Ce n'est pas de faire le projet d'être heureuse qui vous porte malheur ; c'est que vous vous trompez sur les moyens.

EMILIE.

Comment se trompe-t-on sur les moyens ?

LA MERE.

Quand vous voulez aller promptement de la porte de Boulogne à la porte de Passy , quel chemin prenez-vous ?

EMILIE.

Je vais tout droit au rond de Mor-

temar, & puis encore tout droit à la porte de Passy.

L A M E R E.

Et si, voulant ariver promptement, vous preniez d'abord le chemin de la porte Maillot, pour vous rendre par des allées détournées au rond de Mortemar?

E M I L I E.

Mais je n'y ariverais pas si vite.

L A M E R E.

Et pourquoi?

E M I L I E.

C'est qu'il y a plus de chemin.

L A M E R E.

Ainsi vous vous seriez trompée sur les moyens d'ariver le plus promptement possible à la porte de Passy. C'est à peu près de même que vous vous trompez sur les moyens d'ariver au bonheur; il est à droite, & vous prenez à gauche.

CONVERSATION. 209

EMILIE.

Mais comment se trompe-t-on à ce point ?

LA MERE.

Par légèreté, par ignorance. C'est que l'on ne se fait pas des idées assez justes sur ce qui est utile, & qu'on entend mal ses intérêts.

EMILIE.

Comment donc faire pour les bien entendre ?

LA MERE.

On consulte son expérience, on cause avec son amie en question ; on réfléchit, & l'on fait son profit de ce qu'on entend & que l'on sent être vrai.

EMILIE.

Voilà un remede fort agréable, ma chere maman Mais à propos, savez-vous qu'on dit que ce petit

Dupleffis n'écoute jamais sa mere ,
& que son pere le bat toute la journée ?
Au reste , je ne l'ai pas vu ; je ne
fais pas ce que font les laquais ; vous
m'avez dit qu'il ne fallait pas leur
parler sans nécessité . . . Maman . . .
Bon ! je ne fais plus ce que je vou-
lais dire Irions-nous promener
aujourd'hui ?

L A M È R E .

S'il fait beau.

E M I L I E .

Oh , je crois qu'il fera beau. Il faut
aller bien loin , bien loin . . . Ah , si
vous vouliez , maman , nous irions
boire du lait à cette ferme , & puis
vous me diriez comment il faut faire
pour ne me plus tromper sur les
moyens.

L A M È R E .

Et sur quels moyens voulez-vous
apprendre à ne vous plus tromper ?

CONVERSATION. 211

EMILIE.

Mais sur ce que nous avons dit ,
maman ; c'est pour n'être pas atrapée
quand je veux être heureuse , quand
je me propose , par exemple , de
jouer toute la journée.

LA MERE.

Mais premièrement , c'est qu'on
n'est pas heureuse , en jouant toute
la journée.

EMILIE.

Pourquoi donc ?

LA MERE.

Parce que le jeu ne fait plaisir
qu'autant qu'il délasse d'une occupa-
tion sérieuse.

EMILIE.

Bon ! Je croyais que rien n'était si
joli que de jouer toujours.

LA MERE.

Et moi , je crois qu'il n'y a rien de

si ennuyeux & de moins possible que de vouloir toujours s'amuser. Si vous n'aviez autre chose pour votre amusement que votre poupée & votre petit ménage, n'en seriez-vous pas bientôt lasse ?

EMILIE.

Oui ; mais je change de jeu.

LA MÈRE.

Et après l'avoir changé, vous vous en lassez de même.

EMILIE.

Ah, cela est vrai pourtant. Quand j'ai quelquefois joué toute la journée, il y a des momens où je ne fais plus que faire de mon corps.

LA MÈRE.

Savez-vous pourquoi ?

EMILIE.

Non, maman.

LA MÈRE.

Parce que vous n'avez rien su faire de votre esprit qui demande aussi à travailler. Et moi, je vous ai laissé faire, & je me suis dit : Son expérience lui apprendra mieux que moi, que le nombre des amusemens est très-borné ; que pour y trouver un plaisir véritable, il faut les faire précéder de travail, & que ce n'est qu'à ce prix qu'on n'est jamais ni désœuvré ni ennuyé.

EMILIE.

Je vous jure, maman, que vous parlez comme l'évangile.

LA MÈRE.

Parce que vous avez été quelquefois heureuse, en jouant après avoir bien rempli vos devoirs, vous dites, Il n'y a qu'à toujours jouer. Cela est-il sensé ?

E M I L I E.

Mais , maman , vous savez donc
tout ce que je pense ?

L A M E R E.

A peu près.

E M I L I E.

Et comment faites-vous ?

L A M E R E.

Je tâche de me rapeler ce que je
pensais à votre âge.

E M I L I E.

Bon ! Est-ce que vous me res-
semblez ?

L A M E R E.

Mais les enfans se ressemblent af-
sez. N'est-il pas vrai que l'objet de
tous vos desirs est de vous éviter de
la peine & de vous procurer du
plaisir ?

E M I L I E.

Oui , maman.

CONVERSATION. 215

LA MÈRE.

Quand vous faites vos devoirs avec négligence , avec paresse , quelle est l'idée qui vous occupe ?

EMILIE.

C'est que je redoute la peine qu'il faut que je me donne.

LA MÈRE.

Et que vous aimeriez mieux jouer , chanter , danser , ou , ce qui pis est , baguenauder.

EMILIE.

Cela est vrai.

LA MÈRE.

C'est donc pour éviter la peine & pour avoir du plaisir plus vite , que vous faites mal. Qu'en arrive-t-il ?

EMILIE.

Ah , il en arrive tout le contraire.

LA MÈRE.

Mal faire prend plus de temps que de bien faire ; n'est-il pas vrai ?

EMILIE.

Et puis l'humeur me gagne.

LA MÈRE.

Et dès ce moment , on fait tout de travers , & l'on est , je crois , bien contente de soi.

EMILIE.

Oh , à faire pitié ! Et puis , quand on est dans cet état , il faut se présenter devant vous.

LA MÈRE.

Et moi , je demande : Emilie , êtes-vous contente ?

EMILIE.

Maman , c'est une terrible question. Et puis , mon coup-d'œil vous répond. Et puis , il vous prend un silence ! Ah le cruel silence ! Pourquoi

CONVERSATION. 217

quoi donc ne me grondez-vous pas bien fort ?

LA MERE.

C'est que je ne fais pas gronder quand je suis affligée.

EMILIE.

Cependant cela me ferait bien plaisir. Mais vous n'avez pas pitié de votre Emilie.

LA MERE.

Parce que je ne la gronde pas ?

EMILIE.

Mais oui. Cela fait durer la peine tout le jour, & souvent une partie de la nuit.

LA MERE.

Et adieu les jeux & plaisirs.

EMILIE.

Et le contentement.

LA MERE.

Et tout cela pour s'éviter de la peine & pour se procurer du plaisir ?

Tome L

K

C'est que ce que je veux me ferait plaisir , au moins suivant mon idée , & que ce qu'on exige de moi , ne m'en fait pas.

LA MÈRE.

Mais si vous disiez : Allons, courage ! un mauvais quart-d'heure est bientôt passé ; ne soyons pas distraite ! Un peu d'attention , un peu d'application ! Allons ! allons !

EMILIE.

Ah, quand cela m'arrive, mes devoirs sont faits dans un clin-d'œil ; je suis heureuse, heureuse. . . . Tenez, ma petite maman, je sens là quelque chose dans mon cœur qui me rend si aise, si aise ! je suis gaie & contente.

LA MÈRE.

Ainsi, quand vous faites le con-

CONVERSATION. 219

traire, vous vous trompez évidemment sur les moyens qui menent au bonheur. Ne serait-il pas plus sage dans ce cas, de se dire : Au lieu du bien que je cherche, il va m'arriver malheur, si je me laisse aller à ma fantaisie ; & si au contraire je fais la vaincre, je jouirai d'un bonheur plus grand que celui auquel je renonce.

E M I L I E.

Et lequel donc ?

L A M E R E.

Le plus grand de tous, celui qu'il n'est au pouvoir de personne de vous faire perdre, quand une fois vous l'avez. ^

E M I L I E.

Maman, apprenez-moi donc vite ce que c'est.

L A M E R E.

Mais c'est vous qui me l'avez ap-

pris. C'est d'être contente de soi , de sentir là au cœur ce qui vous rend si aise. Je ne fais comment on a le courage de se priver d'un si grand bonheur.

E M I L I E.

Ah , c'est vrai , c'est le plus grand plaisir quand j'ai là au cœur je ne fais quoi qui me fait rire toute seule. Comment cela s'appelle - t - il , maman ?

L A M E R E.

Cela s'appelle la joie de la bonne conscience.

E M I L I E.

Qu'est - ce que c'est que la conscience ?

L A M E R E.

C'est un sentiment intérieur qui nous avertit, malgré nous, de notre conduite.

E M I L I E.

Quoi, est-ce que cela parle ?

CONVERSATION. 221

LA MÈRE.

Non - seulement cela parle , mais cela crie au dedans de nous , & nous met fort mal à notre aise , quand nous avons fait une faute , même ignorée. Cela nous fait aussi rougir des louanges qu'on nous donne , quand nous ne les méritons pas.

EMILIE.

Et quand nous les méritons , qu'est-ce que dit la conscience ?

LA MÈRE.

Elle approuve , & c'est son approbation qui nous rend la louange vraiment agréable. Car , puisqu'elle nous rend heureux toute seule & indépendamment de l'approbation des autres , & que celle - ci au contraire ne nous flate pas un instant si notre conscience la contredit , vous jugez combien il est important qu'elle soit contente. Vous sentez aussi pourquoi

une faute n'est pas moins fâcheuse quand elle est ignorée , que lorsqu'elle est connue , & pourquoi une bonne action nous procure tout autant de satisfaction quand elle est cachée , que lorsqu'elle est sue. C'est qu'au moment où l'on s'y attend le moins , notre conscience se met à crier , nous fait des reproches , ou nous approuve , & nous met par conséquent bien ou mal à notre aise.

É M I L I E.

Je l'ai entendue quelquefois , maman ; mais il me semble qu'elle ne crie pas si fort quand elle loue que lorsqu'elle blâme.

L A M È R E.

Et elle fait très-bien. Quand elle a loué , il ne reste rien à faire qu'à jouir paisiblement & agréablement de son approbation ; mais quand elle blâme , il reste à se corriger , & si

elle criait moins fort, peut-être ne s'y déterminerait-on pas, du moins tout de suite.

EMILIE.

Il faut donc toujours l'écouter ?

LA MERE.

Et chercher à entendre ce qu'elle dit. C'est un guide sûr, & incorruptible ; c'est une amie qui ne nous abandonne jamais, & qu'on ne saurait trop ménager. Il ne suffit pas de l'écouter, il faut s'accoutumer à questionner cette amie plusieurs fois dans le jour, & la prier de nous dire son avis sur nos actions.

EMILIE.

C'est drôle, quelque chose qui parle comme cela tout bas en nous-mêmes ! Je vous promets, maman, que je lui parlerai tous les jours, & je lui demanderai bien exactement : Ma conscience, êtes-vous contente ?

Et si elle répond : Non ; Mademoi-
selle ?

EMILIE.

Oh, je lui apprendrai bien à dire ,
& encore bien haut : Oui.



SEPTIEME
CONVERSATION.

EMILIE.

ETES-VOUS seule, maman ?

LA MERE.

Où. Pourquoi ? Entrez donc.

EMILIE.

Je n'ose me montrer ; je vous ferais peur.

LA MERE.

Peur ! Et comment ?

EMILIE.

Tenez, voyez comme me voilà faite.

LA MERE.

Ah ! — En effet, vous voilà jolie.

personne ! Une bosse au front , le nez enflé , le menton écorché Où donc vous êtes-vous si bien accommodée ?

EMILIE.

Heureusement ce ne sera rien. J'ai beaucoup saigné du nez , & ma bonne dit que c'est une bonne marque. Je vous avoue , maman , que je me suis cru tuée.

LA MERE.

Vous avez donc fait une chute ?

EMILIE.

Mon dieu oui. C'est singulier comme les malheurs arivent quand on y pense le moins. Je me promenais dans le jardin. Ma bonne était un peu derriere moi , à cueillir , je crois , du thym. Je tourne dans une allée. J'y trouve cette grande échelle qui est sur des rouletes. Elle vient d'être repeinte. Elle est d'un verd si beau , si brillant , quand le soleil donne des-

fus ! Ne voilà-t-il pas que , sans rime ni raison , l'envie me prend d'y grimper. Je crois pourtant que je ne voulais pas monter bien haut. Eh bien , maman , à la quatrième , ou tout au plus à la cinquième mais ce n'était , je crois , qu'à la quatrième marche le pied m'a glissé , ou les deux à la fois. Je ne sais pas trop comment je suis arrivée à terre ; mais tant y a que me voilà avec le front cogné & le visage en compote. J'ai aussi un genou tout écorché ; ma bonne y a mis de l'eau de boule. Je vous assure , maman , que cela me fait beaucoup de mal , si je voulais m'en vanter.

LA MÈRE.

Il faut apparemment que ce soit une chose bien utile ou bien glorieuse de monter sur une échelle repeinte & luisante , puisqu'on s'expose pour cela , si ce n'est à se tuer , du

moins à s'estropier ou à se défigurer
pour le reste de ses jours.

E M I L I E.

Comment, ma chere maman, est-ce que je resterai défigurée ?

L A M E R E.

Vous conviendrez du moins que vous n'avez rien négligé pour vous procurer cet avantage.

E M I L I E.

Quel avantage !

L A M E R E.

J'avoue qu'il serait un peu fâcheux d'être obligée de porter toute sa vie une mouche au bout de son nez, pour une expérience si peu nécessaire.

E M I L I E.

Craignez - vous cela , ma chere maman ?

L A M E R E.

Ce ne sera pas du moins votre

CONVERSATION. 425

faute, si vous en êtes quite à meilleur marché.

EMILIE.

Mais aussi, pourquoi ma bonne ne m'a-t-elle pas avertie ? Elle aurait tout aussi bien cueilli son thym & sa lavande après & n'aurait pas eu la peine de me bafiner mon pauvre genou.

LA MÈRE.

Comment votre bonne pouvait-elle prévoir qu'une petite fille, pas plus haute qu'un chou, aurait la fantaisie de grimper sur une échelle ? Cela ne peut se deviner raisonnablement, parce que cela n'arrive pas une fois en cent ans.

EMILIE.

Mais, maman, je suis trop jeune pour me garder toute seule, & il me semble que c'est pour cela que ma bonne est auprès de moi.

L A M E R E.

Pour vous garder ! Jamais je ne l'en ai chargée, & si je l'avais voulu, je crois qu'elle n'y aurait consenti sous aucune condition. Croyez-vous de bonne foi qu'on puisse garder un enfant qui ne se garde pas lui-même, qui n'a pas assez de raison pour se dire, Le plaisir de monter sur une échelle, quelque grand qu'il soit, ne vaut pas le risque de se casser le cou ; & qui exige enfin que les étrangers prennent plus d'intérêt à lui, qu'il n'y en prend lui-même ?

E M I L I E.

Pourquoi donc avez-vous mis ma bonne auprès de moi ?

L A M E R E.

Je l'ai chargée de vous avertir des dangers que vous ne connaissez pas, des risques que vous pourriez courir à votre insu. Une fois avertie, c'est à

CONVERSATION. 231

votre volonté, à votre prudence, à vous en préserver. Votre sûreté & votre conservation ne peuvent être que votre propre ouvrage ; & si vous négligez ce soin , je vous encourrais en vain de bonnes & de surveillantes , vous seriez à tout instant la victime des dangers qu'un enfant peut rencontrer dans son chemin.

EMILIE.

Je vous assure, maman, que je ne savais pas cela. Je croyais que je pouvais faire tout ce que ma bonne ne me défendait pas.

LA MÈRE.

Vous a-t-elle jamais défendu de vous jeter par la fenêtre ?

EMILIE.

Non, maman.

LA MÈRE.

Et pourquoi ne l'avez-vous pas tenté ?

E M I L I E,

Je fais bien qu'on se tuerait.

L A M E R E.

Vous pouviez tout aussi bien savoir qu'on se tue en tombant du haut d'une échelle.

E M I L I E.

Il est vrai que si je n'étais pas tombée sur un tas énorme de feuilles, je ne me serais peut-être jamais relevée.

L A M E R E.

Et puis, je voudrais savoir une chose.

E M I L I E.

Quoi donc ?

L A M E R E.

Si les jeunes personnes qui désirent si fort qu'on les avertisse de ce qui peut leur être nuisible, qu'on leur défende ce qu'il ne convient pas

CONVERSATION. 233

de faire , sont toujours bien disposées à se conformer aux avis qu'elles reçoivent ?

EMILIE.

Est-ce de moi que vous parlez ,
ma chere maman ?

LA MERE.

Je vous le demande.

EMILIE.

A vous dire la vérité , quand on me défend une chose , je ne la fais point , mais je crois pourtant que j'ai quelquefois envie de la faire , pour voir si l'on m'a dit la vérité ; & si l'on me laissait seule , là tout de suite , je ne fais ce qui en arriverait.

LA MERE.

Vous voyez que la méthode de vous défendre , tantôt ceci , tantôt cela , n'est pas aussi bonne que vous me l'aviez assuré.

E M I L I E.

Il est vrai que quand c'est moi qui me suis dit, Je ne veux pas faire cela, ma volonté est bien ferme, & que je n'ai pas la tentation d'y manquer.

L A M E R E.

De sorte que je puis compter que vous n'aurez plus envie de grimper sur les échelles luisantes.

E M I L I E.

Ah, vous pouvez être tranquille sur ce point.

L A M E R E.

Avouez que la leçon de l'expérience est bien supérieure à toutes les leçons des bonnes. Il est vrai que vous auriez eu celles-ci pour rien, & que l'autre vous a valu une écorchure au genou, une bosse au front & une mouche sur le bout du nez.

CONVERSATION. 235

EMILIE.

Mais pas pour toujours ; n'est-il pas vrai ?

LA MERE.

Il faut l'espérer. Au reste, une leçon qui empêche qu'on ne se casse le cou de gaité de cœur, vaut bien la peine d'être achetée un peu cher.

EMILIE.

Ah, ma chere maman, dispensez-moi de la mouche.

LA MERE.

Si cela dépend de moi, vous serez dispensée de tout mal. Encore si pour ma consolation je pouvais découvrir un côté glorieux ou honorable dans votre accident !

EMILIE.

Comment honorable ?

LA MERE.

Oui, honorable. Par exemple, en

courant au but à l'envi avec vos compagnes de promenade, ou en faisant d'autres exercices utiles avec elles. Je fais qu'à ce métier on peut aussi tomber sur le nez ; mais au moins il y a du profit & même de l'honneur au bout. On gagne le prix, on se développe, on se fortifie le corps ; on acquiert de l'aplomb & de l'agilité, on devient adroite & dégagée ; on apprend à éviter, tout en courant, les cailloux, les racines d'arbres, tout ce qui peut blesser. On apprend même à ne pas tomber ; ce qui est une science bien salutaire.

E M I L I E.

Oui, c'est une belle science, quand on la possède. Mais avec les échelles il n'y a donc rien à apprendre ? Ne faut-il pas aussi de l'adresse pour grimper ?

L A M E R E.

Pour grimper, oui ; mais non

CONVERSATION. 237

pour dégringoler. Et puis, je croyais qu'Emilie ne faisait pas tout-à-fait les mêmes exercices que ses freres; qu'elle s'était déjà aperçue que ce qui leur allait fort bien, ne lui faisait aucunement; qu'elle savait depuis long-temps que la modestie de son sexe exigeait une décence, une retenue, qui doivent se remarquer au milieu de la pétulance & de l'effervescence du premier âge.

EMILIE.

Je vois bien que je n'aurai ni profit ni honneur de ma chute.

LA MER.

Encore moins de gloire.

EMILIE.

Une chute ne peut jamais être glorieuse ?

LA MER.

Cependant si vous vous étiez cassé le nez pour rendre service, pour voler

au secours de quelqu'un, cela aurait bien embéli votre mouche.

E M I L I E.

Tenez, maman, tout mon malheur vient de ce que vous n'avez pas pu être de la promenade; il vous est survenu-là une affaire bien mal-à-propos. Quand nous faisons notre promenade ensemble, il ne me prend jamais de ces fantaisies qui finissent par une mouche sur le nez. Nous parlons, nous causons, nous disons des choses sensées. S'il y a par-ci, par-là, quelques cabrioles, elles ne dérangent pas la conversation; vous prenez patience avec votre Emilie qui a quelquefois l'air d'un haneton. Et puis, vous me faites apercevoir tant de choses auxquelles je ne faisais pas attention; je vois & j'entends cent fois mieux à côté de vous. Cela amuse, cela occupe, & l'on n'a pas

CONVERSATION. 239

le temps de s'arrêter devant une échelle.
Vous souvenez-vous, maman
l'autre jour dans ce champ de
luzerne de cette perdrix qui ra-
pele vers le soir ses petits qui ne
reviennent plus. Oh , cela est tou-
chant ! Cette pauvre mere ! elle est
si fort en peine !

L A M E R E.

Après avoir échapé au plomb du
chasseur, elle ignore que ses petits en
ont été la proie.

E M I L I E.

C'est une vilaine chose que la chasse ;
si mes freres m'en croient , ils n'y
iront jamais.

L A M E R E.

Les perdrix & les lievres seront
fort de votre avis.

E M I L I E.

Eh bien , sans vous , je ne savais

rien de tout cela. Je suis persuadée que j'ai entendu plus de vingt fois, peut-être plus de cent fois, ce cri qui me fait tant de peine à présent ; mais je n'en savais rien , & c'était comme si j'étais sourde. Voilà ce que c'est pourtant, maman, que de nous promener ensemble. Tenez, nous devrions faire un arrangement ; c'est de ne nous jamais promener l'une sans l'autre.

L A M E R E.

Mais cet arrangement subsiste au moins à moitié. Vous savez bien que je ne me promene jamais sans vous. Il est vrai que ma santé & mes affaires ne me permettent pas de partager avec vous toutes les courses qui sont si salutaires à votre âge.

E M I L I E.

Voilà le fâcheux. . . .

L A M E R E.

Pour moi, qui suis obligée de rester
chez

CONVERSATION. 241

chez moi , & encore avec l'inquiétude de voir mon enfant revenir blessé ou estropié.

EMILIE.

Oh, cela n'arivera plus.

LA MERE.

Non pas par une échele ; mais n'y a-t-il que cette étourderie qui puisse tuer ?

EMILIE.

Oh, ma chere maman, plus d'étourderie. Je fais à présent qu'il n'y a que moi qui puisse me garder.

LA MERE.

Et qu'il est impossible de garder un enfant qui ne veut pas se garder lui-même.

EMILIE.

Ah , vous verrez tout une autre Emilie.

Tome I.

L

L A M E R E.

Apparemment vous ne bornerez pas votre vigilance à la conservation physique de votre personne , mais vous l'étendrez aussi sur votre conduite morale.

E M I L I E.

Qu'appellez - vous conduite morale ?

L A M E R E.

J'appelle ainsi ce qui ordonne & règle nos penchans & dirige les démarches qui s'ensuivent.

E M I L I E.

Je croyais , maman , que vous vous étiez réservé ce district-là. Vous dirigez mes occupations , mes amusemens , toutes mes actions ; je m'en trouve fort bien : que voulez-vous que j'y fasse ?

L A M E R E.

Je conviens que j'ordonne l'arrange-

CONVERSATION. 249

ment de votre journée le mieux qu'il m'est possible ; mais dirigez les actions d'un enfant qui ne veut pas se diriger lui-même, cela me paraît pour le moins aussi difficile que de garder un enfant qui ne veut pas se garder.

E M I L I E.

Comment, il faut que je dirige aussi ma conduite ? Je vois que, sans m'en douter, je fais bien des choses, ou du moins j'en ai beaucoup à faire.

L A M È R E.

Et je vais vous prouver que toute ma direction serait bien inutile sans la vôtre.

E M I L I E.

Voyons donc.

L A M È R E.

Je vous citerai un fait bien récent ; puisqu'il n'est que d'hier au soir,

E M I L I E.

Ah, je m'en doute un peu.

L A M E R E.

Vous m'avez bien prouvé que vos principes de conduite n'étaient pas d'accord avec les miens. Vous savez que lorsque nous sommes tête à tête, je ne trouve jamais à redire aux sauts & aux bonds que vous faites par la chambre, & qu'il ne tient qu'à vous de m'étourdir à force de bruit, d'importunité & de tintamarre ; c'est le privilege de votre âge , & je ne peux vous reprocher que vous n'en usiez pas. Mais vous savez aussi que cela ne convient point quand j'ai du monde ; qu'il ne faut pas alors me mettre dans le cas de m'occuper de vous ; qu'il faut encore moins détourner l'attention de la société sur vos balivernes. Aussi je vous ai dit plus d'une fois, Emilie, à l'heure où il me vient du monde, vous feriez tout aussi

CONVERSATION. 245

bien de passer dans le cabinet à côté, pour vous occuper ou vous amuser de choses de votre âge ; mais vous ne voulez jamais vous en aller. Vous m'assurez que vous sentez la nécessité d'être tranquille ; que vous serez à côté de moi sur votre petite chaise comme une image ; que la conversation vous amuse beaucoup Cependant hier au soir . . . Il est vrai que je ne m'attendais pas à toutes ces visites du voisinage

EMILIE.

Et la conversation ne fut pas trop amusante.

LA MERE.

Vous vous échapâtes pour aller jouer au bout de la chambre avec vos freres. Vous fites presque autant de bruit qu'eux. Un étranger qui vous regarda , avec raison , comme une petite fille , peut-être du village , au moins sans conséquence , se mêla de

vos jeux, vous prit sous le menton,
& vous fit sauter comme une toupie.
Vous rougîtes.

EMILIE.

Comment, maman, vous vîtes tout
cela ? Mais vous n'aviez pas l'air de
regarder ?

LA MERE.

Et je pensai qu'Emilie voulait sui-
vre l'exemple de ses freres & s'en-
rôler parmi les dragons.

EMILIE.

Je vous assure, maman, que je
devins rouge comme un charbon ar-
dent, quand ce monsieur fit mine de
vouloir me faire tourner comme un
toton. Qu'avait-il besoin de se mêler
de nos jeux ?

LA MERE.

Ce n'était pas lui qui y était de
stop.

EMILIE.

C'était peut-être moi. Mais vous pouviez bien, ma chère maman, lui en imposer.

LA MÈRE.

Cela vous était plus facile qu'à moi. S'il avait trouvé dans votre contenance cette modestie, cette réserve, qui ne doivent jamais abandonner une jeune personne de notre sexe, il n'eût jamais osé se permettre ce petit moment de familiarité. Je ne doute pas, si j'avais voulu lui en faire un reproche, que par égard pour moi, il n'en eût paru un peu fâché; mais croyez-vous que mon petit reproche lui eût inspiré pour vous un sentiment plus respectueux, & qu'il vous eût autrement regardée que comme une petite fille un peu étourdie?

EMILIE.

C'est que j'en ai l'air quelquefois.

L 4

L A M E R E .

Vous voyez qu'il ne dépend pas de moi de donner aux autres une idée favorable de votre manière d'être, ni de les obliger à avoir pour vous des égards, encore moins ce respect que chaque personne de notre sexe doit être si jalouse d'obtenir; il faut au moins être secondé par votre maintien & votre contenance. Il n'est donc pas aussi aisé qu'on le dirait bien, de diriger la conduite d'une jeune personne qui n'a pas à cœur de la diriger elle-même & d'être sa première gouvernante.

E M I L I E .

Mais au moins, ma chère maman, pouviez-vous me tirer de presse, en me rapelant auprès de vous.

L A M E R E .

Il m'était fort aisé, j'en conviens, de fixer en un clin-d'œil les yeux de

CONVERSATION. 249

tout le cercle sur votre petite imprudence.

EMILIE.

Ah , de ma vie je ne me suis trouvée dans un plus grand embarras. Je ne savais comment regagner ma petite chaise ; elle me paraissait à une lieue de moi. Je crois que j'aurais donné quelque chose pour être grondée par vous , là devant tout le monde. Au moins ce monsieur aurait vu que je suis l'enfant de la maison , & il est peut-être sorti sans s'en douter , parce que j'avais beau tousser , vous ne voulûtes jamais rien voir.

LA MERE.

C'est qu'il n'y avait dans tout cela rien de satisfaisant , ni pour vous , ni pour moi.

EMILIE.

Et pourquoi ne me dites-vous pas

L 5

mon fait de soir, avant de m'envoyer
me coucher, là, dans notre petite
conférence à voix basse, quand nous
arangeons nos affaires de famille,
comme dit Madame de Bréon ?

L A M È R E.

Je n'étais pas fâchée de vous lais-
ser dormir là dessus. Il est vrai que
je comptais arriver avec mes remon-
trances aujourd'hui ; je ne prévoyais
pas qu'un nez cassé viendrait à la tra-
averse.

E M I L I E.

Et moi, maman, j'en fus la dupe,
& je me disais entre mes rideaux :
Il n'y a que demi-mal, puisqu'elle
n'en a rien vu, & que cela n'arrivera
pas une seconde fois. . . . Elle, c'est
vous, je vous en avertis, quand je
parle à mon bonnet. . . . Quand je
dis entre mes rideaux, c'est aussi une
façon de parler. Car vous savez bien
que je n'en ai point ; vous ne le vou-

CONVERSATION. 251

lez pas, ce ne sont pas vos principes ; & aujourd'hui que la lune ne me fait plus peur, cela ne me fait plus grand'chose , excepté pourtant du côté de l'honneur.

LA MÈRE.

Comment, n'avoir point de rideaux à son lit attaque l'honneur ?

EMILIE.

Mais oui, maman ; il me semble que cela vous donne un air trois fois plus enfant que vous n'êtes.

LA MÈRE.

Convenez qu'il fallait l'être beaucoup pour pleurer tout haut, quand la pleine lune donnait sur votre lit à travers les vitres. Je crois que cette petite sottise a duré plus de six mois Mais il ne faut pas se rappeler cela ; ce n'est pas un beau trait dans votre vie.

E M I L I E.

Vous avez raison , maman , oublions-le. Mais c'est que j'étais bien petite & un peu bête ; je voyais toujours là un visage qui me faisait des grimaces.

L A M È R E.

Cette lune que vous aimez tant à contempler à présent, vous faisait dans ce temps-là des grimaces ?

E M I L I E.

Mais vous savez bien , maman , que notre séjour à la campagne & nos promenades m'ont changé les yeux.

L A M È R E.

Au moins ne fallait-il pas avoir la vanité d'en pleurer.

E M I L I E.

Comment, il y avait de la vanité à cela ?



LA MÈRE.

Vous savez que la lune éclaire tout notre hémisphère, sans compter ses autres obligations, & vous borniez ses fonctions à faire peur à une petite fille. J'appelle cela un grand fonds de vanité dans cette petite fille.

EMILIE.

Aujourd'hui que cette petite fille n'est plus un enfant, elle met sa vanité à ne plus pleurer. J'en étais pourtant un peu tentée, quand je me suis relevée de ma chute, mais je n'en ai rien fait ; & tout en m'en revenant écloppée, je me suis dit tout doucement : Mademoiselle, c'est votre faute ; il n'y a pas de quoi faire l'enfant, ni de quoi se vanter en criant.

LA MÈRE.

Il est vrai que les pleurs ne remédient à rien. Mais puisque vous avez la bonne coutume de vous parler en-

tre vos rideaux qui n'existent pas , il fallait , ce me semble , vous dire hier : Elle n'en a rien vu , peut-être personne de la compagnie n'a remarqué ce qui s'est passé ; mais le mal , s'il y en a eu , n'est pas demi-mal , puisque je le fais moi.

E M I L I E .

Cela est vrai. On n'est pas à son aise quand on fait qu'il y a eu du mal par sa faute ; mais je suis toujours bien contente quand je peux vous épargner une peine.

L A M E R E .

Je vous en suis fort obligée , pourvu que vous ne vous pardoniez pas trop légèrement les petites fautes dans lesquelles vous pouvez tomber. Chacun doit être le juge le plus sévère de ses propres actions. Si vous ne redoutez pas votre blâme plus que celui de tout le monde , si votre censure n'est

CONVERSATION. 235

pas plus inexorable que la mienne, j'aime mieux avoir à m'affliger avec vous de vos fautes, que de les ignorer.

EMILIE.

Mon usage, quand par malheur j'ai fait une faute, c'est d'aller dans un coin, de fermer les yeux bien fort, & de faire une grimace que je crois bien laide. J'y reste plus ou moins long-temps, selon que je me remets plus ou moins vite : quand je me sens un peu remise, je quitte mon coin.

LA MERE.

La bonté de cet usage ne dépend pas de la laideur de la grimace, mais des réflexions dont elle est accompagnée dans ce coin.

EMILIE.

Ah, les réflexions ne viennent pas toujours toutes à la fois; il y en a qui

ne se montrent que le lendemain & quelquefois huit jours après, mais jamais sans que j'aie envie de fermer les yeux. Trouvez-vous cela assez sévère, maman ?

L A M E R E.

Cette question est trop importante pour la décider légèrement. Une règle générale , c'est qu'il n'y a aucun danger à être trop sévère sur son compte , & qu'il y en aurait beaucoup à ne l'être pas assez.

E M I L I E.

Mais faut-il absolument que je sois plus sévère que vous-même ?

L A M E R E.

Sans doute , ma chere amie , & d'autant plus que je ne me sens pas irréprochable de ce côté-là. Je ne suis peut-être que trop disposée à excuser vos fautes , à vous voir du beau côté , du côté qui rassure & con-

CONVERSATION. 257

sole. Or, si nous étions deux à nous épuiser en indulgence pour vous, nous pourrions être avec le temps loin de notre compte, & avoir pris des défauts réels pour des qualités aimables.

EMILIE.

Allons, & trois ! Il faut d'abord savoir se garder soi-même, il faut aussi savoir diriger sa conduite morale ; & puis, vous voulez encore que je me charge de la censure de ma conduite.

LA MERE.

Et de la censure la plus rigide. Si une fois vous pouvez vous dire que vous veillez avec sévérité sur votre conduite, vous n'avez presque plus de danger à craindre ; au lieu que si vous vous en raportez à la vigilance des autres, même à la mienne, vous courez des risques toutes les fois que vous vous éloignez de moi, comme

vous en avez eu la preuve hier & aujourd'hui. Le censeur ne forme jamais les yeux sur lui-même ; & comme il ne peut se quitter , il est toujours en sûreté sous la tutele.

EMILIE.

J'entends, il est deux : d'abord la chose, & puis celui qui la garde. Mais comment se donne-t-on un air de censeur ?

LA MERE.

Avant d'agir, on réfléchit ; après avoir agi , on réfléchit encore. Ces réflexions forment des principes, & ces principes deviennent avec le temps des regles sacrées & invariables de conduite & de sagesse , qu'aucune passion, qu'aucun intérêt , qu'aucun pouvoir ne saurait arracher de notre cœur. Alors une action équivoque ou douteuse paraît horrible ; une action mauvaise, impossible. Peu à peu le

CONVERSATION. 259

caractère se forme; par l'exercice continuél de sa force, il se fortifie de jour en jour; & ce que vous appelez l'air de censeur lui est si naturel, que sans aucun effort de sa part & sans la moindre affectation, il dispose tout ce qui l'approche à l'estime & à la considération. Or moyénant ces deux boucliers, l'estime des autres & le sentiment de sa force morale, on peut entreprendre avec confiance le voyage de la vie, qui est semé de si grands dangers pour les caractères indécis & faibles.

EMILIE.

Je crois, maman, que c'est fort beau ce que vous dites-là, mais je ne le comprends pas bien.

LA MÈRE.

Vous avez raison & j'ai tort, moi. Je me suis un peu échaufée; & sans votre avertissement, j'allais me perdre dans des régions au dessus de

notre sphere ; mais mē voici heureusement de retour à côté de mon Emilie.

E M I L I E.

Tout ce que je fais , c'est que dès que je serai débarassée de ma mouche , je travaillerai à mon caractère.

L A M E R E.

En attendant , je vous conseille d'aller vous faire étuver le visage & les genoux , avant de vous coucher , car vous ne devez pas être fort à votre aise.

E M I L I E.

Oh , cela n'y fait rien ; c'est une leçon que j'ai cherchée....

L A M E R E.

Et trouyée au haut d'une échele.

E M I L I E.

N'importe , ma chere maman , le bonheur vient aussi comme le mal-

CONVERSATION. 261

heur, sans qu'on y pense. Je comptais passer une soirée bien triste, & je m'en vais contente comme une reine ; vous m'avez distraite de mon mal par la causerie du monde la plus agréable.

L A M E R E.

Allez, & lorsque vous ferez couchée, j'irai vous faire une visite.

E M I L I E.

Ainsi sans adieu, ma chere maman. Mais tournez vos yeux un peu de l'autre côté ; je ne me soucie pas que vous voyiez ma démarche aujourd'hui.



HUITIEME CONVERSATION.

EMILIE,

(*en travaillant auprès de sa mère.*)

MAMAN, savez-vous que le petit
Dupleffis est mort ?

LA MERE.

Oui, je le fais.

EMILIE.

C'est donc pour cela que sa mère
est venue ce matin ?

LA MERE.

Oui. Et savez-vous la cause de la
mort de son fils ?

EMILIE.

Non, maman.

CONVERSATION. 263

LA MÈRE.

Il est mort pour s'être obstiné à cacher à sa mère une faute qu'il avait faite.

EMILIE.

Comment donc cela, maman ?

LA MÈRE.

Il y a environ cinq ou six semaines que cette pauvre femme, ayant à sortir, avait enfermé cet enfant dans sa chambre suivant son usage.

EMILIE.

Voilà un usage que je n'approuve pas.

LA MÈRE.

Ni moi non plus ; mais les pauvres gens y sont bien forcés quand leurs affaires l'exigent. La mère du petit Duplessis lui avait défendu de monter sur les chaises. Dès qu'il fut seul, il monta sur un fauteuil, & delà sur la commode, pour prendre un

pot de confitures qu'il avait vu mettre sur une planche. Il en mangea tant qu'il put : en descendant il tomba sur la tête, & se fit grand mal ; mais il n'en voulut rien dire, de peur d'être grondé. Quelque temps après il lui prit de grands maux de tête & de la fièvre. On le questionna beaucoup, pour savoir s'il n'avait pas fait de chute. N'en prévoyant pas la conséquence, il soutint toujours qu'il ne lui était rien arrivé : enfin deux jours avant sa mort il avoua tout, mais trop tard ; le dépôt était formé dans la tête, & le mal sans remède.

EMILIE

Et s'il l'avait dit tout de suite ?

LA MÈRE.

On l'aurait sauvé sans doute.

EMILIE.

Et comment aurait-on fait ?

LA MÈRE.

CONVERSATION. 265

LA MÈRE.

Une saignée immédiatement après la chute prévient le danger.

EMILIE.

Voilà une triste aventure !

LA MÈRE.

Vous voyez qu'une faute cachée n'en est pas moins une faute, & pour être ignorée, n'en a pas moins ses effets dont un enfant ne peut pas prévoir les conséquences souvent funestes.

EMILIE.

Ah, je le vois de reste, maman ; cela parle de soi-même, & d'une manière assez frappante. Il est bon d'avoir cette amie . . . vous savez bien ? . . . à laquelle on puisse confier toutes ses sottises sans scrupule . . .

LA MÈRE.

Et qui juge pour nous des suites qu'elles peuvent avoir & qu'il

Tome I.

M

est important de nous faire connaître....

EMILIE.

Afin de nous préserver de notre perte ; n'est-il pas vrai ? Mais , maman , puisque cet enfant était si méchant , pourquoi sa mere est-elle si affligée ?

LA MERE.

C'est que la nature est plus forte que la raison ; c'est que la tendresse maternelle est le plus indomptable de tous les sentimens ; c'est qu'une mere espere toujours que son enfant se corrigera , tant par les avis qu'il reçoit , que par sa propre expérience.

EMILIE.

Maman , quoique j'aie déjà moi-même de l'expérience , je voudrais savoir au juste ce que c'est.

LA MERE.

On appelle expérience les connais-

CONVERSATION. 267

sances que nous acquérons par le souvenir de ce qui nous est arrivé. Par exemple , la vôtre vous a déjà appris qu'il ne faut pas grimper sur les échelles luisantes , & qu'on est malheureux quand on ne fait pas faire le sacrifice de ses fantaisies à ses devoirs.

E M I L I E.

Bon , voilà encore un mot que je n'entends pas bien. Qu'est-ce qu'un sacrifice ?

L A M E R E.

Vous faites donc des sacrifices , comme le Bourgeois Gentilhomme de la prose , sans le savoir ? Des sacrifices on en fait pour soi & pour les autres. Ceux que l'on fait pour soi consistent à renoncer à un avantage présent & souvent imaginaire dont on s'est exagéré le prix , pour s'en procurer un autre plus éloigné ,

mais plus grand , plus sûr & plus durable.

EMILIE.

Comment cela , maman ?

LA MÈRE.

Quand vous quittez vos jeux pour aller travailler de bon cœur , vous faites le sacrifice d'un plaisir présent , pour vous en procurer un plus grand , plus éloigné , mais plus réel & plus solide.

EMILIE,

Lequel donc ?

LA MÈRE.

Celui de pouvoir aspirer un jour à être comptée parmi les personnes de votre sexe les plus estimées & les plus aimables peut-être.

EMILIE.

Ah , je comprends cela fort bien à présent , & cela vaut bien la peine.

LA MÈRE.

Cela s'appelle sacrifier son plaisir à son devoir ; & vous voyez que c'est un bon calcul , car il y a du profit au bout.

EMILIE.

Mais , maman , je serai donc un jour aimable peut-être ?

LA MÈRE.

Comme vous dites , Peut-être ; si vous continuez à cultiver votre esprit & les talens que la nature peut vous avoir donnés. Car je n'ai jamais oui dire qu'on devînt aimable à force de paresse & d'inapplication.

EMILIE.

Ni moi non plus. Et les sacrifices que l'on fait aux autres ?

LA MÈRE.

Consistent à renoncer à un plaisir ou à un avantage personnel pour leur

en procurer ; c'est ce qu'on appelle la bonté. Quelquefois même on consent à son propre dommage, on s'attire volontairement des peines pour en épargner aux autres, ou pour leur procurer un très-grand bien ; & cela s'appelle ou de la générosité, ou même de l'héroïsme, suivant que l'objet du sacrifice est plus ou moins grand.

EMILIE.

Et le profit est-il aussi au bout ?

LA MÈRE.

Sans doute, puisque la conscience avec laquelle, comme vous savez, il nous importe si fort d'être bien, nous inspire alors un grand fonds d'estime pour nous-mêmes.

EMILIE.

Elle nous le dit tout bas ?

LA MÈRE.

Et elle ajoute que les autres ont

CONVERSATION. 271

raison de faire cas de nous. Et cette certitude d'avoir obéi aux sentimens d'une ame élevée & à la dignité de notre nature , est une source de jouissances délicieuses.

EMILIE.

Maman , me permettez-vous de vous demander une chose ?

LA MERE.

Dites.

EMILIE.

Pourquoi avez-vous fait entrer la femme de Duplessis dans votre cabinet ?

LA MERE.

Que trouvez-vous donc de singulier à cela ?

EMILIE.

Mais vous l'avez fait asseoir.

LA MERE.

Eh bien ?

EMILIE.

Mais vous lui avez donné votre main. Elle s'est mise à pleurer ; les larmes vous sont venues aux yeux, & vous l'avez appelée mon enfant.

LA MÈRE.

Que concluez-vous de tout cela ?

EMILIE.

Je crois qu'elle était bien affligée, & que vous vouliez la consoler.

LA MÈRE.

Cela est vrai.

EMILIE.

Mais je croyais qu'il ne fallait pas causer avec les domestiques ?

LA MÈRE.

Et pourquoi ne faut-il pas causer avec eux ?

EMILIE.

C'est qu'il n'y a pas grand profit à tirer de leur conversation.

CONVERSATION. 273

LA MERE.

Mais lorsqu'il s'agit de leur bien, lorsqu'il s'agit de les consoler dans leurs peines ?

EMILIE.

Ah , cela change la these.

L'A MERE.

Emilie n'a pas besoin de causer avec eux ; car comme ils n'ont pas eu les moyens d'être bien élevés , que pourrait-elle apprendre dans leur commerce ? Et moi , j'ai grand besoin de causer avec eux , sur - tout quand ils sont affligés. Qui peut mieux les consoler que moi ? qui connaît mieux leur situation ? Rien ne rapproche les conditions comme le malheur. Demain je peux perdre mon enfant , & être plus malheureuse que la femme de Duplessis , & alors cette bonne femme serait vraisem-

M L

blement beaucoup plus affligée que je ne le suis de la perte de son fils.

EMILIE.

Et pourquoi cela , maman ?

LA MÈRE.

Parce que les bons domestiques s'attachent plus à leur maître , qu'un bon maître ne peut s'attacher à eux. Nous avons trop d'objets d'attachement supérieurs à eux ; ils n'en ont pas d'autres que nous. Voilà pourquoi un bon domestique mérite beaucoup d'égards.

EMILIE.

Je conçois cela.

LA MÈRE.

Son devoir est de nous servir , d'être soumis à nos ordres , exact & fidele ; le nôtre , de le bien payer , de le traiter avec douceur & justice. Mais s'il nous donne journellement

CONVERSATION. 275

des preuves de zèle , s'il nous sert avec affection & attachement , n'est-il pas bien juste que de notre côté nous nous chargions de son bonheur autant qu'il dépend de nous ?

EMILIE.

Cela est vrai. Mais comment faire , puisqu'on ne peut pas jouer avec eux ?

LA MERE.

Ce n'est pas ce bonheur qu'ils attendent de nous. Ils n'ont besoin ni de jouer avec nous , ni d'être assis à côté de nous. Mais puisqu'ils nous servent bien , ils ont le droit d'être bien payés. Puisque leur état nous est nécessaire & qu'il les met dans la dépendance , nous ne devons pas exiger d'eux au delà de ce qu'ils peuvent faire. Puisque nous disposons d'eux entièrement en temps de santé , nous devons les soigner dans leurs maladies. Puisqu'ils sont hommes com-

me nous, nous devons les consoler quand ils ont de la peine. Puisqu'enfin nous leur sommes supérieurs en tout, notre conduite doit être pour eux une leçon continuelle de justice, d'ordre, de probité. Nous leur manquons, lorsque nous leur permettons de s'écarter de leur devoir ; notre exemple doit les tenir dans le respect : En un mot, nous devons nous conduire avec eux comme un pere juste & bon se conduit avec ses enfans.

EMILIE.

Vous êtes donc ainsi le pere de toute la maison ?

LA MERE.

Votre pere & moi, nous sommes les chefs de la maison. Je suis votre mere, & j'en tiens lieu à tous ceux qui sont sous mes ordres.

CONVERSATION. 277.

EMILIE.

Voilà pourquoi tout le monde vous obéit ?

LA MERE.

Chaque maison compose une famille plus ou moins grande ; chaque famille a un chef qui la gouverne & la protege, à qui l'on est convenu de s'en raporter, qui veille aux intérêts de chacun , & à qui chacun est soumis.

EMILIE.

Et moi, maman, qu'est-ce que je suis ?

LA MERE.

Vous êtes un des membres de la famille.

EMILIE.

Comment un des membres ? Je suis un membre, moi ?

LA MERE.

C'est une façon de parler. Comme

on désigne celui qui est le premier de la famille & qui la gouverne, par le nom de *chef* qui veut dire *tête*, on continue la comparaison & l'on appelle *membres* les autres personnes qui composent la famille.

E M I L I E.

Les domestiques sont donc aussi des membres ?

L A M E R E.

Sans doute, chacun dans sa sphère & dans la place qui lui est échue. Ensuite, comme hommes, nous sommes tous à côté les uns des autres, c'est-à-dire, que toute créature humaine mérite notre bienveillance.

E M I L I E.

Que veut dire bienveillance ?

L A M E R E.

Le mot vous le dit : Bien vouloir, vouloir du bien.

CONVERSATION. 275

EMILIE.

Ah, c'est vrai ! Eh bien, maman, il-faut donc vouloir du bien à tout le monde ?

LA MERE.

Il me le semble, sur-tout si vous désirez que tout le monde vous veuille aussi du bien. Mais comme il y a différens états, différentes classes dans la société, que chaque classe vit entre elle dans l'égalité ; lorsque nous avons à faire aux hommes d'une autre classe que la nôtre , nous nous conduisons avec eux suivant leur rang. S'ils sont d'une classe au dessus de la nôtre , nous leur devons de la déférence, du respect ; s'ils sont au dessous , nous leur marquons de la politesse, des égards, de la bonté.

EMILIE.

Les classes, c'est comme au couvent ; n'est-ce pas ?

LA MÈRE.

Pourquoi pas ? Cela en peut du moins donner une idée. Au couvent c'est l'âge qui sépare les différentes classes ; il y a les grandes pensionnaires, il y a les petites, il y a la classe des novices ; & vous savez que l'âge met une grande différence dans les égards qu'on se doit. Dans le monde il y a aussi différentes classes, & c'est la naissance & l'importance des fonctions qui décident du rang que chaque classe tient dans la société. Il y a la classe des gens de la cour, celle des militaires, celle de la magistrature, celle du commerce, & l'on range dans la même classe les personnes de la même profession. Par exemple, la profession des armes est réservée à la noblesse.

EMILIE.

Tous les militaires sont donc de la même classe que mon papa ?

CONVERSATION. 281

L A M È R E.

Qui, quoique dans le service militaire il y ait différens grades & diverses décorations.

E M I L I E.

Qu'est-ce que c'est que des décorations ?

L A M È R E.

Des distinctions extérieures, le droit de porter les ordres du Roi, le cordon bleu, le cordon rouge, la croix de Saint Louis, &c.

E M I L I E.

A propos, maman, qu'est-ce que c'est que le Roi ? Il y a long-temps que je veux vous le demander.

L A M È R E.

C'est le chef d'une grande famille.

E M I L I E.

Ah, ah ! Voilà pourquoi tout le monde est obligé de lui obéir ? Est-ce

que nous sommes de sa famille ? Tout le monde est-il de sa famille ?

LA MÈRE.

Nous sommes une des familles qu'il gouverne.

EMILIE.

Bon ! Il est donc le chef de toutes les familles ?

LA MÈRE.

Les habitans d'une ville ou d'un village sont partagés par familles ; un pays est composé de beaucoup de villes , de bourgs & de villages ; un royaume est composé de plusieurs pays ou provinces ; & le Roi est le chef de tout son royaume.

EMILIE.

Et par conséquent , de toutes les familles ?

LA MÈRE.

Sans doute.

CONVERSATION. 283

EMILIE.

Il a donc bien des affaires ?

LA MERE.

Il en a tant qu'il ne peut pas les faire seul.

EMILIE.

Et comment fait-il ?

LA MERE.

Il choisit des personnes qu'il juge dignes de sa confiance, & qui gouvernent son royaume sous ses ordres ; & l'on est obligé de leur obéir, lorsqu'ils parlent au nom du Roi.

EMILIE.

Tenez, c'est comme votre maître-d'hôtel à qui vous dites le matin tout ce que vous voulez qu'on fasse dans la maison.

LA MERE.

Précisément. La comparaison n'est

pas des plus nobles ; mais n'importe.

EMILIE.

Et ceux qui gouvernent pour le Roi, les appelle-t-on aussi des maîtres - d'hôtel ?

LA MÈRE.

Non, à moins qu'ils ne gouvernent sa table ; mais ce sont des ministres, des gouverneurs, des commandans, des intendans, qui gouvernent les affaires de son royaume. Ils ont différens titres suivant leurs diverses fonctions.

EMILIE.

Mais est-ce que tout son royaume vient tous les matins savoir de ses nouvelles, comme je viens savoir des vôtres ?

LA MÈRE.

Avec un peu de réflexion vous verriez que cela n'est pas possible.

CONVERSATION. 285

EMILIE.

Aussi, maman, je badine.

LA MERE.

Tous ses sujets ne peuvent pas être admis à cet honneur & n'en ont pas besoin. Le droit de lui faire la cour est réservé aux Princes de son sang, c'est-à-dire, à ses parens, à ses ministres, aux premières dignités de l'état & à la noblesse de son royaume.

EMILIE.

On lui doit donc bien du respect ?

LA MERE.

Autant que vous en devez à votre pere & par la même raison.

EMILIE.

Et Monsieur le Dauphin, c'est son fils ?

LA MERE.

Dauphin est le titre qu'on donne à l'héritier du trône de France, c'est-à-

dire, à celui qui en ligne directe doit être Roi après celui qui regne.

E M I L I E.

C'est beau d'être Roi?

L A M E R E.

Et sur-tout de mériter le titre de bon Roi.

E M I L I E.

Et pourquoi cela est-il si beau?

L A M E R E.

Parce qu'un bon Roi est le pere de son peuple, qu'il est souverainement juste, qu'il fait la gloire de sa nation, & que le bien public, c'est-à-dire, de tous les ordres de citoyens est son ouvrage, comme le bonheur d'une famille est l'ouvrage & l'occupation d'un bon pere.

E M I L I E.

Le Roi est donc bien heureux?

CONVERSATION. 287

L A M E R E.

Sans doute. Puisque le bonheur est la récompense de tous ceux qui font du bien dans leur classe, jugez du bonheur de celui qui fait le bien général !

E M I L I E.

Il doit être bien aimable aussi ?

L A M E R E.

Par la même raison. Mieux on remplit ses devoirs, plus on est heureux ; & plus on est content de soi, plus on est aimable pour les autres. Or quand on a rempli de tous les devoirs le plus important , je conçois qu'on doit être souverainement aimable.

E M I L I E.

Eh bien , je l'aime , sans l'avoir jamais vu. — Pourquoi ne vient-il pas vous voir , maman , quand votre santé ne vous permet pas de lui faire votre cour ?

LA MÈRE.

Le Roi ne va voir personne.

EMILIE.

Pourquoi ? Est-ce qu'il est malade ?

LA MÈRE.

C'est qu'il est par sa dignité si fort au dessus des autres, qu'il n'est pas d'usage qu'il accorde cet honneur à des particuliers.

EMILIE.

Il a tort. Nous tâcherions de l'amuser ici, puisqu'il est bon & que nous l'aimons.

LA MÈRE.

Et s'il n'a pas besoin de nous, pour s'amuser ?

EMILIE.

J'entends ; il a sa société comme vous avez la vôtre.

LA MÈRE.

LA MÈRE.

Et sur-tout plus d'affaires que vous & moi.

EMILIE.

Eh bien, pourvu qu'il soit heureux, je suis aussi contente.

LA MÈRE.

D'autant que je verrais, je crois, ma petite jaseuse dans un bel embarras, si le Roi entrait ici.

EMILIE.

Mais oui, cela pourrait bien être.... Le respect..... Et puis, maman, quand on ne se connaît pas..... Le Roi est bien autre chose qu'un Maréchal de France..... Mais qu'est-ce qui fait qu'on est Roi? Tout le monde peut-il être Roi?

LA MÈRE.

C'est suivant les pays. En France c'est le plus proche parent du Roi en

Tome I.

N

ligne directe qui lui succède , ou pour vous dire la même chose dans les termes d'usage , en France , comme en beaucoup d'autres royaumes , la couronne est héréditaire. Il y a des pays où le peuple se choisit & s'élit un Roi ; c'est ce qui s'appelle un royaume électif. Chaque état a ses loix & ses usages.

EMILIE.

Maman , est - ce que papa ne tient pas aussi lieu de pere à ses domestiques ?

LA MÈRE.

Certainement. Qu'est-ce qui vous en ferait douter ?

EMILIE.

C'est que c'est toujours vous qui ordonnez tout dans la maison.

LA MÈRE.

C'est que , lorsqu'une femme par sa prudence & par sa vigilance a mérité

CONVERSATION. 291

la confiance de son mari , il lui abandonne le soin & la conduite de sa maison , parce qu'il a les devoirs de son état à remplir , & que son temps appartient plus aux affaires publiques qu'à ses propres affaires.

E M I L I E.

Et moi, maman, ai-je de la prudence ?

L A M E R E.

Mais c'est à votre conscience, à vous dire ce qu'elle en présume.

E M I L I E.

A propos, maman, vous m'avez promis que vous me diriez ce que c'est que Monsieur Gobemouche.

L A M E R E.

Voilà , par exemple , un à propos auquel je ne m'attendais pas. Je ne crois pas Monsieur Gobemouche d'une origine fort noble. Si je ne me trompe , il nous vient d'une farce du Théâtre

italien. C'est un monsieur qui n'a point d'avis à lui, & qui veut cependant raisonner sur tout. Il n'entend rien aux choses dont on parle, & il veut faire le docteur. Moyénant cela, pour cacher son ignorance & son indécision, il se perd dans un verbiage qui ne signifie rien. Depuis son apparition on a donné son nom à ceux qui ont pris l'habitude de parler sans rien dire.

EMILIE.

Parler sans rien dire ! Comment font-ils donc ?

LA MÈRE.

Ils font toujours comme une jeune personne de ma connaissance fait quelquefois ; ils parlent au hasard.

EMILIE,

Oh, quant à moi, je m'en corrigerai, je ne parlerai plus de ce que je n'entends pas ; j'ai mon avis, & mon avis est que je ne veux pas.

CONVERSATION. 293

qu'on m'appelle Mademoiselle Gobe-mouche. . . . Ah , je voulais vous demander encore autre chose. Ma-man , quand est-ce que je commencerai l'histoire romaine ?

L A M È R E.

Tout - à - l'heure , si vous voulez , dès que vous aurez fini votre ouvrage.

E M I L I E.

J'en ai encore un grand bout à finir. Je crois que vous ne vous souciez pas que je le laisse-là , quelque pressée que je sois , de faire connaissance avec tous ces grands hommes dont vous m'avez si souvent parlé ?

L A M È R E.

Je conviens que, tout en jasant, vous avez été assise assez long-temps ; & quoique je n'aime pas plus qu'il ne faut vos occupations sédentaires , je

vois que vous vous rappelez un certain caprice que j'ai.

EMILIE.

Il vous reprend, n'est-ce pas ? Cependant, maman, il me semble que je finirais mon ouvrage tout aussi bien après avoir lu.

LA MÈRE.

Dans quelque temps je serai sûrement de votre avis ; mais aujourd'hui j'ai envie de me laisser encore aller à ce caprice que vous connaissez.

EMILIE.

Pourquoi cela, maman ?

LA MÈRE.

C'est que je crois que l'habitude de ne point interrompre ce que l'on fait est très-essentielle à prendre de bonne heure, parce qu'elle peut influer sur toute la vie. Or vous êtes tout juste dans l'âge où l'on prend les habitudes que l'on conserve, &

CONVERSATION. 295

si vous n'en prenez pas de bonnes, comment ferez-vous par la fuite ?

EMILIE.

Allons, je vois bien que vous avez encore raison.

LAMERE.

Il est constant qu'à votre âge on aime à varier son travail; mais varier n'est pas sauter d'une occupation à une autre sans cesse & sans raison.

EMILIE.

Donc, quand je joue, il ne faut pas m'interrompre pour travailler; & quand je travaille, il ne faut plus penser à jouer.

LAMERE.

Vous parlez comme un oracle. Et quand on quite son ouvrage, il faut le serrer de même que quand on quite ses jeux. Notre petit code dit : Ne

laissez rien traîner de tout ce qui a servi à votre amusement.

EMILIE.

Oui. Remettez chaque chose à sa place; cela donne l'esprit d'ordre. Vous voyez bien, maman, que je retiens ce que dit le code.

LA MÈRE.

Mais il ne suffit pas d'en retenir les préceptes, il faut les mettre en pratique.

EMILIE.

Maman, cela viendra.

LA MÈRE.

Ma fille, cela ne viendra pas, si vous ne commencez pas dès à présent.

EMILIE.

Maman, cela est peut-être déjà un peu venu; mais le petit code dit aussi qu'il ne faut pas se vanter,

[CONVERSATION. 297

LA MÈRE.

J'entends : c'est la modestie qui vous fait si bien cacher ce qui est venu, que moi-même je le croyais encore à venir.

EMILIE.

Mais, maman, à quoi sert d'avoir l'esprit d'ordre ?

LA MÈRE.

A tout. Ordre & règle sont synonymes en fait de conduite. Point d'esprit de conduite sans l'esprit d'ordre. L'esprit d'ordre dispose toute chose convenablement & lui assigne son temps & sa place. Il épargne les peines inutiles, il fait sur-tout gagner du temps : or vous savez que le temps est ce qu'il y a de plus précieux au monde.

EMILIE.

Comment fait-il gagner du temps ?

N 5

LA MÈRE.

Quand vous laissez traîner toutes les choses qui servent, soit à votre travail, soit à votre amusement, qu'est-ce qui vous arrive, lorsque vous voulez les retrouver ?

EMILIE.

Que je ne fais plus où elles sont, parce que les domestiques les ont rangées je ne fais où, & que je ne fais plus où les prendre.

LA MÈRE.

Et comment faites-vous pour les retrouver ?

EMILIE.

Je les cherche.

LA MÈRE.

Mais ne perdez-vous pas de temps en les cherchant ?

EMILIE.

Cela est vrai.

CONVERSATION. 299

L A M E R E.

Et ce temps est-il bien employé?

E M I L I E.

Non.

L A M E R E.

Or si vous eussiez rangé vos affaires la veille , vous les retrouveriez tout de suite.

E M I L I E.

Cela est vrai.

L A M E R E.

Et bien plus commode.

E M I L I E.

Oui, sur-tout le lendemain.

L A M E R E.

Mais une personne prudente n'oublie pas de songer au lendemain. Et puis , retrouvez-vous toujours vos affaires?

300 *HUITIEME*

EMILIE.

Non, il y en a souvent de perdues.

LA MERE.

Et vous n'avez peut-être jamais pensé que c'était par votre faute.

EMILIE.

Mais pourquoi les gens ne rangent-ils pas ce qu'ils trouvent ?

LA MERE.

Et pourquoi voulez-vous qu'ils mettent plus d'importance aux choses qui vous apartiennent, que vous n'y en mettez vous-même ? Ils ne sont pas fondés à croire que ce que vous laissez traîner, mérite d'être conservé.

EMILIE.

Cela est encore vrai.

LA MERE.

Ainsi une petite étourdie s'expose à perdre par sa négligence & son man-

CONVERSATION. 305

que de soins, les choses qui lui appartiennent , & peut encore commettre l'injustice de s'en prendre aux autres de ses propres fautes. Eh bien , quand on n'a pas l'esprit d'ordre, les idées se perdent & se confondent dans la tête, comme les joujoux dans le salon ; on ne fait ce qu'on dit , on ne fait ce que l'on veut ni ce que l'on fait , & l'on passe la moitié du temps pour une folie ou pour une hébété. Comprenez-vous à présent à quoi l'esprit d'ordre est bon ?

E M I L I E.

Cela est plus sérieux que je ne croyais. — Et voilà pourtant ce grand bout d'ouvrage qui devait durer si long-temps , achevé !

L A M E R E.

Cela me ferait presque croire que mes caprices sont pardonables.

E M I L I E.

Et à moi , que les enfans ne sa-

vent pas toujours ce qu'ils disent ni ce qu'ils veulent.

LA MÈRE.

Veulent-ils commencer l'histoire romaine avant la promenade ?

EMILIE.

Ah oui, ma chère maman ; je n'y pensais déjà plus. Voilà ce que c'est pourtant que l'esprit d'ordre !

LA MÈRE.

C'est l'esprit de l'enfance que vous voulez dire.



NEUVIEME
CONVERSATION.

EMILIE.

AH, maman, qu'il fait beau à se promener !.... Il y a bien longtemps que vous ne m'avez conté d'histoire.

LA MERE.

Il est vrai.

EMILIE.

Si vous vouliez avoir la complaisance de m'en dire une. Le voulez-vous, chere maman ?

LA MERE.

Mais cela vous ennuyera peut-être. Il y a toujours un peu de morale dans mes contes.

E M I L I E.

La morale n'ennuie que quand on a fait des fautes.

L A M E R E.

C'est - à - dire , que lorsqu'elle ne nous regarde pas , & qu'elle ne touche que les autres , on peut la supporter ?

E M I L I E.

Pardonnez - moi : elle peut toujours nous regarder , même quand elle ne touche que les autres ; mais pour nous faire du bien , est-il absolument nécessaire qu'elle nous reproche nos propres fautes ?

L A M E R E.

Non , elle peut nous avertir d'un danger , avant que nous ayons le malheur d'y tomber.

E M I L I E.

Alors , maman , je l'aime.

L A M E R E.

Nous verrons si vous aimerez la morale de mon conte.

E M I L I E.

Est - ce une belle histoire , votre conte ?

L A M E R E.

Vous allez en juger. Tout en nous promenant, je vous conterai l'aventure de deux petits messieurs, & vous me direz ce que vous pensez de leur conduite.

E M I L I E.

Oh oui , maman , je vous le promets. Etaient-ils bien aimables , bien sages ?

L A M E R E.

Vous le verrez. Prenons par ce sentier ; le chemin est beau, & nous ne rencontrerons personne qui nous interrompe.

E M I L I E.

Eh bien, maman ?

L A M E R E.

Eh bien, ma fille ! J'ai connu en province deux peres de famille d'une condition médiocre, mais honête & aisée. Ils avaient chacun un fils.

E M I L I E.

Maman, voilà un commencement qui promet.

L A M E R E.

Ma fille, j'en suis bien aise.

E M I L I E.

Ils avaient donc chacun un fils ?

L A M E R E.

Et ces deux jeunes gens étaient liés d'amitié à l'exemple de leurs parens . . . ou plutôt de connaissance : car comme chacun avait une haute idée de son propre mérite, ils n'avaient guere de confiance l'un pour l'autre.

CONVERSATION. 307

EMILIE.

Ah, ah !

LA MERE.

Un jour il leur prit fantaisie à tous deux de quitter la maison paternelle, & sans se communiquer leur dessein, ils résolurent, chacun de son côté, de s'échaper & d'aller chercher fortune à Paris.

EMILIE.

La maison paternelle, c'est la maison de son papa ; n'est-ce pas, maman ?

LA MERE.

Oui.

EMILIE.

Comment, ils voulaient s'en aller sans permission ? Mais cela était bien mal !... Et s'en aller tout seuls, tout seuls ? Ils étaient donc fous ? Qu'est-ce qu'ils voulaient devenir ?

LA MÈRE.

Ce qui vous surprendra, c'est qu'ils avaient tous deux une raison bien forte pour relier chez eux.

EMILIE.

Quoi donc, maman ?

LA MÈRE.

L'un était sourd ; l'autre , sans être tout-à-fait aveugle , voyait à peine à se conduire.

EMILIE.

Ah , les pauvres enfans !

LA MÈRE.

Il eût été à propos de remédier à ces accidens , avant que de se mettre en route : pour vivre dans le monde , on n'a pas trop de ses deux yeux & de ses deux oreilles.

EMILIE.

Oh je crois que non. Je parie que ces deux petits messieurs ne va-

CONVERSATION. 309

laient pas grand'chose; qu'en dites-vous, maman ?

L A M E R E.

Vous jugez bien vite. Voudriez-vous qu'on décidât de votre conduite & de votre caractère sur une folie qui vous aurait passé un moment par la tête ?

E M I L I E.

Non, maman.

L A M E R E.

Attendez donc que vous sachiez leur histoire, pour avoir une opinion sur eux ; & si elle doit leur être défavorable , vous ferez encore très-bien de supposer que leurs torts ont pu être exagérés ?

E M I L I E.

Pourquoi cela, maman ?

L A M E R E.

Ne pensez-vous pas qu'on ne con-

naît jamais la situation des autres comme on connaît la sienne ?

E M I L I E.

Je le crois.

L A M È R E.

Il faut donc juger leurs actions avec beaucoup de réserve & d'indulgence, parce qu'on ne fait pas tout ce qu'ils ont à dire pour leur excuse.

E M I L I E.

[Cela me paraît juste.

L A M È R E.

Et sur-tout réfléchir & examiner long-temps avant de condamner. Ne désirez-vous pas qu'on en agisse ainsi à votre égard ?

E M I L I E.

Oui , sûrement , maman. Ainsi je suspends mon jugement ; c'est le plus court.

L A M È R E.

Et le plus juste.

EMILIE.

Eh bien , que firent-ils ?

LA MERE.

Quoique leur infirmité, d'abord peu considérable , augmentât de jour en jour , elle ne les arrêta pas dans leur projet. La jeunesse est ardente , & souffre impatiemment les conseils. Elle ne doute de rien. Son imagination lui répond de ses succès , & la raison est presque toujours la dernière consultée.

EMILIE.

Voilà de la morale. Est - ce pour moi que vous dites cela ?

LA MERE.

Vous dites que la morale peut toujours nous regarder. C'est mon conte qui fait celle-ci pour les perſones qui aiment à conſulter leur raiſon : elle trouvera qu'il dit vrai.

E M I L I E.

La raison est comme la conscience peut-être? Parle-t-elle aussi?

L A M E R E.

Réfléchir sur les avis qu'on reçoit, & les suivre quand on les trouve bons, c'est écouter la raison. Mais ce n'était pas l'usage de mon sœur, qui au reste s'appellait Mercourt.

E M I L I E.

Ah, j'avais bien envie de savoir son nom; mais je suis bien aise de ne le pas connaître.

L A M E R E.

Que ferai-je, disait-il, dans la maison de mon père? Puis-je espérer ici un sort digne de moi? Je suis grand, bien fait; j'ai du mérite & de l'esprit. Faut-il vivre ignoré, & sous le prétexte que j'ai l'oreille un peu difficile, prétend-on me borner à une vie obscure?

O n

CONVERSATION. 313

On me reproche ma surdité, pour me refuser les éclaircissmens que je demande; mais je saurai m'en passer; je ne perdrai plus mon temps à questionner, & je ferai mon chemin par ma propre industrie.

E M I L I E.

Il a bonne opinion de lui, ce Monsieur de Mercourt. Il ne veut plus perdre son temps à écouter!

L A M E R E.

J'en connais qui ne le disent pas, mais qui font de même.

E M I L I E.

Qui donc, maman?

L A M E R E.

Mais, par exemple, ceux qui ne profitent pas des bons avis. C'est comme si l'on disait qu'on ne veut pas perdre son temps à écouter.

Tome I.



E M I L I E.

J'espere que je ne connais personne dans ce cas.

L A M E R E.


Il ariverait à ces perſones de condamner dans les autres les mêmes fautes dont elles ſont coupables , ſans avoir l'air de le ſavoir.

E M I L I E.

J'entends bien , maman.

L A M E R E.

Pour Mercourt , comme il n'entendait pas , il s'était perſuadé qu'on ne lui parlait jamais. Il ſe moquait des défauts de ſon camarade , & il ne voyait pas les ſiens. Si j'étais aveugle , difait-il , je ne me plaindrais pas d'être négligé ; ſans yeux on n'eſt bon à rien. Mon pauvre aveugle ne ſait guere que ce qu'il a appris de moi , & il ne peut ſe flater d'en ſavoir jamais d'avantage. Son accident d'ailleurs ne



CONVERSATION. 315

peut se cacher, & l'on peut très-bien ignorer le mien. La nature m'en a dédomagé par une pénétration d'esprit peu commune. Je parie que la plupart de ceux que je fréquente sont encore à s'apercevoir de ma prétendue surdité. Il y a une manière de prendre part à tout, sans y rien concevoir. Un sourire, un signe de tête, un mot jeté à propos suivant l'air & le geste de ceux qui parlent, tout cela m'a donné la réputation d'un homme qui entend très-finement.

EMILIE.

Ah, il faisait comme Monsieur Gobemouche !

LAMERE.

Précisément. J'ai vu souvent, continuait-il, les gens les plus graves rire de mes bons mots ; & le seul reproche que j'aie eu à faire à mes oreilles, c'est de n'avoir pas toujours

entendu l'éloge qu'on faisait de moi.

EMILIE.

Voilà 'un drôle de corps ! Je parie qu'il faisait bien des quiproquo.

LA MERE.

Est-ce que vous savez ce que c'est qu'un quiproquo ?

EMILIE.

Oui , maman , c'est un coq-à-l'âne.

LA MERE.

Et qu'est-ce que c'est qu'un coq-à-l'âne.

EMILIE.

Mais c'est de dire une chose qui n'est pas ce qu'on dit.

LA MERE.

Je ne doute pas que cette définition ne soit claire pour vous ; mais moi qui ai la tête dure , vous savez que je ne comprends pas aisément,

EMILIE.

Ah , maman , vous comprenez très-bien ce que je veux dire.

LA MERE.

Puisqu'on ne parle que pour être entendu , me disoit jadis mon maître avec qui vous avez déjà fait connaissance , il faut s'acoutumer à parler avec clarté , netteté & précision. Cet oracle prononcé d'une voix ferme retentit toujours dans mes oreilles.

EMILIE.

Allons, puisqu'il faut être clair & précis comme votre oracle, tenez, maman, c'est quand vous dites une chose, & que moi je me trompe & j'en entends une autre, & je répons à ce que j'ai entendu & que vous n'avez cependant pas dit.

LA MERE.

Cela devient un peu plus clair.

Voyons. Peut-être un exemple me rendra votre idée plus sensible.

EMILIE.

Donc par exemple, maman, si vous disiez, ou une autre, en parlant de moi, Voilà une petite demoiselle qui sera honneur à son éducation; & puis il passerait une autre petite demoiselle qui croirait que vous parlez d'elle, & qui dirait, en faisant la révérence, Madame, vous avez bien de la bonté, elle ferait un quiproquo. N'est-ce pas cela, maman?

LA MERE.

De sorte que, si on l'avait dit d'elle, & que vous eussiez fait la révérence, c'est vous qui auriez fait le quiproquo ou la méprise?

EMILIE.

Ah oui; mais je n'aurais pas fait la révérence.

CONVERSATION. 319

LA MÈRE.

Et pourquoi pas ?

EMILIE.

Mais, maman, c'est que je crois qu'il ne faut pas être si prompte à s'appliquer les éloges.

LA MÈRE.

Vous avez raison. Il vaut mieux les mériter effectivement, que croire trop légèrement les avoir mérités.

EMILIE.

Et notre histoire, maman ?

LA MÈRE.

A propos ! — Tandis que Mercourt s'occupait de ses projets, Sainville, c'était le nom de l'aveugle, tenait conseil de son côté. La surdité de mon voisin m'afflige, disait-il ; il sera obligé de passer sa vie chez son père. Que faire dans le monde quand on n'entend point ?

EMILIE.

Fort bien ! En voilà encore un qui voit le défaut de l'autre , & je parie qu'il ne voit pas le sien.

LA MÈRE.

Pour moi , disait-il , si j'ai la vue un peu faible , je fais en revanche écouter de toutes mes oreilles. J'ai de la mémoire , j'ai acquis des connaissances. Mercourt est orgueilleux & opiniâtre ; je suis docile & me soumets sans peine aux volontés des autres. Par là j'ai trouvé le secret de me servir de leurs yeux. Ils voient pour moi , & me dispensent du soin de me gouverner. Avec le secours de bons guides , je me tirerai toujours d'affaire : on peut compter sur l'assistance des autres , quand on sait s'y fier.

EMILIE.

Hem !

LA MÈRE.

Leur plan ainsi arrêté, ils ne tarderent pas à le mettre en exécution. Quitant sans bruit la maison paternelle, ils prirent chacun une route différente; l'aveugle muni d'un guide, & le sourd se reposant sur son industrie.

EMILIE.

Voyons donc ce qu'ils vont devenir.

LA MÈRE.

La première journée Sainville accusa son guide d'avoir choisi le chemin le plus long & le plus pénible; mais étant arrivé le soir à la ville, où il devait prendre place dans un carrosse public, il se reprocha le peu de confiance qu'il avait dans les hommes, & se fut mauvais gré d'avoir mal pensé de son conducteur. — Comme ses occupations pendant la route se réduisaient à monter en carrosse le

322 N E U V I E M E

matin & à en descendre le soir, il se confirma dans l'idée que dans un pays policé, il était fort aisé de se passer de ses yeux.

E M I L I E.

Qu'est-ce que c'est qu'un pays policé ?

L A M E R E.

C'est un pays où chacun vit en sûreté, sans crainte que son voisin lui nuise & trouble l'ordre.

E M I L I E.

L'ordre de qui ?

L A M E R E.

L'ordre public, le bon ordre. On appelle ainsi la paix & la tranquillité qui résultent des bonnes loix, de la vigilance & des soins de ceux qui gouvernent.

E M I L I E.

Comment, est-ce que nous som-

CONVERSATION. 323

mes gouvernés ? Je ne m'en doutais pas.

LA MÈRE.

C'est qu'à votre âge on ne s'occupe guère ni du mal dont on est préservé, ni de la source d'où nous vient le bien. Cependant nous parlions l'autre jour du Roi & de ses ministres.

EMILIE.

Ah, vraiment..... Mais il y a quelque chose que je n'entends pas : Maman, dites-moi, je vous prie, quel rapport le Roi & ses ministres ont-ils à ce que nous disions tout à l'heure ?

LA MÈRE.

Je vous le demande. A qui compariez-vous le Roi l'autre jour ?

EMILIE.

Je le fais ; c'est le père d'une grande famille.

LA MÈRE.

Qu'est-ce que fait un pere de famille dans sa maison?

E M I L I E.

Il gouverne tout.

LA MÈRE.

Et en gouvernant tout , il prescrit à chacun ses devoirs , il établit les regles de conduite , ce qui fait que l'ordre & la tranquillité regnent dans la maison.

E M I L I E.

C'est donc cela qui s'appelle police ?

LA MÈRE.

C'est ce qui s'appelle la police & le gouvernement ; & l'on dit qu'un état est bien ou mal gouverné , une ville bien ou mal policée , suivant que ses loix sont bonnes ou mauvaises , ou que les bonnes loix y sont en vigueur ou négligées. Dans chaque

CONVERSATION. 325

ville il y a un magistrat , qui s'appelle en France Lieutenant de Police , & qui est chargé du soin de veiller à la sûreté publique & à celle des particuliers , & par conséquent de punir ceux qui cherchent à la troubler , comme les voleurs , par exemple.

E M I L I E.

J'entends toujours parler de voleurs. Quel mal font-ils ?

L A M E R E.

Ils s'emparent par force ou par artifice & ruse de ce qui ne leur appartient pas. Or comme le premier fondement de la société exige que chacun jouisse en toute sûreté & tranquillité de ce qui lui appartient , vous concevez que le vol est un des crimes les plus punissables , & qu'il doit être sévèrement réprimé par les lois.

EMILIE.

Maman, & qu'est-ce que vous disez de Monsieur de Sainville ? Je ne m'en souviens plus.

LA MÈRE.

Monsieur de Sainville croyait qu'on pouvait très-bien se passer de ses yeux dans un pays bien policé.

EMILIE.

Mais pourquoi cela ?

LA MÈRE.

Parce que, disait-il, ce serait une peine de plus que d'en avoir de bons. Il faudrait en faire usage pour obliger ceux qui ont, comme moi, la vue faible, & qui sont en cela bien plus heureux qu'on ne pense, puisqu'ils sont débarassés de tous ces soins.

EMILIE.

Il était donc bien paresseux ?

CONVERSATION. 327

LA MÈRE.

Avec ces réflexions il lui prit fantaisie un jour de faire de l'exercice à pied. Pour rejoindre le carrosse à l'endroit où l'on devait dîner, il s'était assuré d'un guide. Sans souci du côté des accidens, il marchait gaiement, écoutait les propos de son conducteur qui ne déparla point. Il parla tant qu'à la fin la fatigue apprit à Sainville qu'ils avaient marché longtemps. Son guide n'avait jamais fait cette route, & ne savait au juste où ils étaient; mais apercevant quelques maisons, il espéra d'y apprendre le chemin véritable.

EMILIE.

Je prévois, maman, que ce Sainville fera une triste fin.

LA MÈRE.

En ce cas, je vais vous abrégér

son histoire. En arrivant dans le hameau, ils se trouverent détournés de la route de plus de quatre lieues. Heureusement ils rencontrèrent un bon vieillard qui ne connaissant pas les torts de notre aveugle, & le croyant dans la nécessité de voyager, le prit en pitié, le retint à dîner, le débarrassa de son guide étourdi & ignorant, & lui donna son propre fils pour le conduire avant la nuit à la ville où la diligence devait s'arrêter.

EMILIE.

Voilà un excellent homme !

LA MÈRE.

Son fils qui avait reçu une bonne éducation, ne fut pas long-temps à s'apercevoir de la légèreté & de l'imprudence de Sainville. Il crut devoir lui donner quelques conseils très-sages, dont celui-ci fut d'abord en-

CONVERSATION. 329

muyé , regrettant beaucoup son premier conducteur qui , tout en l'égayant , lui avait fait des contes très-agréables. Cependant , se faisant tout aussi vite à la maniere de son nouveau compagnon , il ne tarda pas à lui trouver l'esprit profond , & à être enchanté de sa morale.

EMILIE.

Allons, il en profitera peut-être.

LA MERE.

Vous allez voir. Ayant rejoint le carrosse par les soins de cet excellent jeune homme , vous croyez peut-être qu'il fut dégoûté pour long-temps de la promenade à pied ? Point du tout. La compagnie du carrosse lui paraissant assez maussade & peut-être avec raison , Il n'est pas si fâcheux , dit-il , de s'exposer à quelques aventures ; cela rompt l'uniformité de la vie , &

à la fin du jour on retrouve pourtant sa place dans la diligence. Ainsi le lendemain il se remit de nouveau à marcher, & choisit un troisième guide avec la prudence acoutumée. Celui-ci gagna encore plus promptement ses bonnes grâces, parce qu'il lui marqua un très-grand intérêt, & qu'il s'informa de tous ses moyens, de tous ses desseins dans le plus grand détail ; il voulut enfin savoir combien il avait amassé d'argent pour son voyage.

E M I L I E .

Je trouve ce Monsieur de Sainville bien plus heureux que sage avec ses guides.

L A M E R E .

Cette route est peu sûre, lui dit-il ; la diligence y a été ataquée plus d'une fois par des voleurs ; vous êtes

CONVERSATION. 331

bien imprudent de garder votre argent. Si nous avons quelque fâcheuse rencontre , vous êtes sans défense ; mais n'ayant rien sur vous , il ne peut vous arriver aucun malheur ; & avant qu'on s'en aperçoive , je serai déjà bien loin & j'aurai sauvé votre argent : après quoi je demanderai main forte au premier endroit pour vous délivrer ; ou plutôt vous le ferez déjà , car un voleur ne perd pas son temps avec celui qui n'a rien , & je n'aurai que la peine de vous aller reprendre. Sainville ne put se défendre d'un mouvement d'admiration de cette prévoyance. Est-il possible , s'écria-t-il , que mes guides n'aient pas été frappés d'un danger si évident , & qu'ils n'aient exposé par leur imprudence , à perdre tout ce que j'ai ! Si je conserve ma bourse , ce n'est pas à eux que j'en aurai l'obligation. Il se hâta de la mettre en sûreté entre les mains de son ami du jour , en lui confiant qu'il

avait encore une lettre-de-change cour-
sue par précaution dans la doublure
de sa veste.

E M I L I E.

Il commence à devenir prudent &
sage. Allons, il vaut mieux tard que
jamais.

L A M E R E.

Le guide lona cette prudence, &
l'avertit un moment après qu'il y
avait devant eux un ruisseau assez large.
Il faut nous déshabiller, dit-il; je
passerai d'abord vos habits, & puis
je reviendrai vous transporter aussi
de l'autre côté. Sainville approuvant
ce plan, se déshabilla sans balancer,
& dans l'instant il se sentit saisi par
le corps & plongé dans une rivière
assez profonde. La frayeur & le dan-
ger lui ôterent l'usage des sens; il ne
revint à lui que long-temps après.
C'était dans une cabane de pêcheurs.

CONVERSATION. 333

auxquels il devait la vie & tous les secours qui la lui avaient conservée.

EMILIE.

Ah, maman, je ne m'attendais pas à cette trahison. Ce pauvre garçon ! Il fait pitié.

LA MERE.

Assez long-temps malade, il eut tout le loisir de faire des réflexions sur la méchanceté des gens qui voient clair. Ces réflexions le dégoûtèrent des voyages ; & après avoir recouvré ses forces, il sollicita & obtint le pardon de sa fuite, dont son pere le trouva suffisamment puni. De retour dans la maison paternelle, il resta toute sa vie convaincu de trois vérités. La première, que le choix d'un conducteur est une chose très-difficile, mais en même-temps très-essentielle pour un aveugle. La seconde, que quand

on ne peut s'en passer , il vaut mieux rester chez soi. La troisième , que quand on a trouvé un bon guide , il ne faut jamais s'en séparer.

EMILIE.

Ah , j'entends , maman , c'est la morale de votre conte. Heureusement vous savez que je n'aime pas à voyager , & je vous promets que je n'irai pas voyager toute seule , quoique j'aie deux bons yeux.

LA MÈRE.

Mais vous voyagez peut-être sans remuer de votre chaise ?

EMILIE.

Comment cela , maman ?

LA MÈRE.

La vie ne vous paraît - elle pas un voyage ? Vous partez d'un point , c'est le moment de votre naissance ; vous avancez tous les jours , à toute

CONVERSATION. 335

heure, à chaque instant, vers un autre point, celui où vous cesserez de vivre. Vous voyez que vous n'êtes pas deux minutes au même point, & que vous ne cessez de voyager, quoique vous ne changiez pas de place.

EMILIE.

C'est vrai, maman. Imaginez que je n'avais jamais pensé à cela.

LA MERE.

Et croyez-vous, ma chere amie, qu'en commençant un voyage si important, on puisse se passer d'un guide éclairé & sûr ? Est-il bien certain que vous ayez deux bons yeux ?

EMILIE.

Vous voulez dire qu'on a besoin de bons conseils ; n'est-ce pas ?

LA MERE.

A quoi pensez-vous que servent les conseils ?

EMILIE.

Mais à se bien conduire , à éviter les fautes , & puis aussi à apprendre ce que l'on ne fait pas.

LA MÈRE.

Vous sentez que les personnes qui ont déjà fait une partie du chemin , sont plus instruites que celles qui ne font que commencer leur route. Elles ont acquis de l'expérience , ainsi elles peuvent être utiles à la jeunesse qui en manque nécessairement ; & lorsque cette expérience est réunie à un esprit pénétrant & réfléchi , on est bien heureux de la rencontrer & d'en profiter.

EMILIE.

Oui , c'est bien commode.

LA MÈRE.

Commode ? Pas tant que vous croyez.

EMILIE.

EMILIE.

Mais pardonnez-moi. On entend un bon conseil & on le suit ; voilà tout.

LA MERE.

Et comment fait-on qu'il est bon ?

EMILIE

Mais cela se voit , je pense.

LA MERE.

Chaque conseil porte peut-être son écriteau avec ces mots , Je suis bon , ou bien , Je suis mauvais ?

EMILIE.

Maman , vous voulez vous moquer de moi.

LA MERE.

Je ne prends pas cette liberté ; mais j'ai souvent oui dire que ce n'était pas une petite science que de savoir distinguer un bon conseil d'un mauvais , qu'il fallait s'être acoutumé de

bonne heure à examiner, à réfléchir; ce n'est donc pas précisément une affaire de paresse ou de commodité que de suivre par choix un bon conseil. Or vous avez vu qu'il est de la dernière importance de ne s'y pas tromper. Sainville reçoit de son jeune conducteur de très-bons conseils; il les approuve sans réflexion, & par conséquent les oublie tout aussi-tôt. Un moment après il reçoit un conseil très-pernicieux qui lui paraît excellent & à Emilie aussi; il le suit, & en est la victime.

EMILIE.

Maman, promettez-moi de me dire une chose.

LA MERE.

Quoi?

EMILIE.

Avez-vous changé la fin de votre histoire pour m'attraper, ou bien

CONVERSATION. 339

est-elle véritablement arrivée comme cela ?

L A M E R E.

Comment, vous me soupçonnez de falsifier l'histoire ?

E M I L I E.

Oui, pour me faire niche.

L A M E R E.

Quoi, j'aurais presque noyé & fait périr ce pauvre Sainville, pour vous faire une niche, & cela parce qu'il est aveugle & étourdi !

E M I L I E.

Enfin le voilà corrigé & bien corrigé.

L A M E R E.

C'est ce que les fautes ont de bon ; elles corrigent bien mieux & pour bien plus long-temps que les conseils.

E M I L I E.

Oui, cela donne de l'expérience ;
n'est-ce pas ?

L A M E R E.

Demandez à Sainville. Personne au
monde n'eût réussi à le faire voyager
une seconde fois.

E M I L I E.

Et Mercourt , maman , qu'est-ce
que vous en voulez faire ?

L A M E R E.

A propos ! Vraiment je ne fais
plus où nous l'avons laissé. Il faut
pourtant, avant de rentrer de notre
promenade, tâcher qu'il ne reste pas
sur le grand chemin.

E M I L I E.

Ah , s'il y est , c'est qu'il l'a bien
voulu.

L A M E R E.

Il voyageait à cheval celui-là. La

CONVERSATION. 341

premiere journée se passa fort heureusement. Le soir , arivé dans un bourg , il descend à l'hotellerie pour y passer la nuit. Les gens de l'auberge lui demandent ses ordres : point de réponse ; Mercourt n'aimait pas les questions.

EMILIE.

Je le crois bien , il était sourd & ne les entendait pas.

LA MERE.

Pour les éviter , il soupa vite & congédia son monde. Seul, il fit, comme de coutume , ses châteaux en Espagne. Cela le mena tard. Quand il voulut se coucher , il s'aperçut qu'il n'avait pas ses hardes.

EMILIE.

Et pourquoi faire , dès qu'il allait se coucher ?

LA MERE.

Il lui fallait au moins son bonnet de nuit.

EMILIE.

Où était-il donc ?

LA MERE.

Dans son porte-manteau.

EMILIE.

Et son porte-manteau ?

LA MERE.

Etait resté sur la croupe de son cheval.

EMILIE.

Ah , la pauvre bête !

LA MERE.

Tout le monde était couché ; il fallut descendre & chercher ce qui lui était nécessaire. Le vent lui souffla d'abord sa lumiere. Dans l'obscurité il se heurta plus d'une fois & fit du

CONVERSATION. 343

bruit qui éveilla les valets. On cria,
Qui va là? Point de réponse.

EMILIE.

Le pauvre garçon ne les entendait
pas.

LA MERE.

Les gens croyant avoir à faire à un
voleur, agirent en conséquence, fra-
perent de droite & de gauche. Mer-
court meurtri de coups, démêla, non
sans difficulté, les causes d'un traite-
ment si étrange.

EMILIE.

Comment, ils le batirent?

LA MERE.

Ils prirent cette liberté.

EMILIE.

Mais c'est fort mal.

LA MERE.

Vous voulez que les valets d'une

hôtellerie bien fâmée laissent toucher la nuit aux effets d'un étranger qu'ils supposent bien endormi dans sa chambre ? Ils le prirent pour un voleur , & le batirent comme il faut.

E M I L I E.

Et quand ils le reconurent, ils furent sûrement bien fâchés ?

L A M E R E.

Peut-être. Mais l'homme était batur ; & tout en lui faisant des excuses , on se moquait de son aventure.

E M I L I E.

Et qu'est-ce que fit Mercourt ?

L A M E R E.

Il dormit fort mal & se remit le lendemain en route d'assez mauvaise humeur , jugeant que les valets d'auberge étaient des gens grossiers & sans éducation.

EMILIE.

Et les sourds ?

LA MERE.

Des gens très-avisés & pleins de pénétration.

EMILIE.

Je parie qu'il lui arivera encore quelque malheur.

LA MERE.

Le hazard ne le servit pas mal pendant quelques jours. Il ne fit que peu d'étourderies, questionnant beaucoup, devinant assez juste, & se persuadant plus d'une fois qu'il entendait comme un autre. Mais ce bonheur dura peu. Le quatrieme jour de son voyage, les habitans d'un hameau écarté l'avertirent qu'il avait quitté la bonne route, & lui conseillerent de la regagner promptement, pour échaper aux brigands dont leur

canton était investi. Mercourt prenant à son ordinaire cet avis pour un compliment , & s'applaudissant de son talent de deviner , remercia beaucoup ces bonnes gens , qui de leur côté crurent qu'il les avait bien compris.

EMILIE.

Oh le drôle de corps ! il prend un conseil pour un compliment ! — Maman , je suis lasse ; voulez-vous que nous nous asseyions ?

LAMÈRE.

Volontiers. Je suis aussi fatiguée de mon sourd , & je vais m'en débarasser. Il s'enfonça dans un bois , & se vit bientôt ataqué. Il n'est point de sourd qui n'entende le langage des voleurs.

EMILIE.

Comment est - ce qu'ils parlent donc ?

CONVERSATION. 347

LA MERE.

Ils ne parlent pas beaucoup ; ils fouillent dans les poches sans cérémonie. Mercourt fut dépouillé. Cette aventure l'affligea , & lui fit faire les premières réflexions sensées : elles étaient tristes. Le cheval était parti avec les voleurs & la bourse ; il fallut cheminer à pied & sans argent.

EMILIE.

On ne va pas loin.

LA MERE.

Ni vite. Il arriva cependant à Paris , exténué , à la vérité , de faim & de fatigue.

EMILIE.

Qu'y fera-t-il , le pauvre homme ?

LA MERE.

Il n'y fera pas long-temps. Parvenu je ne sais comment jusques sur le Pont-

neuf, il s'y arrêta, tristement appuyé sur un gros bâton qu'il avait ramassé dans le bois après sa mésaventure. Voilà donc , dit-il , ce Paris si fameux ? Ah, je ne comptais pas y faire une si triste figure ! Comme il était de bonne mine, grand & bien fait , il fut remarqué par un autre homme de bonne mine, qui s'approcha & lia conversation avec lui. Mercourt lui conte son malheur. L'inconnu le console. Suivez-moi, ajouta-t-il ; il ne sera pas dit qu'un honête homme reste dans la peine , quand il a fait connaissance avec moi.

EMILIE.

Maman , il y a pourtant de braves gens dans ce monde.

LA MERE.

Celui-ci recommanda à Mercourt d'être de bonne humeur , le mena à son auberge, lui donna à souper,

CONVERSATION. 349

dont il avait grand besoin , le fit boire à la santé du Roi , lui fit donner la signature de son nom pour pouvoir le servir dans l'occasion , lui prêta même dix écus , parce qu'à Paris on ne pouvait pas rester sans argent : & voilà mon sourd engagé au service du Roi.

EMILIE.

Comment engagé ?

LA MERE.

Engagé comme soldat. Cet inconnu était un de ces racoleurs , qui font à Paris des recrues pour les régimens , par ruse & par surprise.

EMILIE.

Mais c'est fort mal , maman. Est-ce qu'il y a des gens comme cela ?

LA MERE.

On le dit. Me voilà au dénouement. Le lendemain on fait partir Mercourt

350 *N E U V I E M E*

pour le régiment avec d'autres recrues. Arrivé au régiment, on lui apprend l'exercice. Il fait le sourd.

E M I L I E.

Mais, maman, il l'était.

L A M E R E.

Persone ne voulut le croire. On avait depuis peu trouvé un remède pour apprendre l'exercice plus vite.

E M I L I E.

Quel était-il ?

L A M E R E.

C'étaient des coups de bâton.

E M I L I E.

Voilà un vilain remède !

L A M E R E.

On ne l'administrait qu'à ceux qui faisaient les sourds. Il fit faire à Mercourt beaucoup de progrès en peu de

CONVERSATION. 351

temps. Il était déjà très-habile, lorsque son capitaine qui avait été en semestre, arriva au régiment.

EMILIE.

Comment en semestre ?

LA MERE.

Un semestre est la moitié d'une année, c'est-à-dire, six mois. Cet officier avait eu un congé de six mois, qu'on accorde en temps de paix tour à tour aux officiers, pour aller chez eux vaquer à leurs affaires. Le sergent fut empressé de montrer à son capitaine cette belle recrue, qui n'avait d'autre malice que de faire le sourd.

EMILIE.

Et l'uniforme lui allait-il bien ?

LA MERE.

Très-bien. Mais à peine le capitaine l'aperçoit-il, qu'il s'écrie : Quoi, malheureux, c'est vous ?

Comment donc ?

L A M E R E.

C'est que cet officier était son compatriote & l'ami de son pere. Il avait passé son semestre dans sa ville, & avait été témoin du chagrin que ce bon pere ressentait de la fuite de son fils. Il s'empresse de rendre ce fils à son ami affligé ; & après avoir appris le précis de ses aventures, il félicite son ami de retrouver un fils que son voyage avait sûrement rendu meilleur & plus sage.

E M I L I E.

Oui, il avait appris l'exercice ! Mais, maman , voilà encore un dénouement auquel je ne m'attendais pas.

L A M E R E.

Et comment trouvez-vous mon histoire ?

CONVERSATION. 353

EMILIE.

Votre double histoire ? Elle est belle, maman, il y a de la morale, &, je crois, beaucoup de réflexions à faire ; mais je la trouve triste, & il me semble que je ne m'en souviendrai pas avec plaisir.

LA MERE.

Vous avez raison. Il est affligeant de considérer la nature humaine du côté de ses imperfections & des malheurs qui en résultent ; c'est un spectacle qui attriste. Il est bien plus beau & plus consolant d'écouter le récit des belles actions, des actions grandes & fortes. Cela élève l'ame & nous rend notre existence chère.

EMILIE.

Et où est-ce qu'on trouve ce récit ?

LA MERE.

Dans l'histoire.

EMILIE.

Dans l'histoire ! L'autre jour M. de Sinclair vous disait que l'histoire était dégoûtante à force de crimes ; c'étaient ses propres paroles , je m'en souviens.

LA MÈRE.

L'histoire est le miroir fidèle de tout ce qui s'est fait de bien & de mal dans ce monde. Il n'y a qu'à tirer le rideau sur le mal , & ne rechercher que ce qui est beau , noble , grand , satisfaisant ; c'est une source sûre de plaisir.

EMILIE.

Et quand est - ce que nous le rechercherons ?

LA MÈRE.

Tout vient à point à qui fait attendre , dit le proverbe. Quand votre

CONVERSATION. 355

corps sera bien fortifié, nous travaillerons à fortifier l'ame.

EMILIE.

Allons donc, fortifions.

LA MERE.

Emilie, si vous êtes reposée, nous nous en retournerons.

EMILIE.

Et je vous promets, maman, de souper de bon appétit.

LA MERE.

Voici notre chemin.

EMILIE.

Ah, maman, voyez-vous ces enfans comme ils courent ?

LA MERE.

Ah ! Ce sont, je crois, les enfans de notre bon voisin, le pere Noël. Courez après eux, mais doucement, légèrement, comme le vent qui vous

passé derrière l'oreille. Si vous les attrapez avant qu'ils s'en aperçoivent, je vous donne pour récompense le petit mouton du père Noël que vous me tourmentez toujours de vous acheter.

EMILIE.

Ah, Placide, mon ami, je t'aurai enfin !



DIXIEME
CONVERSATION.

EMILIE.

AH, vous voilà enfin ! Bon soir, ma chere maman ! Que je suis aise de vous revoir ! Comment vous portez-vous à présent ? Mieux que tantôt. Je vois cela à votre air, & je m'en vais danser de joie. Tenez, je ne peux pas vous voir souffrir ; c'est au dessus de mes forces : notez cela dans vos tablettes ; mais ne l'oubliez plus. Vous m'avez envoyée aux Tuileries : eh bien, j'y ai été, & j'y ai vu quelque chose de bien extraordinaire.

LA MERE.

Et quoi donc ?

EMILIE.

Une petite demoiselle bien parée ,
qui n'était pas plus grande que moi ,
& qui regardait toujours ses nœuds
de manches , tournant sans cesse ses
yeux de la gauche à la droite , & de
la droite à la gauche.

LA MÈRE.

Bon ! On ne s'attend pas à un événement de cette importance.

EMILIE.

Elle ne regardait pas seulement autre chose ; aussi tout le monde riait & se moquait d'elle.

LA MÈRE.

Comment, tout le monde s'occupait de ces nœuds de manches ? Vous avez raison de vous vanter d'avoir vu quelque chose d'extraordinaire.

EMILIE.

Eh bien , elle ne s'apercevait de rien de tout cela.

LA MÈRE.

Toujours à cause de ses nœuds de manches? Et vous, vous étiez du côté de tout le monde qui riait?

EMILIE.

A vous dire la vérité, maman, cela ne m'a pas paru bien plaisant; mais j'entendais dire tout autour de moi que c'était bien ridicule.

LA MÈRE.

C'est que le ridicule n'est pas toujours plaisant. Et vous ne connaissez pas cette petite demoiselle aux nœuds de manches?

EMILIE.

Non, maman, je ne la connais pas, ni ma bonne non plus. Mais la bonne de Mademoiselle de Solanges, que nous avons rencontrée à la promenade, a dit que c'était sûrement la fille de quelque cuisinière que sa

maîtresse s'était divertie à parer, parce que si c'était une demoiselle de condition, elle ne serait pas si étonnée d'être bien mise & d'avoir des nœuds de manches.

LA MERE.

Un grand événement amene toujours des remarques nobles & fines.

EMILIE.

Et puis, elle s'est tout de suite retournée vers son élève, & lui a dit avec un ton fort aigre : Pour vous, Mademoiselle, c'est encore pis : car vous voyez fort bien quand on se moque de vous ; mais vous ne vous en souciez nullement, & vous allez toujours votre train.

LA MERE.

Voilà, après une belle remarque une leçon de morale donnée très-à-propos ! Et vous, comment avez-vous trouvé cette remarque & cette morale ?

EMILIE.

E M I L I E.

Mais vous savez bien, maman , que ce ne sont pas mes principes qu'on reprenne les enfans comme cela devant le monde. Cela ne peut faire plaisir ni à ceux à qui cela s'adresse, ni à ceux qui en sont témoins par occasion. Je crois que Mademoiselle de Solanges pense comme moi sur ce chapitre.

L A M E R E.

A moins qu'elle ne soit comme la bonne la dépeint, également insensible à l'éloge & à l'improbation.

E M I L I E.

Cela ferait bien triste. L'improbation est le contraire de l'approbation ; n'est - ce pas ?

L A M E R E.

Oui , c'est le blâme , la critique. Mais vous , ma chere amie , avez-

vous un peu pensé à vos nœuds de manches pendant ce temps-là ?

EMILIE.

Comment mes nœuds de manches ? Vous voyez bien , maman , qu'avec ma robe je n'en ai pas pu avoir.

LA MÈRE.

Je croyais que tout le monde avait les siens , c'est-à-dire , les défauts , les ridicules , & qu'il ne s'agissait que d'imiter la petite fille & de tenir ses yeux fixés dessus.

EMILIE.

Ah , vous le prenez dans ce sens ? Vous êtes drôle , maman , avec vos nœuds de manches !

LA MÈRE.

Je pense que si chacun fixait ses yeux sur les siens , on ne verrait pas tant ceux des autres , & tout le monde s'en trouverait mieux.

CONVERSATION. 363

EMILIE.

Cela rapelle la fable de la besace.

LA MERE.

Qu'est-ce qu'elle dit cette fable ?

EMILIE.

C'est celle où tous les animaux sont
contens de leur figure.

LA MERE.

Ils se trouvent tous parfaits & critiquent leurs camarades ; n'est-ce pas ? Je voudrais me souvenir des derniers vers.

EMILIE.

Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres
hommes.

On se voit d'un autre oeil qu'on ne voit son
prochain.

Le fabricant souverain

Nous créa besaciers, tous de même maniere,
Tant ceux du temps passé que du temps
d'aujourd'hui.

Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

LA MÈRE.

Voilà les nœuds de manches changés en besaces. Votre petite redingote ne vous a pas empêchée, je pense, de porter vos deux besaces aux Tuileries ?

EMILIE.

Oui, oui, je vous entends fort bien.

LA MÈRE.

Et laquelle avez-vous rapporté la mieux garnie, celle de devant ou celle de derrière ?

EMILIE.

En vérité, maman, j'étais si pressée de vous revoir, que je n'y ai pas pris garde.

LA MÈRE.

Comme je vous ai fait un peu attendre, je croyais que vous aviez eu le loisir d'y regarder.

EMILIE.

J'y regarderai ce soir.

LA MERE.

Et pour y mieux voir, mettez la conscience de la partie. Il y a peut-être du temps que vous ne lui avez parlé. Elle est bonne à consulter dans l'occasion; personne ne voit comme elle le fond d'une besace

EMILIE.

Eh bien, ma chere maman, ce soir je ferai avec elle un déménagement général de mes deux besaces. Tout ce qu'il y a dans la besace de derriere, je le logerai dans celle de devant, & avec ce qu'il y a dans celle-ci, je meublerai la besace de derriere.

LA MERE.

Si vous êtes capable d'effectuer ce déménagement, je prendrai une grande considération pour vous, &

vous vous en trouverez d'ailleurs parfaitement bien. Les deux besaces deviendront tous les jours plus légères. Vous ne mettrez presque jamais rien dans la besace des défauts d'autrui, parce que vous ne vous en occuperez point, & vous vuiderez insensiblement la besace de vos défauts, parce que les voyant sans cesse, vous voudrez vous en défaire.

EMILIE.

En ce cas, maman, jamais déménagement n'aura valu autant de profit.

LA MERE.

Ce qui m'en plaît, c'est que je m'apercevrai dès demain matin, si le déménagement a eu lieu.

EMILIE.

Jusqu'à présent, ma chere maman, vous n'avez fait que vos exclamations sur mon histoire, & je les connais

CONVERSATION. 367

ces exclamations ; je fais fort bien quand vous vous moquez de moi. Mais dites - moi à présent , là sérieusement , comment vous trouvez mon histoire , & ce que vous pensez de cette petite fille.

L A M E R E.

Je n'en pense rien du tout. Elle a peut-être eu des motifs particuliers & que nous ne pouvons pas deviner , pour regarder toujours à droite & à gauche ; peut-être aussi est-ce une tête bien vuide & bien vague , qui ne peut être fixée que par des nœuds de manches. Mais qu'est-ce que cela me fait , & pourquoi voulez-vous que je m'occupe d'une telle niaiserie ? Si nous avions été ensemble aux Tuileries , il y a à parier qu'elle aurait passé & repassé vingt fois devant nous , sans que je l'eusse remarquée , ni peut-être vous non plus.

Cela pourrait bien être ; mais comme tout le monde la regardait, on ne pouvait pas s'empêcher de regarder aussi de ce côté-là.

LA MERE.

L'histoire de tout le monde me paraît bien plus singulière que celle de la petite fille. Convenez que ce monde n'avait pas la tête moins vuide qu'elle, pour s'occuper d'un objet si frivole & si peu digne d'attention. Cela m'a même paru si extraordinaire que j'étais tentée un moment de croire que tout ce monde se bornait à Emilie, Mademoiselle de Solanges & leurs deux bonnes.

EMILIE.

Non, je vous assure, maman, que la moitié de l'allée regardait & en parlait.

LA MERE.

Il faut donc qu'elle ait eu dans sa

CONVERSATION. 369

figure ou dans son allure quelque chose de particulier, & qu'une action, en elle-même très-insipide & très-plate, en ait reçu un tour original & comique. Mais trouvez-vous un grand plaisir à vous amuser des ridicules des autres ?

EMILIE.

Moi, maman ? Non. Je vous avoue que cela me paraît triste.

LA MERE.

Et à moi aussi, à moins qu'il ne soit question de mes propres ridicules ou de ceux de mes amis intimes, comme d'Emilie, par exemple ; alors j'en plaisante volontiers.

EMILIE.

Ah oui, je fais bien ; c'est pour me corriger.

LA MERE.

Je parle de tous mes amis intimes & de moi-même. Mais pour

Q 5

les indifférens & les inconnus , je vous avoue que je n'ai pas assez de temps de reste , pour m'occuper de leurs défauts.

É M I L I E.

Je crois que dorénavant je n'en aurai pas non plus pour eux.

L A M È R E.

Ne croyez-vous pas aussi qu'il faut bien autant d'esprit, de finesse & de pénétration pour saisir les belles & bonnes qualités d'une personne, que pour découvrir ses ridicules?

E M I L I E.

Et vous , maman, qu'en croyez-vous?

L A M È R E.

Moi, j'en suis d'autant plus convaincue que j'ai vu des gens d'un esprit assez borné & fort commun saisir les ridicules avec beaucoup de promptitude. En revanche j'ai eu plus



d'une fois occasion de remarquer que la propriété la plus ordinaire d'un esprit supérieur, c'est de resser étranger à ce genre d'observations, de ne rien voir de ces petites miseres, mais de percer à travers une écorce souvent trompeuse jusqu'à la valeur intrinsèque d'un homme ; j'ai constamment vu les hommes d'une certaine trempe se plaire à découvrir le mérite réel, à développer le bien caché qui échape si aisément à l'attention du vulgaire, & trop mépriser les imperfections de rencontre pour s'en faire un objet d'occupation ou d'amusement.

EMILIE.

Propriété veut dire *qualité* ; n'est-ce pas ?

LA MERE.

Oui, ma chere amie.

EMILIE.

Ah, je crois aisément qu'il y a plus de plaisir à s'occuper du bien que du mal.

Et plus de mérite aussi, parce que les imperfections sautent aux yeux de tout le monde, tandis que la modestie cache souvent sous son voile les plus nobles & les plus touchantes qualités de l'ame.

E M I L I E.

Il faut lui ôter son voile, n'est-il pas vrai ?

L A M È R E.

Mais doucement, doucement, sans offenser sa pudeur.

E M I L I E.

Et comment trouvez-vous, maman, la conduite de la bonne de Mademoiselle de Solanges ?

L A M È R E.

Je laisse à Madame de Solanges le soin de la trouver bonne ou mauvaise.

E M I L I E.

Je ne m'en mêlerai donc pas non.

CONVERSATION. 373

plus. Mais vous n'approuvez pas au moins le ton aigre ?

L A M È R E.

Ni moi , ni personne , je pense. Cependant , avant de condamner , il faudrait savoir jusqu'à quel point Mademoiselle de Solanges est acoutumée à exercer la patience de sa gouvernante. Car si par hazard elle en abusait continuélement , il ne faudrait pas s'étonner qu'à la fin la pauvre bonne se trouvât au bout de sa provision.

E M I - L I E.

Cela est vrai pourtant.

L A M È R E.

Je crois qu'une jeune personne habituélement indocile & revêche à la raison peut changer le caractère d'une bonne gouvernante , & le rendre à la longue tout à fait mauvais.

Mais non, maman, c'est tout le contraire; il faut que la bonne change le mauvais caractère de son élève.

LA MÈRE.

Oui, c'est là le but de l'éducation ; mais malheureusement il est plus aisé de faire tort à un bon arbre, que de redresser un méchant arbrisseau. Nos bonnes n'ont pas toujours reçu elles-mêmes des principes assez sûrs , une instruction & une éducation assez soignées pour venir à bout d'un ouvrage si difficile & pour être en état de servir de modele parfait & irréprochable aux jeunes personnes qu'on leur confie.

LA MÈRE.

Mais tant pis , maman , tant pis.

EMILIE.

J'en conviens; mais il ne dépend

pas de nous d'éviter cet écueil. J'ai oui dire qu'en pays étranger il était assez commun de trouver dans une certaine classe , des personnes bien nées, bien élevées, qui ont reçu elles-mêmes une éducation éclairée & sensée, & qui se destinent ensuite au métier pénible & honorable de gouvernante; on peut donc leur confier ses enfans sans inquiétude. Nous n'avons pas chez nous le même avantage. Rarement une bonne qui se voue à cet emploi important, a reçu une meilleure éducation que celles que leur fortune condamne à la servitude domestique. Elles peuvent être honnêtes & fideles ; mais on n'en doit pas attendre ni exiger des services plus essentiels & plus élevés.

E M I L I E.

Elles n'ont qu'à faire comme la bonne de Mademoiselle de Perseuil.

Je parie , maman , que vous ne trouvez rien à redire à celle-là , & qu'elle vous paraît comme une bonne en pays étranger.

LA MÈRE.

Il est vrai qu'elle a le maintien le plus décent & le plus convenable ; je lui trouve tout à fait l'air d'une personne de mérite & bien élevée.

EMILIE.

Vous me l'avez dit , & je l'ai remarqué comme vous ; mais vous ne l'entendez pas parler à sa petite amie. Maman , c'est avec une sagesse , une douceur ; il n'y a jamais ni trop , ni trop peu.

LA MÈRE.

Malheureusement les personnes de ce mérite sont presque introuvables. Mais savez-vous à quoi cette disette engage ?

CONVERSATION. 377

EMILIE.

Je crois , ma chere maman , que nous autres enfans nous n'avons qu'à être bien raisonnables ; cela rend le métier de bonne plus aisé.

LA MERE.

Je pense comme vous , qu'un enfant bien né peut rendre une gouvernante médiocre , bonne. Voilà pour les enfans. Et les meres ?

EMILIE.

Ah , je ne me mêle pas des meres.

LA MERE.

Je crois qu'en France une mere a une obligation d'autant plus étroite de se former elle-même , pour être en état de veiller sur l'éducation de ses enfans , qu'elle a moins de secours à attendre des perſones avec qui elle voudrait partager ce ſoin.

E M I L I E.

Je crois que c'est un rôle bien difficile que celui d'une mere ; mais ce ne sont pas mes affaires , dieu merci. Quant à ma bonne & moi , nous n'avons jamais de différend ensemble. Elle me dit, C'est la volonté de Madame votre mere ; & c'est fini. Seulement elle me dit qu'elle s'ennuie de ne me pas voir davantage ; mais je lui réponds , C'est la faute de maman , pardonez - moi si je ne m'ennuie pas d'être avec elle ; & c'est fini.

L A M E R E.

Je suis fort contente de votre bonne. Elle a tout le zele qu'il faut , & elle n'en a pas plus que je n'en désire.

E M I L I E.

Et moi aussi j'en suis fort contente. Toutes les bonnes , au moins en ce pays-ci , ne peuvent pas ressembler à

CONVERSATION. 379

celle de Mademoiselle de Perseuil.
— Mais à propos, maman ; j'allais oublier le plus essentiel. J'ai lu hier une belle histoire dans ce livre que vous m'avez prêté. J'étais venue ce matin pour vous en parler ; mais quand je vous ai vu souffrante. . . . Oh, tenez, ne pensons plus à cela. Parlons de notre histoire. Elle est belle, belle, belle. Savez-vous, maman, qu'elle a fait pleurer mon frere ?

L A M E R E.

Lequel ?

E M I L I E.

Mon frere cadet.

L A M E R E.

Et vous ?

E M I L I E.

Moi, je n'ai pas pleuré.

L A M E R E.

L'histoire ne vous a donc pas paru touchante ?

E M I L I E.

Ecoutez , maman , je m'en vais vous la conter ; vous me direz si j'ai mal fait de ne pas pleurer.

L A M E R E.

Sans savoir votre histoire, je vous dirai d'avance que vous avez bien fait de ne pas pleurer, dès qu'elle ne vous a pas assez touchée pour provoquer vos larmes, & que votre frere a bien fait de pleurer, puisqu'il était atendri.

E M I L I E.

Je n'entends pas cela. Nous n'avons pas fait la même chose, & nous avons bien fait tous deux ?

L A M E R E.

Oui, parce que tous les deux vous avez suivi le mouvement de votre cœur. Le sien s'est atendri, il l'a écouté ; le vôtre ne vous a rien dit, vous ne pouviez donc pas pleurer.

CONVERSATION. 381

EMILIE.

Reste à savoir lequel de nos deux
cœurs avait raison.

LA MERE.

Celui qui était le plus accessible à
l'impression de la vérité.

EMILIE.

Maman, que je vous conte mon
histoire que j'ai lue, & vous verrez.

LA MERE.

Je le veux bien.

EMILIE.

Or écoutez & soyez toute oreille.

LA MERE.

J'écoute au moins de toutes mes
oreilles.

EMILIE.

Il y avait deux vieux bons hommes
qui étaient une fois sur les monta-
gnes. . . . les montagnes. . . .

LA MÈRE.

Tout est-il écrit avec cette élégance ?

EMILIE.

Mais, maman , je n'ai pas retenu les mots , je vous conte les choses d'après moi. J'ai oublié le nom de la montagne ; mais c'est égal.

LA MÈRE.

Comment égal ? Vous voulez me faire grimper sur une montagne sans nom ?

EMILIE.

Mais je ne le fais pas , maman.

LA MÈRE.

En ce cas, dites-moi du moins dans quel pays elle est.

EMILIE.

Je ne m'en souviens plus.

LA MÈRE.

Je ne saurai donc pas la patrie de ces bons vieillards ?

EMILIE.

Ah, voilà que je m'en souviens.
C'était au bord de la mer... Non,
non, ils devaient y aller.... Mais non,
ils sont restés dans les Alpes, proche
de la Savoie, si je ne me trompe.

LA MERE.

Dieu merci, me voilà orientée !
A présent je les vois d'ici, ces bon-
nes gens.

EMILIE.

Vous les voyez d'ici? Je voudrais
bien les voir aussi.

LA MERE.

Ou, si je ne les vois pas, je fais
du moins où les prendre; je connais
mon chemin de Paris en Savoie.

EMILIE.

C'était tout ce que je désirais de sa-
voir hier en lisant leur histoire.

LA MERE.

Une fois en Savoie & au pied

des Alpes, je les découvrirai peut-être.

EMILIE.

Ou je vous aiderai à grimper la montagne : car s'il faut grimper, ma chere maman, je crois que j'en fais plus long que vous. Mais c'est d'ici en Savoie que mon chemin m'embarasse. Est il long, est-il court, je n'en fais rien !

LA MERE.

J'avais cependant oui dire que vous vous livriez à l'étude de la géographie.

EMILIE.

Cela est vrai. J'avais prié mon frere aîné de me la montrer un peu à votre insu : je voulais vous surprendre agréablement avec ma science ; mais c'est un mauvais maître, il n'a point de patience.

LA MERE.

CONVERSATION. 385

LA MERE.

Peut-être avec ceux qui n'ont point d'attention.

EMILIE.

Le fait est, ma chere maman, que j'ai fort mal profité de ses leçons.

LA MERE.

Il faudra donc chercher un autre maître : car enfin il sera bientôt temps de savoir trouver son chemin d'ici en Savoie.

EMILIE.

Eh bien, maman, ces deux vieillards étaient là. Ils s'étaient fait une petite maison, & ils avaient un lit avec deux matelas & un sommier de crin, & puis des livres, & puis deux chaises de paille ; & puis ils priaient le bon dieu, & puis.....

LA MERE.

Et ils étaient là au milieu de ces Et puis?

Tome I.

R

Mais non, maman ; c'est que je conte.

LA MERE.

Je vous ai quelquefois conté des histoires, mais je ne me rapelle plus si je vous ai fait trébucher d'*Et puis* en *Et puis*. En ce cas ce serait une représaille de votre part, & j'aurais tort de vous chicaner.

EMILIE.

Allons, allons, je m'en vais bien dire. Il leur était arrivé bien des malheurs à ces deux messieurs. Il y en avait un qui était bien riche, bien riche.

LA MERE.

C'est un malheur dont on se console ordinairement.

EMILIE.

C'est vrai ; mais l'autre ne l'était pas.

LA MERE.

Et pourquoi ne l'était-il pas ? Qu'est-

CONVERSATION. 387

ce qu'ils faisaient tous deux sur cette montagne avec un lit & des livres, l'un d'eux étant si riche ?

EMILIE.

Mais non, maman, un moment de patience ; c'est qu'il ne l'était plus, comme vous allez voir.

LA MERE.

Voyons donc.

EMILIE.

C'est-à-dire, qu'il n'est devenu riche qu'à la fin de mon conte.

LA MERE.

Vous le commencez donc par la fin ? Il fallait m'en prévenir, car ce n'est pas l'ordinaire.

EMILIE.

Oh maman, cela n'y fait rien.

LA MERE.

Pour vous qui savez votre histoire mais pour moi !

R 2

EMILIE.

Pardonnez-moi , maman , vous la saurez aussi.

LA MÈRE.

Mais si vous eussiez commencé à la lire par la fin & à rebours , croyez-vous que vous l'eussiez assez comprise pour me la si bien conter , & que votre frère eût pu pleurer ?

EMILIE.

Fort bien , maman , moquez-vous de moi ! Tout cela vient de ce que j'ai mal commencé. Mais aussi pourquoi avez-vous voulu savoir le nom de la montagne tout de suite ? Cela m'a brouillée. Or , quand on embrouille ses écheveaux en commençant , il n'y a plus de remède ; il faut couper avec les ciseaux. Tenez , maman , coupons. J'ai toujours oui dire que les plus courtes sottises sont les meilleu-

CONVERSATION. 389

res. Si vous voulez, nous parlerons d'autre chose.

LA MÈRE.

Comment, vous seriez capable de me laisser là au beau milieu des Alpes avec vos deux vieillards que je ne connais ni de près ni de loin ?

EMILIE.

Eh bien, maman, contez-moi le commencement, seulement pour me remettre, & puis je vous dirai bien la fin.

LA MÈRE.

Vous voulez que je vous conte votre histoire ? Je n'en fais ni le commencement ni la fin. Tâchez de vous remettre, & puis vous la recommencerez, là posément.

EMILIE.

Ah, maman, dieu m'en préserve !
Je craindrais de vous ennuyer à la

mort. Mais puisque vous ne pouvez pas vous détacher de ces deux messieurs , je vais continuer.... J'ai beau me remettre , il ne me vient rien.... Ah , j'y suis ; je l'espere du moins.... Celui qui était bien riche a tout donné , parce que l'autre n'avait rien. Il lui a dit : Prends tout , mon frere.

L A M E R E.

Comment , ces messieurs étaient freres ?

E M P L I E.

Sans doute , maman. Vous ne saviez pas cela ?.... Tenez , je m'en souviens à présent , ils ont essuyé une tempête , parce qu'ils étaient embarqués.... Ah.... C'est qu'ils demeuraient à Bruxelles ; & ils voulaient se rendre en Italie.

L A M E R E.

Ils sont allés de Bruxelles par mer sur les Alpes ?

EMILIE.

Mais, maman, je ne suis pas obligée de savoir toutes leurs allées & venues, je ne les connais que depuis hier au soir; d'ailleurs l'histoire est bien longue, & je n'aurais pas fini d'ici à demain, si je voulais tout expliquer. L'essentiel, c'est qu'ils sont très-heureux sur cette montagne, excepté l'un d'eux qui est triste, parce qu'il a perdu sa femme, qui est morte dans la prison en nourrissant son enfant. C'était son boulanger, son boucher & puis d'autres qui en étaient la cause.... Ah, oui, son frère arriva malheureusement trop tard dans la prison, parce qu'elle était morte.

LA MÈRE.

La prison?

EMILIE.

Mon dieu, non, maman, vous

savez bien qui. Cette pauvre femme mourut , mais le frere emporta l'enfant.

L A M E R E.

Dieu merci , voilà déjà un enfant sauvé. Si vous mettiez dans vos récits autant d'ordre & de clarté que de rapidité & de mouvement , je crois que vous feriez des chef-d'œuvres. Je ne vous ai jamais vu cette volubilité.

E M I L I E.

C'est que je voudrais vous débarrasser de mon conte ; il doit vous paraître insupportable , tout beau qu'il était . . . Ah , pardonnez-moi , j'y suis à présent. C'est le feu qui avait brûlé tout son bien la nuit , qui était dans son porte-feuille , & puis . . .

L A M E R E.

La nuit était dans son porte-feuille ?

EMILIE.

Mais non, maman, c'était son bien qui était dans son porte-feuille. Mais tout est réparé : ils sont vieux, mais très-heureux & riches aussi. Vous disiez qu'ils n'avaient qu'un lit & des livres. Détrompez-vous, maman, ils ont des vaches, des chevres, une laiterie. Je voudrais que nous pussions leur demander à goûter. C'est la meilleure crème & le meilleur beure à vingt lieues à la ronde. Et l'enfant n'est plus un enfant. Il s'est marié, & sa femme a soin de son vieux pere, qui pleure tous les jours d'attendrissement, & qui vivra cent ans, quoi-qu'il ait eu bien des chagrins ; mais ils sont oubliés, & les deux vieillards disent tous les soirs à leurs enfans, quand gens & bêtes se portent bien : La providence de dieu soit bénie ! Elle est au dessus de la sagesse humaine. — Ah !

R. 5

LA MÈRE.

Vous n'avez pas choisi le plus sûr moyen. Mais qui vous obligeait à me faire ce conte ? Moi , j'étais à cent lieues de votre montagne ; vous m'y avez entraînée avec une admiration qui vous a saisie subitement , & que je me flatais de gagner aussi.

EMILIE.

Cela serait arrivé , maman , mais malheureusement je n'étais pas en train ; mais c'est que je n'en savais rien , sans quoi je n'aurais pas commencé. Quand on a commencé , il faut sauter le fossé , dit Monsieur de Boisy ; on ne peut plus reculer.

LA MÈRE.

Si vous voulez savoir la vérité , je vous dirai que ce ne sont ni les noeuds de manches , ni les gouvernantes des pays étrangers , qui

CONVERSATION. 397

vous ont si fort embrouillé votre histoire.

EMILIE.

A qui donc en ai-je l'obligation ?

LA MERE.

A vous toute seule , parce que vous l'avez lue hier sans aucune attention.

EMILIE.

Hem ! Cela pourrait bien être. Mais dites-moi donc , maman , comment vous faites pour tout deviner ; car vous n'y étiez point , & vous m'apprenez là un fait très-vrai , mais que je ne savais pas moi-même.

LA MERE.

Il ne faut pas être forcierè pour deviner qué , si vous aviez lu avec attention , vous auriez conté avec clarté & neteté.

EMILIE.

A présent je me rapelle comment

tout cela s'est passé. Quand j'ai vu mon frere pleurer, je me suis reproché de n'avoir pas lu avec plus d'attention : car c'était moi qui lisais, mais ma tête trotait toujours. Je me suis dit, Si je n'étais pas si étourdie, je pleurerais aussi à présent. Mais il n'y avait plus moyen, car nous étions déjà à la providence de dieu, quand cette réflexion m'est venue.

LA MÈRE.

Mais au moins ne fallait-il pas avoir l'étourderie de vouloir me conter une histoire que vous ne saviez pas.

EMILIE.

Autre sottise ! J'ai cru qu'en l'annonçant comme très-belle, cela me la ferait retrouver, parce que quand on est engagé, il faut s'en tirer avec honneur.

LA MÈRE.

Cette ressource serait excellente, si

CONVERSATION. 399

elle pouvait réparer les distractions passées ; mais on ne peut retrouver ce qu'on n'a jamais possédé.

EMILIE.

Aussi vous voyez comme je m'en suis tirée ?

LA MÈRE.

Vous ignorez, je crois, un plus grand danger que vous avez couru.

EMILIE.

Quel danger donc ?

LA MÈRE.

Celui de prendre de l'humeur.

EMILIE.

Moi de l'humeur, maman ; & quand je suis avec vous ! Jamais, jamais. C'est trop laid cela. Tenez, cela ne peut pas arriver ; l'humeur est tout ce que je déteste le plus au monde.

LA MÈRE.

Il est vrai que je ne vous y ai pas vu fort disposée jusqu'à présent, & je vous en félicite. Malgré cela, il y a des momens où je crains que vous ne soyez menacée de cette maladie.

EMILIE.

Comment pouvez-vous avoir de ces craintes - là ?

LA MÈRE.

Tenez, de votre volubilité, de la rapidité que vous avez mise dans votre narration, à l'impatience & de l'impatience à l'humeur, il n'y avait qu'un pas.

EMILIE.

Cela se peut, maman; mais je ne l'ai pas fait ce pas.

LA MÈRE.

Je vous rends cette justice.

CONVERSATION. 401

EMILIE.

Je me le rapelle à présent , maman ; vous m'avez dit l'autre jour que l'humeur est toujours un aveu de notre faiblesse. Croyez - vous qu'on soit bien curieuse de s'avouer & de montrer aux autres qu'on est si faible ?

LA MERE.

Non sûrement, mais ce que vous redoutez si fort & avec raison , peut vous ariver par un côté d'où vous ne l'attendez point du tout.

EMILIE.

Voyons donc ce côté , maman , & fermons - le vite : car je ne me soucie pas , mais absolument pas , d'être maussade.

LA MERE.

Je m'en vais vous l'indiquer. C'est que je vous crois naturellement un peu paresseuse.

EMILIE.

Pensez-vous cela, maman ? Cela ferait fâcheux. Je vais pourtant toujours de bon cœur à mes devoirs.

LA MÈRE.

J'en conviens ; mais dès qu'il s'agit de faire un léger effort de mémoire ou d'application, il me semble que la force & le courage vous abandonnent.

EMILIE.

Mais aussi quand je l'ai fait cet effort , j'avance comme un petit ange ensuite.

LA MÈRE.

Dans vos jeux , qu'il vous arrive la plus petite contrariété , vous aimez mieux les quitter que de la surmonter.

EMILIE.

Vous avez observé cela ?

CONVERSATION. 403

LA MÈRE.

N'est-ce pas là l'allure d'un esprit paresseux ?

EMILIE.

Je le crains ; mais , maman , quand cela ferait , quelle liaison y a-t-il entre la paresse & l'humeur ? Elles ne sont pas même parentes de loin.

LA MÈRE.

Vous vous trompez , elles sont tout au contraire très-proches parentes , comme vous allez voir. C'est un fait certain , & vous l'avez éprouvé plus d'une fois , que rien ne rend heureux comme l'occupation , rien ne rend triste comme l'oïveté. Or il n'y a point d'occupation sans application , sans une certaine contention de l'esprit.

EMILIE.

Et qu'est-ce que c'est que la contention ?

C'est la plus forte attention dont une tête soit capable. Un esprit actif trouve un grand contentement à déployer cette attention, parce qu'elle lui fait faire des progrès, qu'elle lui fait découvrir tous les jours des objets nouveaux, & qu'elle lui procure encore le sentiment très-satisfaisant de ses propres forces. Un esprit paresseux ne connaît aucun de ces plaisirs. La moindre peine qu'il faut prendre l'éfarouche; la moindre difficulté qu'il faut vaincre le décourage. Avec cette disposition il est impossible de faire le moindre progrès. Ainsi, à la place des plaisirs que procure l'occupation, arrive l'humiliation, l'ennui, le dégoût & l'humeur.

EMILIE.

Maman, voilà une vilaine généalogie.

LA MÈRE.

C'est la même histoire avec les contradictions. Vous savez que la vie en est remplie. Un esprit actif les surmonte, & parvient à son but en dépit d'elles ; il jouit par conséquent de sa victoire. Un esprit paresseux n'ose rien entreprendre, la moindre contradiction l'arrête & l'abat, & le force de renoncer à ses projets ; pour toute consolation, il lui reste l'humeur.

EMILIE.

Fort bien ! Et deux ! Mais pourquoi dites - vous donc quelquefois que le sage se soumet aux contradictions de la vie sans murmure ? Je n'ai qu'à me faire sage, & n'ayant point de murmure, je n'aurai point d'humeur.

LA MÈRE.

A merveille : mais savez - vous quand & pourquoi le sage se sou-

met aux contradictions sans murmure ?

EMILIE.

Non.

LA MERE.

Parce qu'avant de s'y soumettre , il a essayé tous les moyens de les vaincre. Il ne s'y soumet qu'après s'être convaincu qu'il n'est pas en son pouvoir de les surmonter. Alors la raison lui dit que l'homme doit se résigner à ce qu'il ne peut changer.

EMILIE.

Il n'y a point d'humiliation à cela.

LA MERE.

Ni d'humeur à avoir. J'ai connu une petite personne qui s'occupait beaucoup dans sa journée de rubans, de pompons, d'ajustemens.

EMILIE.

Mais, maman, ce n'était pas pour

CONVERSATION. 407

elle. Vous savez bien qu'elle avait une poupée., dame de qualité, dont c'était son devoir de faire la toilette. Quand on est en condition, on ne choisit pas ses occupations.

LA MÈRE.

Je conviens que ce n'est pas pour elle que la jeune personne s'occupait de chiffons, mais ce n'était pas non plus pour sa poupée.

EMILIE.

Pourquoi donc, maman?

LA MÈRE.

Parce qu'elle était paresseuse.

EMILIE.

Je ne comprends pas cela, par exemple.

LA MÈRE.

C'est que pour penser à ces fadaïses, son esprit, sa mémoire n'avaient aucun effort à faire, & par consé-

quent sa paresse espérait y trouver son compte. Mais sa paresse la trompait ; car son esprit , quoique paresseux , désirait une nourriture plus solide & plus active. Ainsi , quand elle avait donné beaucoup de temps à ces niaiseries , elle était toute étonnée de n'y pas trouver la satisfaction qu'elle s'en était promise ; elle sentait du vuide , de l'ennui , c'est-à dire , qu'elle était toute disposée à l'humeur.

EMILIE.

Allons , nous y voilà encore. Mais , maman , pourquoi sa mere (car je crois qu'elle en avait une & bien tendre ,) ne l'empêchait-elle pas de perdre son temps avec les chiffons ?

LA MERE.

Sa mere disait : Si je l'en empêche , si je lui dis , Emilie , ne faites pas cela , par amitié pour moi elle se conformera de bon cœur à ma volonté ;
mais

mais elle croira que je lui ai enlevé un grand sujet de satisfaction, une source de plaisirs ravissans. Il vaut mieux que sa propre expérience la défabuse, & qu'elle voie que le bonheur n'est pas là. Il y aura un peu de temps perdu de cette façon; mais aussi elle ne sera pas obligée de me croire sur ma parole, & elle sera détrompée pour toujours.

E M I L I E.

Et voilà peut-être pourquoi la poupée est allée passer l'été dans une de ses terres, & la jeune personne est restée à Paris auprès de la plus aimable mere du monde.

L A M E R E.

Cette mere m'a dit : Ce n'est pas moi qui empêcherai la poupée de quitter sa terre & de revenir ici disposer des momens perdus de la petite personne : car je hais trop la

tyrannie pour l'exercer même contre les poupées.

EMILIE.

Si celle-ci revient l'hiver prochain à cause des longues soirées, j'espère qu'elle aura perdu la moitié de sa passion pour les chifons & les ajustemens, & que je ne serai plus obligée de m'en occuper par état.

LA MÈRE.

Quoi qu'il en soit, vous voyez toujours clairement que dans les contradictions de la vie, dans les occupations sérieuses, & même dans les occupations frivoles & dans les amusemens, la paresse est tout ce qu'il y a de plus nuisible au bonheur, & que ce n'est pas lui faire tort en lui reprochant l'humeur que vous détestez si fort, comme sa plus proche parente.

CONVERSATION. 411

EMILIE.

Vous la retrouvez donc toujours cette vilaine parente ?

LA MERE.

C'est que je voudrais bien qu'elle n'approchât jamais de la maison.

EMILIE.

Savez-vous, maman, ce que nous ferons ? Nous mettrons la paresse à la porte ; les deux parentes se rencontreront dans la rue , & s'en iront ensemble bien loin d'ici.

LA MERE.

C'est sans contredit le meilleur parti : car aussi long - temps qu'une d'elles sera dans la maison , on ne peut répondre qu'elle n'ouvre la porte à l'autre ; & si elles deviennent une fois maîtresses ici , adieu la joie , le bonheur & tous les vrais plaisirs de la vie.

E M I L I E.

Mes freres, maman, sont-ils paresseux ou actifs ?

L A M E R E.

Vraiment voilà une question de conscience ! Mais si vos freres avaient des défauts , je pense qu'ils désireraient qu'on leur en parlât & non à leur sœur.

E M I L I E.

Eh bien , je ne vous demande que leurs bonnes qualités.

L A M E R E.

Si vous mettez la paresse à la porte , comme c'est votre projet , je suis persuadée qu'avec un peu d'attention vous n'aurez pas besoin de moi pour découvrir les bonnes qualités de vos freres. Ils sont plus âgés & par conséquent plus formés que vous ; ainsi leurs bonnes & mauvaises qualités doivent se remarquer plus aisément.

CONVERSATION. 413

EMILIE.

Mais aussi je les ai déjà remarquées, ma chère maman. Je voulais seulement savoir si nous étions, vous & moi, du même avis là dessus.

LA MERE.

Eh bien, un jour, pendant une de nos promenades, nous éplucherons toutes leurs bonnes qualités, & nous verrons si nous sommes d'accord.

EMILIE.

Maman, je crois qu'on aime mieux mes frères que moi.

LA MERE.

Qui croyez-vous qui aime mieux vos frères que vous ?

EMILIE.

Mais tous ceux qui viennent ici. On vous fait souvent leur éloge, & de moi l'on ne dit mot.

LA MÈRE.

C'est que mes amis ne sont pas accoutumés à louer en face. Peut-être, lorsque vous n'y êtes pas, votre éloge les occupe-t-il aussi.

EMILIE.

Cela serait-il possible? Me dites-vous vrai, ma chère maman? Ah, répétez-moi cela encore une fois.

LA MÈRE.

Ce n'est pas moi qui peux vous l'assurer ; mais comme vous devez avoir ce soir une entrevue avec votre conscience , & faire un déménagement de besaces fort important , si elle vous certifie que vous annoncez d'heureuses dispositions , que vous donnez quelques espérances fondées , vous pouvez compter que mes amis s'intéressent trop à ma satisfaction pour ne l'avoir pas remarqué.

CONVERSATION. 415

EMILIE.

En ce cas, c'est bien heureux que personne ne m'ait entendu conter mon barbouillage.

LA MERE.

Il est vrai qu'on n'y aurait pas remarqué un grand talent pour l'histoire, & que l'effet n'en eût pas été bien brillant.

EMILIE.

Ni par conséquent l'éloge bien pompeux, quand j'aurais eu le dos tourné. Maman, vous n'en direz rien à mon frere; n'est-ce pas ?

LA MERE.

Non, je vous le promets. Mais si vous le voulez, après souper, pendant notre petite assemblée de famille, nous proposerons que chacun de nous conte une histoire; votre frere ayant encore les yeux tout humides d'hier au soir, ne manquera

pas de nous conter l'histoire des deux vieillards qui l'a tant fait pleurer. Moi, je ne ferai pas semblant d'en avoir la moindre notion, & de cette manière je l'apprendrai tout naturellement : car je vous avoue que je voudrais avoir le cœur net sur ces bonnes gens de la montagne.

EMILIE.

Et vous, maman, vous conterez donc aussi une histoire ?

LA MÈRE.

Il le faudra bien.

EMILIE.

Oh, cela sera charmant ! . . . Mais moi, qu'est-ce que je ferai ?

LA MÈRE.

Vous en conterez une également. Nous ne ferons grâce à personne.

EMILIE.

Et comment ferai-je ? Je ne sais pas

CONVERSATION. 417

d'autre histoire que celle qui a fait pleurer mon frere.

L A M E R E.

Comme celle-là ne vous promet pas un grand succès , je vous conseille d'en aller lire une à présent dans le livre que je vous ai prêté. Vous nous la conterez, & vos freres seront tout étonés que vous en sachiez une qui leur est inconnue.

E M I L I E.

C'est bien dit , maman , c'est bien dit. Vous auriez fait un bon medecin, car vous savez toujours remede à tout. Allons, je m'en vais bien vite, pour briller ce soir & vous faire oublier mon pot-pourri de la montagne.

(Elle s'en va & revient sur ses pas.)

Maman , vous pourriez me rendre un grand service & me faire un grand plaisir.

LA MERE.

Voyons ?

EMILIE.

Contez-moi une petite histoire, seulement longue comme cela. Je verrai comment vous faites ; cela me mettra en train , & je conterai ce soir comme un petit ange.

LA MERE.

Soit. Vous vous y prenez fort à propos. Votre papa m'a dit ce qui lui est arrivé ce matin , & je vais vous le redire.

EMILIE.

En ce cas je rirai , car les contes de mon papa sont toujours gais.

LA MERE.

Vous verrez , & vous me direz votre sentiment. . . . Cependant , si je vous dis mon conte à présent ,

CONVERSATION. 419

qu'est-ce que je conterai à notre assemblée ?

EMILIE.

Bon , maman , vous en direz un autre. Vous en savez plus , je parie , que nous n'avons de doigts entre nous deux.

LA MERE.

Eh bien , soit. Aussi bien l'histoire que vous allez apprendre est si courte qu'il n'y aurait pas de quoi briller convenablement dans l'assemblée de famille.

EMILIE.

Voyons donc , recueillons - nous , & observons comment il faut conter.

LA MERE.

Cela sera bientôt vu , car mon conte n'a pas autant d'ingrédients que celui que vous m'avez fait. C'est , comme je vous ai dit , un fait arivé à votre

pere ; vous savez qu'il est succinct & dans ses récits.

EMILIE.

Succinct, c'est - à - dire , précis & bref ?

L A M È R E.

Il a couru ce matin à pied pour ses affaires ; il a voulu passer l'eau pour revenir de l'esplanade des Invalides à la place de Louis XV. En montant dans le bateau , il a vu accourir une femme du peuple qui lui a demandé la permission de profiter de l'occasion. Pendant que le batelier les passe , votre pere , par désœuvrement , demande à la femme où elle demeure. — Au Gros-Caillou. — Ce qu'elle fait. — Elle élève trois enfans , elle file , & son mari travaille dans les carrieres. — Et qu'allez - vous faire de l'autre côté de la riviere ? — Je vais au Roule chercher du pain chez mon boulanger. — Votre boulanger demeure bien loin

de votre quartier. — J'y vais tous les trois jours régulièrement, & n'achete jamais mon pain ailleurs. — C'est donc pour perdre votre temps? — Monsieur, Monsieur, vous jugez bien vite. Mon boulanger est un brave homme. Il demeurait autrefois au Gros-Caillou. Mon pauvre mari tomba malade ; nous étions dans la peine, abandonnés de tout le monde. Mon boulanger seul m'a dit : Que cela ne vous inquiète pas, brave femme. Il nous a fourni pendant trois mois le pain à crédit. La bénédiction divine est revenue ; nous l'avons payé, grâces à dieu. Depuis, les circonstances l'ont forcé de quitter notre quartier & d'aller s'établir au Roule. Il n'y est pas encore ahalandé comme chez nous, & j'y vais porter mon argent & chercher mon pain ; & eût-il la pratique du Roi, j'irais chercher mon pain chez lui. — Voilà mon conte, ma chère amie, ou plutôt celui de votre père.

EMILIE.

O les braves gens !

LA MERE.

Qui ?

EMILIE.

Mais le boulanger, & puis la femme
aussi.

LA MERE.

Mais votre pere a eu un grand
tort.

EMILIE.

Quoi donc ?

LA MERE.

Il lui a dit : Brave femme , com-
bien avez - vous d'enfans , — Deux
garçons & une fille ? — Et moi aussi ,
brave femme , j'ai deux garçons &
une fille. Tenez , à cause de vos
trois enfans & des trois mois de cré-
dit , il faut que je vous avance l'ar-
gent de votre pain pour trois mois.

CONVERSATION. 423

J'ai aussi une brave femme chez moi , venez la voir & ses trois enfans.

E M I L I E.

Il est drôle, mon papa , avec sa brave femme & ses trois enfans.

L A M E R E.

Et il lui a donné son adresse.

E M I L I E.

Eh bien, maman , quel tort trouverez-vous donc à mon papa ? Serez-vous bien fâchée de voir arriver chez vous la brave femme ?

L A M E R E.

Ne voyez-vous pas que c'est son adresse qu'il fallait lui demander , & non lui donner la nôtre ? La brave femme ne passe la rivière que pour aller chez son boulanger ; je parie qu'elle ne quittera pas ses trois enfans pour venir nous chercher.

E M I L I E.

Vous croyez, maman ? Oh que j'en ferais fâchée ?

L A M E R E.

Si nous savions où la prendre , nous lui aurions fait une visite en nous promenant.

E M I L I E.

Ah, maman, tâchons de la découvrir. Il faut que mon papa , pour sa pénitence, se mette à sa piste. De quoi s'avise-t-il aussi d'être étourdi comme sa fille ?

L A M E R E.

C'est qu'il ne s'attendait pas à un si beau passage de la rivière.

E M I L I E.

Vous avez bien raison, maman, voilà véritablement un beau passage & une belle histoire !

CONVERSATION. 425

L A M E R E.

Eh bien, il faut que celle que vous nous conterez, soit encore plus belle.

E M I L I E.

Ah ciel, j'étais à cent lieues de mon histoire que je ne fais pas encore !
Courons vite, il n'y a pas un instant à perdre.

L A M E R E.

Mais si en faisant de ces sauts, vous vous cassez le cou, adieu l'histoire & l'historiene.



O N Z I E M E
C O N V E R S A T I O N .

E M I L I E

(*frappe doucement à la porte du
cabinet.*)

L A M E R E .

Q U I est là ?

E M I L I E .

Maman , c'est la petite personne qui
vient sur la pointe des pieds.

L A M E R E .

Et que me veut la petite personne
sur la pointe des pieds ?

E M I L I E .

Ah , vous écrivez J'en suis
fâchée.

CONVERSATION. 427

L A M E R E.

Pourquoi ?

E M I L I E.

Mais à qui écrivez-vous donc ?

L A M E R E.

C'est à quelqu'un à qui j'ai à faire
& que vous ne connaissez pas.

E M I L I E.

Et qu'est - ce que vous lui man-
dez ?

L A M E R E.

Ah, la petite personne est curieuse !
Et qu'est-ce que cela vous fait ?

E M I L I E.

Rien ; mais c'est pour le savoir.

L A M E R E.

Ah, ah ! Et trouvez-vous cette cu-
riosité bien placée ? Car si par hasard
elle était indiscrete & sans objet, cela
serait fâcheux.

E M I L I E.

Comment donc, maman ?

L A M È R E.

Lorsque vous me parlez tout bas de choses qui vous intéressent, si une de vos petites amies, de vos compagnes du Palais royal par exemple, venait vous interrompre & vous demander de quoi il s'agit, que diriez-vous ?

E M I L I E.

Ah, c'est différent, je dirais qu'elle est bien curieuse, & que cela ne la regarde pas.

L A M È R E.

Vous croyez donc qu'elle commettrait une faute contre la politesse & la discrétion ?

E M I L I E.

Sans doute, maman.

L A M È R E.

Je meurs de peur que la petite

CONVERSATION. 429

personne n'ait commis la même faute avec moi ; & cependant elle me doit bien autant d'égards que votre petite amie vous en doit. Ne le pensez-vous pas ?

EMILIE.

Mais vous ne caufiez pas tout bas, ma chere maman, vous écriviez.

LAMERE.

C'est-à-dire, que je causais tout bas avec un absent. L'écriture est la conversation avec les absens ; on n'a pas d'autre moyen de leur communiquer ses pensées. On confie ses secrets au papier ; & voilà pourquoi ce qui est écrit est sacré. On ne peut pas plus se permettre de lire les papiers que l'on trouve sous sa main , quand ils ne nous sont pas adressés , que d'écouter deux personnes qui parlent bas.

EMILIE.

Il n'est donc pas bien d'écouter deux personnes qui se parlent ?

L A M È R E.

Non certes , à moins qu'on ne vous en prie.

E M I L I E.

Eh bien , je ne le savais pas. Moi , je n'écoutais pas , parce que je n'en avais pas envie. Vous m'apprenez , maman , qu'il ne le faut pas.

L A M È R E.

Votre réflexion vous l'aurait appris bien mieux. Si vous aviez jamais écouté avec le désir de savoir ce que les autres ne veulent pas que vous sachiez , ce serait un vice de caractère qu'il faudrait déraciner.

E M I L I E.

Lequel donc ?

L A M È R E.

Un très-grand vice , celui de la curiosité.

EMILIE.

Allons, maman, déracinons bien vite.

LA MERE.

Heureusement cela sera aisé, car je me persuade que vous n'avez pas ce vice. Mais écouter par étourderie, par légèreté, par inadvertance ou faute d'égards pour les autres, est aussi un tort & un grand tort.

EMILIE.

Bon ! Quand je verrai deux personnes se parler, je me mettrai à courir de toutes mes forces.

LA MERE.

Il n'est pas nécessaire de s'essouffler. La discrétion n'est pas si bruyante. On s'éloigne sans affectation, sans que cela fasse événement. Deux pas suffisent pour vous mettre hors de portée d'écouter ce que l'on dit avec le dessein de n'être pas entendu.

E M I L I E.

J'en ferai trois , sans faire semblant de rien.

L A M È R E.

Puis donc qu'il ne faut pas écouter , il est clair que ce serait manquer à la probité & à toutes les loix de l'honneur & de la société , que de lire un papier qui ne s'adresse pas à vous , ou qui est adressé à un autre.

E M I L I E.

C'est donc une chose bien importante qu'un chiffon de papier ?

L A M È R E.

Si importante , que quelquefois la vie , la fortune , ou du moins la tranquillité , le bonheur & le malheur de la vie en peuvent dépendre.

E M I L I E.

Maman , cela fait trembler ! Mais
souvent

CONVERSATIO

souvent aussi, je le crois du moins, le chiffon de papier est fort indifférent.

LA MÈRE.

J'en conviens; mais comme on ne peut le savoir d'avance, la loi qui défend d'y toucher reste la même.

EMILIE.

Oui, c'est le plus court.

LA MÈRE.

Notre pensée est à nous; elle nous appartient incontestablement. Peut-on vous empêcher de penser?

EMILIE.

Non, on ne peut pas m'empêcher de penser à ce que je veux.

LA MÈRE.

Ni vous obliger de dire votre pensée, que lorsque cela vous convient & à qui vous jugez à propos. Or, qu'est-ce que vous écrivez sur le papier?

Tome I.

E.

E M I L I E.

Mais ce que je veux , ce qui me passe par la tête.

L A M È R E.

C'est-à-dire , vos pensées. Et quel qu'autre que vous peut-il savoir si votre intention est qu'on connaisse vos pensées , & si votre volonté n'est pas de les tenir cachées , ou de ne les confier qu'à une telle personne ?

E M I L I E.

Non , à moins que je ne le dise , on ne le fait pas.

L A M È R E.

On fait encore moins de quelle importance il peut être pour vous que votre pensée ne soit connue que de la personne à laquelle elle s'adresse , parce que personne ne fait nos affaires comme nous - mêmes.

EMILIE.

Cela est vrai.

LA MERE.

Ainsi notre pensée est notre propriété la plus sacrée , la plus intime. Et lire un chiffon de papier , pour parler comme Emilie , qui ne vous appartient pas , qui renferme des pensées qui ne s'adressent pas à vous , c'est faire une chose qui peut avoir toute la difformité d'une trahison , d'une bassesse , d'une infamie , enfin de ce qu'il y a de plus vil & de plus déshonorant au monde.

EMILIE.

Mais , maman , on fait cela par étourderie.

LA MERE.

Cela vous prouve à quel blâme l'étourderie & le défaut de réflexion peuvent exposer.

E M I L I E.

Oh, je ne parle pas pour moi. Je vous promets, maman, que pour rien au monde on ne me fera plus toucher à un papier qui n'est pas à moi.

L A M E R E.

Je l'espère, parce que je me flatte qu'Emilie aura des principes ; & voilà, par exemple, un de ces principes qu'une personne bien née n'oublie jamais.

E M I L I E.

Combien il faut savoir de choses,, maman, pour être bien née ! Tous les jours j'apprends quelque chose de nouveau, en y pensant, & même sans y beaucoup penser.

L A M E R E.

Mais ce n'est pas pour apprendre du nouveau, ni même pour savoir à qui j'écrivais, que vous êtes venue ?

CONVERSATION. 437

EMILIE.

Mon dieu non. Je voulais vous dire, maman.... Mais je crois que cela pourrait nous faire causer bien long-temps, bien long-temps; & si votre lettre est pressée....

LA MERE.

Elle ne l'est pas. Attendez-moi ici, je vais revenir.

EMILIE.

Vous allez donc ferrer vos papiers? Mais vous ne ferez pas long-temps, maman?

LA MERE.

Non.

EMILIE.

C'est bon, je vais rêver pendant ce temps-là à ce que je voulais vous dire....

LA MERE.

Allons, prenons notre ouvrage, & voyons ce qui vous occupe.

E M I L I E.

C'est bien dit, maman, voyons. . . .
Premièrement. . . . je venais vous
dire. . . . que je vous aime de tout
mon cœur.

L A M È R E.

Mademoiselle, je vous suis très-
obligée.

E M I L I E.

Madame, vous êtes bien bonne,
il n'y a pas de quoi.

L A M È R E.

Après.

E M I L I E.

Oui, j'y suis. . . . Ce chiffon de
papier que je vois toujours là dans
ma tête, pour n'y pas toucher, m'a
un peu barbouillé mes idées. . . .
Ah ! . . . N'avons-nous pas dit l'autre
jour qu'il fallait avoir une confiance
entière en vous ?

LA MÈRE.

Moi ? Je ne vous ai jamais dit cela.

EMILIE.

Comment, vous ne voulez pas que j'aie de la confiance en vous ?

LA MÈRE.

Pour vouloir, oui ; je vous assure que je le veux très-fort.

EMILIE.

Mais, ma chère maman, expliquez-vous donc. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.

LA MÈRE.

Je voudrais mériter votre confiance, je ne penserai jamais à l'exiger.

EMILIE.

Mais c'est la même chose, puisque vous l'avez.

L A M E R E.

Point du tout , cela est fort différent. La confiance est le don le plus libre qui existe ; on peut l'acorder à celui qui nous l'inspire , mais elle ne peut s'exiger. Si j'ai votre confiance comme vous dites , c'est que vous avez remarqué sans doute que j'en ai beaucoup en vous ; c'est que les premiers essais que vous avez faits en me confiant vos petites affaires , vous ont apparemment réussi ; c'est que vous vous en êtes bien trouvée. Point d'inconvénient & très-souvent peut-être du profit , c'est un bon marché que cela. Cette expérience a fortifié & augmenté de jour en jour votre confiance en moi.

E M I L I E.

Maman , c'est vrai à la lettre.

L A M E R E.

Si au lieu de m'en rapporter à votre

CONVERSATION. 441

expérience , je vous avais commandé ,
Mademoiselle , il me faut votre confiance , je la veux toute entière ; il faut que je sache tout ce qui vous passe par la tête....

EMILIE.

Eh bien , je crois que vous l'auriez encore eue de cette façon-là.

LA MERE.

Et moi , je crois que non. Je pense que chacun aime à être maître dans son intérieur , & les petites personnes plus que les autres.

EMILIE.

Comment cela , maman ?

LA MERE.

C'est - à - dire , que chacun aime à disposer de ses pensées , comme bon lui semble & en faveur de qui il lui plaît , & que le mot *Il faut* n'est pas celui qu'il faut pour en avoir sa part.

E M I L I E.

Cela est vrai, maman. *Il faut* n'est pas doux à l'oreille.

L A M È R E.

Il faut cependant, ma chère amie, prendre garde aux termes dont on se sert dans la conversation, sans quoi on brouille toutes ses idées. Ce n'est pas là une affaire de liberté ou de fantaisie ; *il faut* est de rigueur ici, parce qu'enfin il ne faut pas que la conversation reste inintelligible. Si vous exprimez mal votre idée, comme vous venez de faire par exemple, celui qui vous écoute ne la comprendra pas, ou la comprendra mal.

E M I L I E.

Eh oui, & puis le barbouillage.

L A M È R E.

Ainsi, désirer & exiger la confiance, sont deux idées tout à fait diverses.

EMILIE.

Eh bien, je ne l'aurais pas su sans vous, ma chere maman.

LA MERE.

Avec de l'attention & de la réflexion on apprend à démêler ses idées , comme avec un peu d'attention & d'adresse on démêle un écheveau de soie. Et puis, quand on a une amie de confiance & qu'on est embarrassée sur la signification précise d'un terme, on la lui demande.

EMILIE.

Cela est vrai; mais c'est que je les fais tous à-peu-près.

LA MERE.

Me voilà derechef embrouillée. Vous voulez dire apparemment que vous comprenez à-peu-près la signification de tous les mots dont vous vous servez, & ce n'est pas ce que

vous dites : car on peut fort bien savoir un mot , un terme , sans comprendre toute l'étendue de sa signification. Mais laissons cela. Vous me trouveriez à la fin chicaneuse , si je me permettais d'éplucher ainsi vos discours , & il pourrait m'en coûter une partie de votre confiance. Revenons à nos moutons. Vous disiez donc ?

E M I L I E.

Je vous disais , ma chere maman , que sans savoir si vous-avez désiré ou exigé ma confiance , toujours est - il constant que vous la possédez toute entiere ; & que je vous dis tout , mais tout ce qui me passe par la tête. Or j'ai remarqué....

L A M E R E.

Et qu'avez-vous remarqué ?

E M I L I E.

'Ah, j'ai remarqué quelque chose....

CONVERSATION. 445

L A M E R E.

Et c'est ?

E M I L I E.

Vous venez de dire une chose qui
m'a beaucoup frappée.

L A M E R E.

Eh, mon dieu, voyons donc.

E M I L I E.

Ah, je ne fais si c'est bien vrai.

L A M E R E.

Que vous me faites languir !

E M I L I E.

Allons, allons, je m'en vais vous
le dire sans autre façon.... Vous m'a-
vez dit tout à l'heure que vous aviez
beaucoup de confiance en moi.

L A M E R E.

En doutez-vous ?

E M I L I E.

Non , maman , puisque vous le dites ; mais tenez , franchement , je ne m'en étais pas aperçue. Au reste , je ne vous en fais point de reproche au moins. Je fais à présent que la confiance doit se mériter & ne peut s'exiger. Vous n'avez pas besoin de mes conseils comme j'ai besoin des vôtres. Mais pourquoi dites-vous que vous avez de la confiance en moi ?

L A M E R E.

Parce que cela est vrai ; & si vous n'étiez pas si précipitée dans vos jugemens , si vous réfléchissiez un peu , vous verriez qu'à tout instant je vous donne des preuves de ma confiance.

E M I L I E.

Et moi , j'ai remarqué au contraire , il y a long-temps , que vous ne me disiez pas tout.... Bien entendu que la confiance ne s'exige pas.

CONVERSATION. 447

L A M E R E.

Et qu'est-ce que je ne vous ai pas dit ?

E M I L I E.

Mais je ne fais pas....

L A M E R E.

Mais encore ?

E M I L I E.

Mais, maman.

L A M E R E.

Il me semble, quand on accuse, qu'il faut parler clair, & avoir ses preuves toutes prêtes.

E M I L I E.

Maman, je ne vous accuse de rien ; mais dites vrai : vous avez bien des liaisons, bien des affaires, vous recevez beaucoup de lettres : eh bien, vous ne me dites jamais rien de tout cela.

L A M E R E.

Et voilà mes torts prouvés en fait de confiance? Mais lorsque vous parlez à vos petites amies, sur-tout lorsque vous leur parlez bas, est-ce que j'écoute ou que je vous questionne?

E M I L I E.

C'est que cela ne vous intéresse pas.

L A M E R E.

Plus que vous ne pensez.

E M I L I E.

Vrai?

L A M E R E.

Vous pouvez m'en croire.

E M I L I E.

Eh bien, ma chere maman, je vous dis toujours tout; mais vous n'y faites pas toujours grande attention.

L A M E R E.

Et pour que le marché soit égal,

CONVERSATION. 449.

il faut que je vous dise tout aussi ?

E M I L I E.

Mais si cela vous convient.

L A M E R E.

Allons, disons. . . . Il ne me reste plus qu'un scrupule.

E M I L I E.

Et quoi donc ?

L A M E R E.

Serez-vous bien aise que je dise à d'autres ce que vous me confiez ?

E M I L I E.

Maman, je suis bien sûre que vous ne dites à personne ce que je vous confie.

L A M E R E.

Vous croyez donc le secret & la discrétion indispensables pour inspirer la confiance ?

Très-sûrement, maman.

L A M È R E.

Et si j'allais confier aux autres ce que vous me dites, je perdrais votre confiance ?

E M I L I E.

Je crois que je n'en pourais plus avoir.

L A M È R E.

En ce cas , je ne fais comment je ferai pour vous confier ce que me disent les autres , sans perdre également leur confiance.

E M I L I E.

Ah , c'est un embarras , cela. Mais c'est qu'il est beau de tout savoir.

L A M È R E.

Et moi , je trouve qu'en ce genre il est bien commode de ne rien savoir.

CONVERSATION. 451

Vous n'ignorez pas combien il faut être réservé & discret sur ce qui ne nous regarde pas. Quand on ne fait rien, on est sûr de ne pas parler des affaires des autres mal-à-propos; on ne craint pas de leur nuire par légèreté ou par inconsideration, en s'en mêlant sans nécessité.

EMILIE.

Cependant, maman, convenez que c'est beau d'avoir des affaires. On n'a plus l'air petite fille. On est obligé de sortir, de parler au Ministre, de voir Monsieur le Premier Président, de se faire écrire chez Madame la Duchesse une telle. On rentre, on a dix lettres à lire & à écrire. Je vous assure, maman, que c'est fort beau.

LA MERE.

Ah, ma pauvre Emilie, que vous regréterez un jour la sécurité, le calme & l'oisiveté de votre âge, & que

vous ferez détrompée de la beauté
des affaires !

E M I L I E.

Vous croyez, maman ? Mais si elles
ne sont pas belles , pourquoi en
avoir ?

L A M E R E.

Cela ne dépend pas de nous ; il
faut faire les siennes. Mais il n'y a
que les gens désœuvrés, ignorans &
frivoles qui s'occupent ou s'amuse-
nt des affaires des autres. Il n'y a guere
que ceux - là qui soient curieux ; &
souvent encore ils sont aussi bavards,
redifans & dangereux.

E M I L I E.

Et pense-t-on d'eux comme cela
dans le monde ?

L A M E R E.

Certes. On les craint, on les fuit.

E M I L I E.

Il faut encore que je me souviene

CONVERSATION. 453

de cela. Mais, maman, vous, vos affaires, pourquoi ne me les dites-vous pas ?

L A M E R E.

Soyez sûre que je désire avec passion d'avoir en vous une amie à laquelle je puisse confier mes affaires, mes soucis, mes peines, & que la crainte seule de troubler la sérénité & le bonheur de vos jours innocens pourrait me faire balancer.

E M I L I E.

D'abord, maman, je vous assure que vous pouvez compter sur ma parfaite discrétion.

L A M E R E.

J'y compte ; mais pour y compter davantage, il faut que je ne remarque en vous aucun penchant à la curiosité : car je ne puis m'ôter de la tête que la curiosité & l'indiscrétion

sont deux sœurs qui marchent toujours ensemble.

E M I L I E.

Et à propos de cela , maman , dois - je vous dire aussi les affaires des autres ?

L A M È R E.

Voilà une question vraiment délicate.

E M I L I E.

Et importante. Il est vrai que personne ne m'a encore rien confié ; mais cela peut venir d'un moment à l'autre. Et si l'on me priait encore de ne pas vous dire quelque chose , comment faire ?

L A M È R E.

Lorsque j'étais à votre âge , je me disais : Je ne veux pas recevoir de confiance , jusqu'à ce que je sois en état de discerner celles qui doivent

CONVERSATION. 455

être sacrées , d'avec celles sur lesquelles il est bon de me consulter avec ma mere.

E M I L I E.

Mais , maman , on ne peut pas empêcher les gens de parler ?

L A M E R E.

Pardonez - moi , on peut prévenir les confidences. Moi , je disais , par exemple : Sur toutes choses ne me dites pas votre secret , si vous ne voulez pas que ma mere le sache , parce que je ne suis pas acoutumée à lui rien cacher.

E M I L I E.

Fort bien. Je dirai , Tenez , maman & moi , nous ne sommes qu'une , nous n'avons point de secret l'une pour l'autre ; on nous appelle dans la maison les inséparables. Parlez - moi , c'est comme si vous lui parliez ; aran-

gez - vous là dessus. Si cela vous convient , dites votre affaire ; sinon , gardez - la.

L A M È R E.

Voilà qui est parfaitement sage ; vous n'aurez pas promis le secret , & vous n'aurez pas voulu l'entendre. Vous acquerez encore la réputation d'une personne prudente & vraie.

E M I L I E.

Et c'est joli d'être prudente & vraie ; n'est-ce pas , maman ?

L A M È R E.

Oui , ce sont deux belles qualités. Voulez-vous d'ailleurs une règle sûre sur la discrétion qu'on doit aux autres ? La voici : Si leur secret ne vous regarde en aucune manière , il n'y a aucun inconvénient pour vous dans un silence absolu ; mais si ce secret vous intéresse de près ou de loin ,
alors

CONVERSATION. 457.

alors on dit, Permettez que je consulte aussi mes amis.

EMILIE.

Non, non, je m'en tiens à ce que maman & moi, nous ne sommes qu'une, & qu'on s'arange là dessus. Il est vrai qu'elle ne me dit pas tout; mais moi, j'ai du plaisir à ne lui rien cacher.

LA MERE.

Pourquoi donc, puisque nous ne sommes qu'une, faifiez-vous tant de façons pour me dire qu'il vous semblerait que je n'avais pas de confiance en vous ?

EMILIE.

C'est que j'étais persuadée que j'avais tort; mais je ne savais pas comment.

LA MERE.

Eh bien, le moyen de l'apprendre, c'était d'en parler.

Tome I.

V

E M I L I E.

Vous avez raison. N'est-ce pas là de la fausse honte ?

L A M E R E.

Et la fausse honte a toutes sortes d'inconvéniens.

E M I L I E.

Oui, elle fait qu'on reste dans l'ignorance & dans ses erreurs, & qu'on n'aurait pas appris quelque chose sur la curiosité & sur la discrétion, qu'on est pourtant bien aise de savoir.

L A M E R E.

Sans compter qu'elle fait mal juger de ses amies de confiance, & que c'est les offenser que de balancer à leur dire ce qu'on pense d'elles.

E M I L I E.

Oh ceci est sérieux. . . . Mais, maman, si vous vouliez pourtant me dire un secret d'affaires, vous me feriez un grand plaisir.

CONVERSATION. 459

LA MÈRE.

Un secret d'affaires ! Vous aimez donc bien les affaires ?

EMILIE.

Mais je crois qu'oui.

LA MÈRE.

Allons, voyons.

EMILIE.

Faut-il garder le secret ?

LA MÈRE.

Non pas absolument ; mais comme il n'est ni poli ni convenable d'entretenir les autres de ses affaires, il est inutile d'en parler.

EMILIE.

Oh oui, il ne faut rien faire d'inutile. Est-ce que vous me demanderez conseil ?

LA MÈRE.

J'espère que vous ne me refuserez pas vos avis.

Non sûrement, je vous les donnerai de tout mon cœur.

L A M È R E.

Je n'ai donc plus que l'embaras de me rapeler une affaire qui soit digne de vous être confiée. . . . J'ai beau chercher, il ne me vient rien à l'esprit, là tout d'un coup. . . . Je suis fâchée que votre papa ne soit pas ici. Il vous proposerait vingt affaires pour une, & ferait très en état de satisfaire le goût précoce que vous montrez & dont je ne me doutais pas il y a un quart d'heure. . . . Tenez, faisons une chose. Nous avons assez causé, remettons la partie à tantôt. J'ai ma lettre à finir ; & vous, peut-être vos gambades à faire, avant de nous mettre à table. Mais tantôt, ou votre papa pourra rester avec nous, & vous aurez entière satisfaction, ou bien il me laissera ses pleins pouvoirs pour vous consulter

CONVERSATION. 461

sur quelque affaire importante , & je sens d'avance qu'il s'en trouvera parfaitement bien.

EMILIE.

Vous me promettez, maman, de ne pas l'oublier ?

LA MERE.

Il n'y a point de danger ; quand je pourrais l'oublier, vous sauriez bien m'en faire souvenir.



DOUZIEME
CONVERSATION.

EMILIE.

EH bien, maman, ne vous l'avais-je pas bien dit ? Je crois que c'était un pressentiment. Notre secret d'affaires, qu'est-il devenu ? Il vous est arrivé du monde au moment où nous devions commencer notre travail. Le lendemain il vous est survenu une affaire, le surlendemain d'autres embarras : en un mot mon papa est parti pour son régiment sans avoir pu me consulter. Le proverbe dit, Ce qui est différé n'est pas perdu ; & moi je dis, Ce qui est différé ne se retrouve jamais à propos.

CONVERSATION. 463

LA MÈRE.

Vous faites là l'histoire de la vie humaine. Elle est sujete à tant de vicissitudes, que le sage apprend de bonne heure à ne pas compter sur les événemens, & qu'il se soumet sans peine aux contrariétés dont la vie est remplie. Au reste, dans cette occasion, c'est votre papa qui en est la victime, puisque son départ le prive de vos conseils.

EMILIE.

Ma chere maman, vous prenez la liberté de vous moquer souvent de votre Emilie.

LA MÈRE.

Vous conservez donc toujours cette passion pour les affaires ?

EMILIE.

Certainement, maman.

LA MÈRE.

A votre âge une passion qui dure

plus de huit jours ! Cela passe le badinage. Eh bien, pour ne pas faire mentir le proverbe, je vous prouverai que ce qui est différé n'est pas perdu.

EMILIE.

Et comment ferez-vous ?

LA MÈRE.

Je vous consulterai sur un secret d'affaires, pour me servir de vos termes.

EMILIE.

Allons, tant mieux, maman. Me voilà prête.

LA MÈRE.

Mais êtes-vous arrivée avec le recueillement nécessaire ? Vous n'êtes pas à ignorer que les affaires demandent une grande attention, & qu'il ne s'agit pas de sauter d'un sujet à un autre, comme certaines personnes de ma connaissance se le permettent quelquefois.

CONVERSATION. 465

EMILIE.

N'ayez pas peur , ma chere maman.

LA MERE.

Allons donc , voyons. Donnez-moi ce carton. Je vous chercherai une lettre d'affaires. . . Tenez, en voilà une d'un régisseur de votre papa.

EMILIE.

Ah , votre intendant ! C'est un brave homme , maman , que ce Monsieur Pervilé ! Il me regarde toujours , comme s'il voulait me manger des yeux , & puis il me dit , avec une voix étouffée : Allons , notre Demoiselle , allons , grandissez bien. J'ai vu votre maman pas plus grande que vous ; il faudra bien que je vous voie aussi grande qu'elle.

LA MERE.

Mais je ne vous parle pas de Monsieur Pervilé ; je vous parle du régis-

seur de Champorcé que vous n'avez jamais vu. Il a un différend avec votre papa.

EMILIE.

Ah, sûrement il a tort.

LA MERE.

Comment, vous jugez avant que d'avoir examiné?

EMILIE.

C'est que je connais mon papa. Il est juste & bon, & il n'a jamais tort.

LA MERE.

Avant de juger, il faut avoir écouté les deux parties.

EMILIE.

Allons, écoutons.

LA MERE.

Je vous préviens qu'il faut lire cette lettre d'un bout à l'autre & sans dis-

CONVERSATION. 457

traction , pour en bien saisir le sens. On ne peut s'arrêter sous aucun prétexte , pas même pour tousser ou se moucher , encore moins pour interrompre la lecture par des questions ; il faut garder ses questions , ses avis & son sentiment pour la fin.

EMILIE.

Soit , je me soumetts à toutes ces loix.

LA MÈRE.

Je crains que cette lettre ne vous ennue. Voyez , consultez - vous. Il ne faut pas la commencer , ou bien il faut l'achever , sans se permettre une pause ; & je vous avoue qu'elle n'est pas courte.

EMILIE.

Mon dieu , tant mieux , maman , tant mieux ; nous en resterons plus long-temps ensemble.

LA MÈRE.

C'est donc votre dessein de la lire
tout entière & de suite ?

EMILIE.

Sans doute, maman, sans doute ;
je vous en donne ma parole.

LA MÈRE.

C'est votre dernier mot ? Allons,
lisez.

EMILIE

(lit.)

MONSIEUR,

(Puisque Monseigneur ne veut pas
être ce qu'il est : ce qui fait qu'il ne l'est
ni plus ni moins, suivant le proverbe
aussi ancien que la création, qui dit :
A TOUT SEIGNEUR TOUT HONNEUR.)

Dès que Dieu notre Sauveur a jugé
à propos de retirer de ce monde
notre défunt seigneur & maître , je
n'ai que des grâces à lui rendre de ce

qu'il vous a choisi pour hériter de sa terre de Champorcé-le-Vicomte; & encore, qu'il vous a inspiré de me maintenir dans mon poste de régisseur, ce qui fait que mon devoir est & sera de continuer à faire fleurir vos droits, & donner preuve de mon zèle à exécuter vos ordres, comme j'ai toujours fait du temps du seigneur défunt. Et d'abord après dieu, quelles grâces n'ai-je pas à vous rendre de ce que ne pouvant venir ici pour le présent, il vous a plu de me faire aller à Mortaigne & de m'épargner par là le chagrin de me transporter à Paris : ayant fait vœu de père en fils, d'éviter cette ville de perdition, autant qu'il dépendra de nous, à l'occasion de ce que mon grand-père, faisant sa première sortie de Champorcé, à l'âge de vingt-trois ans & demi, bien monté & amplement pourvu de hardes, & s'acheminant vers ce goufre, pour s'y faire

payer d'une somme de deux cens écus, due à son pere; mon bifaïeul, eut le malheur, tout en arivant, de perdre, dans je ne fais quelle bagare, & sa bête & sa charge, ce qui le mit dans la nécessité de se rendre à pied, sans superflu & sans nécessaire, au Grand Monarque, chez le sieur Toupïol, l'aigle des aubergistes de ce temps, à la Grand'Pinte, chez qui son pere lui avait recommandé de loger, sans que par la suite il pût se faire payer de la créance des deux cens écus: ainsi qu'il est plus amplement consigné dans notre chronique de famille que je dois laisser à mes enfans pour leur instruction, comme je l'ai héritée de mes peres pour la mienne, sauf augmentation & continuation. Ce qui, pour revenir à ce qui est dit de l'autre part, m'aurait fait fausser mon serment par pure obéissance, laquelle aurait ainsi fait tache dans une vie sans tache & sans reproche.

En conséquence de tout ce préalable, Monsieur n'a pas plutôt été parti de Mortaigne, que j'ai repris la route de Champorcé-le-Vicomte, bien résolu de ne pas obéir en tout aux instructions précises qu'il vous a plu de me donner, m'étant aperçu distinctement dans nos discours & pourparlers, que vous entendiez bien mieux le profit du service du Roi qui est notre maître à tous, que ce qui concerne la régie de votre terre de Champorcé-le-Vicomte à votre profit. Et pour commencer la besogne par l'obéissance, je me suis incontinent transporté à la ferme du Petit-Hurleur, pour conférer avec Jacques Firmin, suivant vos intentions, à tête reposée; pour quel effet je l'ai même prié d'arrêter son moulin, dont le bruit est étourdissant pour quiconque n'est pas meûnier. Et tout en buvant un coup de bonne amitié, j'ai mis à profit le temps de notre

conférence , pour faire entrer le susdit dans vos vues qui ne sont pas les mienes , de sorte que je l'ai presque décidé à nous rendre à Pamiable les différens petits cantons que votre fantaisie est de partager , je ne fais à quelle instigation , entre différens habitans du lieu , & que feu Monseigneur votre frere , se réglant sur mes avis & entendement , avait sagement réunis au moulin du Petit-Hurleur , pour n'en faire qu'une seule & grosse & bonne ferme. Ce projet vous tenant si fort au cœur , Jacques Firmin ne veut plus le contrarier que par forme de crainte , qu'ayant eu les reins assez forts pour tenir à lui seul toute la ferme , on ne lui laisse sur le corps toute la taille personele dont il est présentement grévé , malgré qu'il aura dépecé sa ferme en autant de portions , qu'il vous prend fantaisie de favoriser de particuliers de ce lieu. Or pour ce qui est de cela , j'ai avancé

hardiment que jamais la protection de Monsieur, vis-à-vis de Monseigneur l'Intendant, ne se reposerait, qu'il ne fût déchargé au prorata, comme c'est au reste juste & équitable. Ainsi je suppose cette affaire en bon train de s'arranger au terme de la Noël sans autre difficulté, à l'encontre toutefois des vœux & prières que je ferai tous les dimanches & fêtes, les supprimées y comprises, pour qu'elle ne s'arrange pas. Car enfin, quel profit trouverons-nous à avoir quatorze ou quinze fermiers, auxquels je ne connais pas de bien au soleil, à la place d'un Jacques Firmin qui payait toujours en espèces sonantes & n'était jamais en retard, & qui n'a pas son pareil dans vingt paroisses à la ronde? Quand je dis, *Trouverons-nous*, dieu m'est témoin que ce n'est pas moi que j'ai en vue. Plus un régisseur a à régir & à tracasser, plus il est, comme de raison, bouffi de considération &

de gloire ; & comme je ne hais pas le tracas , mes quatorze fermiers me vaudront peut-être dix années de vie de plus. Mais l'embonpoint de votre recete fleurira - t - il comme par le passé ? C'est là le *hic* sur lequel je voudrais avoir le cœur aussi net que sur mes tracas. Jacques Firmin , qui voit loin , dit : « Il y a peut - être » un petit grain de vanité dans mon » fait , de vouloir pénétrer la pensée » d'un Seigneur qui a fait la guerre » aux ennemis du Roi ; mais je vois » bien où cela tend. Monseigneur » croit . . . (*Il parle lui comme il veut , » la langue ne lui est pas liée.*) que j'ai » assez à faire avec mon moulin qui » est bien le sien ; qu'il faut que cha- » cun vive à son tour , & que dieu » m'ayant béni dans sa ferme , il faut » qu'il y bénisse pareillement les Ha- » nequins , les Maffards & les Pince- » mailles , c'est-à-dire , révérence par- » ler , qu'il en fasse des Jacques Firmins

CONVERSATION. 475

» en miniature. Or pour ce qui est de
» cela, je le veux bien. N'ayant point
» d'enfans, mon moulin, avec la
» bénédiction divine, me donnera
» tout autant de tintoin qu'il m'en
» faut, pour n'être pas planté là dans
» mes vieux jours comme un piquet
» les bras croisés ».

Jusques ici le discours de Jacques Firmin sur votre lubie. J'ai ensuite consulté Monsieur notre Curé qui, sans s'expliquer sur le fond, me dit : *Mon enfant, le Je le veux est prononcé.* Et quand je lui objecte que j'avais dessein de pousser votre ferme un cinquieme plus haut au bail prochain, & que sans vouloir faire tort à personne, dieu sait si seulement un seul de ces Massards ou Hanequins est solvable, & quand il y aura des retards ou des pertes, pour qui en fera le profit, notre Pasteur hoche de la tête, me frappe sur l'épaule, & me dit : *Soyez tranquille, du profit il y en aura pour*

quelqu'un. Voilà tout ce que j'en tire & où en sont les choses. Il faut que Monsieur me pardonne mon âpreté à le lui exposer naturellement ; j'ai promis d'obéir , mais je n'ai pas promis de me taire.

Maintenant , s'il est écrit que le serviteur doit céder au maître dans les occasions majeures , il faut aussi que le maître ait pour agréable de ne pas troubler la gestion du serviteur par ses vues pacifiques ; il faut que je puisse soutenir vos droits & faire la guerre aux gens retors , à mon contentement. Jacques Firmin a beau faire la poule mouillée , & me dire : *J'ai tous les jours que dieu donne , plus de grains à moudre que je n'en peux mettre en sacs ;* je l'obligerai à me requérir , & en vertu de sa requisiſſion , je prendrai *in flagranti* & ferai flanquer à l'amende ce mauvais pélican de Jérôme de l'Ecu , & cet autre Antoine Gouju , qui avec vo-

tre permission sont plus rétifs que tous les ânes de Jacques Firmin ensemble, pour mener toujours mou-dre ailleurs qu'au moulin du Petit-Hurleur. Or le texte de notre Cou-tume, page 5, §§. 26 & suivans, parle clair.

« Et où le subje&t serait défaillant
 » de mener sondit bled au moulin
 » dudit Seigneur; il est permis à icelui
 » Seigneur, trouvant ledit moul-nier
 » au dedans de son fief, conduisant
 » sa farine, la prendre, & icelle appli-
 » quer à lui; déclaration préalable-
 » ment faite en justice. Toutefois audit
 » cas la poche, harnois & bêtes por-
 » tant ladite farine, ne tombent en
 » commis ».

A la bonne heure pour la poche & la bête; mais ce n'est pas tout.

« Et n'étant ladite farine trouvée au
 » fief dudit Seigneur, peut néanmoins
 » ledit Seigneur, ou autre ayant droit
 » de lui, faire convenir ledit subje&t,

» pour avoir l'amende de deux sols six
» deniers tournois, en laquelle il est
» encouru, outre & par dessus le
» droit de mouture, qui est aussi
» acquis audit Seigneur. Sauf néan-
» moins où le subje&t serait boulan-
» ger, & le moulin dudit Seigneur
» ne serait propre à faire pain blanc »
&c, &c, &c.

Or vous êtes propre, dieu merci,
à faire son, pain bis, pain blanc, fleur
de farine & tout ce qu'il y a de plus
fin & superfin. Donc il est clair
que cela crie vengeance & demande
prompte & courte justice. Point de
bruit ! la paix, la paix, Monsieur Go-
dard ! est bien-tôt dit ; mais moi, Mon-
sieur, je vous dis : Faites-vous agneau,
& les loups vous mangeront. Il faut
donc me laisser mettre ces hargneux à
la raison, sans vous immiscer dans mes
fonctions. J'ai encore une autre dis-
cussion avec ce Jérôme sur une rede-
vance annuelle d'un porc & de deux

oies grasses à porter au château la veille de la Saint-Martin. Il convient du porc, conteste les oies, n'en porte ni de maigres ni de grasses, & fait si bien que tandis que je suis à éclaircir le fait en consultant consciencieusement nos parchemins, il ne vient de l'Ecu ni porc ni oies. Mais patience ! Quand Monsieur aura bien marqué son district & le mien ; quand je pourai compter que vous ne mettrez pas plus d'entraves à mes principes, que je ne chercherai à contrarier vos idées qui m'offusquent, toute la machine ira rondement d'elle-même, & pourra devenir un objet d'admiration pour tout connaisseur en régie, dont le nombre diminue de jour en jour.

Monsieur notre Curé est bien content que vous ne jugiez pas à propos de vouloir entendre parler dans Chainporcé - le - Vicomte de courones de rosieres, ni de prix pour le meilleur chanvre & le meilleur froment, & parce

» que , dit-il , ces prix ne sont bons
» que pour l'arquebuse ou pour la
» compagnie des arbalétriers ; ou
» bien à l'Académie d'Angers pour
» les gens savans , qui n'ayant rien
» à faire , écrivent de beaux dis-
» cours sur ce qu'ils ont oui dire. J'en
» fais , dit-il , tout le cas que je dois ,
» parce que dans les longues soirées
» d'hiver leurs brochures ne laissent
» pas que d'avoir leur utilité pour
» passer le temps ». Et sur ce que j'ai
osé hasarder quelques objections , il
m'a encore frapé sur l'épaule , en
continuant : « Croyez-moi , Mon-
» sieur le Régisseur , le bonheur des
» campagnes ne tient pas à ces niaise-
» ries ; il y faut autre chose , & on ne
» nous éblouit point , nous autres prati-
» ciens , avec des bluetes. Mais laissez
» faire notre jeune & bon Roi. Priez
» dieu tous les jours , qu'il lui don-
» ne prospérité & santé & succès ,
» ainsi qu'aux braves régisseurs comme
» vous ,

CONVERSATION. 481

» vous, auxquels il a confié le ré-
» gime de sa terre, dite royaume de
» France ; & quand nous aurons la
» paix, vous verrez de vos deux yeux,
» comment on s'y prend pour que
» le peuple soit heureux & les cam-
» pagnes florissantes ; je lis les nou-
» veaux édits, & je fais bien ce que
» je dis. En attendant, que Monsei-
» gneur, ainsi qu'il nous l'a promis
» de sa pure grâce & générosité, nous
» fasse seulement ce petit bout de che-
» min, où bêtes & hommes restent si
» souvent embourbés dans l'arriere-
» saison, & qui est un vrai casse-cou ;
» & moyénant cette chaussée du vil-
» lage à la riviere, que nous appel-
» lons LA CHAUSSÉE DU BON SEI-
» gneur, je vous promets sans prix
» ni fondation, qu'on parlera du fro-
» ment & du chanvre de Champorcé-
» le-Vicomte dans les quatre coins
» du royaume & peut-être encore
» ailleurs. Vous me direz que ce petit

» bout de chemin n'est pas si petit,
 » & qu'il en peut coûter gros à sa
 » Grandeur : mais il ne faut pas dé-
 » goûter des bonnes actions , en les
 » montrant trop difficiles ; il n'y a que
 » le premier pas qui coûte ; quand
 » une fois la bourse est déliée , avec
 » du courage & de l'obstination on
 » voit la fin de tout. Je conviens avec
 » vous qu'un prix fondé aurait fait plus
 » de fracas dans les Affiches de Poi-
 » tiers & de Limoges : mais le petit
 » bout de chemin en fera plus dans
 » votre caisse , Monsieur le Régisseur,
 » sans compter les bénédictions jour-
 » nalières de nos habitans qui rapor-
 » teront gros à Monseigneur ; & quand
 » notre très-honorée Dame de paroisse
 » voudra visiter ses domaines , elle ne
 » courra pas risque de brûler sa voi-
 » ture , avant d'avoir reçu notre en-
 » cens & notre eau bénite ».

Sur tout ceci je ne m'éloigne pas
 de l'avis de notre bon Pâleur , sur-

tout si nous pouvions commencer
 l'entreprise par corvées volontaires,
 à quoi tous les habitans sont réfi-
 gés de bon cœur ; mais le malheur
 veut que vous ayez une dent contre
 les corvées comme contre les grosses
 fermes, & qu'on ne pourra pas plus
 vous faire entendre raison sur les unes
 que sur les autres. ~~Pour~~ ^{Pour} qui en est
 des rosières, j'avoue que j'ai un peu
 regret à la belle fête que cela occasionne
 dans une paroisse, & où le curé d'un
 côté, & le régisseur représentant le
 seigneur de l'autre, font un rôle im-
 posant & mémorable ; mais Monsieur
 le Curé m'a fermé la bouche avec sa
 faconde naturelle. « Vraiment, dit-il,
 » les filles de Champorée vous auront
 » bien de l'obligation de croire qu'il
 » leur faille des couronnes de fleurs
 » pour être sages & vertueuses. Elles
 » le sont, Dieu merci, & il n'y a en
 » ceci ni première ni dernière. Mais
 » aussi elles n'ont pas besoin de ces

» simagrées ni de la charité qu'on
 » ajoute , pour trouver des maris ; &
 » je défie tout village à rosiere de me
 » prouver , en compulsant les registres
 » de sa paroisse , autant de mariages
 » & de bons mariages , que j'en fais ,
 » moi , bon an , mal an , dans la mienne ».

Je ne suis pas médiocrement ravi
 que les disons d'un aussi savant &
 discret personnage que notre Curé , &
 qui est encore Bachelier en Théologie ,
 se trouvent conformes à vos propres
 idées , & de l'accord parfait qui en
 résulte entre les deux puissances spiri-
 tuelle & temporelle. Rien de tout cela
 ne touchant essentiellement à ma manu-
 tention , je puis dire qu'il m'a entraîné
 par son éloquence ; & sans me permet-
 tre un avis dans ces matieres abstraites ,
 je me dois la justice de dire que je n'ai
 jamais fait grand cas de la nouvele
 cuisine , & que je saurai me ranger du
 côté de la majorité sans qu'il m'en cou-
 te. D'où je conclus que Monsieur dai-

CONVERSATION. 485

gnera aussi quelquefois se ranger de mon avis, lorsque la raison milite pour moi, de sorte que toutes nos dissensions pourront s'ajuster à l'amiable, & moi me dire toute ma vie, avec le plus profond respect,

M O N S I E U R ,

. A. Champorcé-le-Vi-	Votre très-humble &
comte, route de Laval,	très-obéissant serviteur,
par Alençon, ce 25 Mars,	E L O I G O D A R D ,
frère de l'Annonciation,	Régisseur de la Vi-
remise pour cause; après	comté de Champorcé
la Nativité de Notre-Sei-	& dépendances, de
gneur, l'an 1785.	pere en fils.

E M I L I E ,

(après avoir commencé la lecture de cette lettre avec une extrême avidité, & continué insensiblement avec beaucoup d'ennui, de distraction, de fatigue, d'hésitation & d'impatience étouffée.)

Ouf !

L A M E R E .

Est-ce tout ?

E M I L I E .

Comment, maman, elle ne vous paraît pas assez longue ?

L A M È R E.

Pardonnez-moi, je la trouve pour moi d'une longueur suffisante ; mais comme vous aimez les affaires, je craignais qu'elle ne vous parût un peu courte.

E M I L I E.

Mais qu'est-ce que c'est que tout cela, maman ? Quel verbiage !
(Elle feuilleta la lettre & cherche les mots.)

Grévé... Dépecé... Prorata... Le hic... Bon an mal an... Bien au soleil ; et pourquoi pas dans la lune?... Corvée... Tin-toin... Re-re-de-vance... Espèces sonnantes. Compulser les registres... fol-fol-vable... In fla-fla-granti... En conscience, on s'y perd. Est-ce du français ? Est-ce de l'arabe ?

L A M È R E.

Français ou arabes, ce sont autant de termes que les gens qui aiment les affaires comme vous, savent au bout de leurs doigts.

E M I L I E.

Je vous assure, maman, que je n'en comprends aucun. . . Et puis, je crois qu'il y a des fautes d'orthographe.

L A M E R E.

J'ignore jusqu'à quel point Monsieur le Régisseur de Champorcé est obligé de la savoir, & s'il a en beaucoup de maîtres pour l'apprendre ; mais je connais des personnes qui en ont eu, & qui ne la savent pas trop bien.

E M I L I E.

Cela se peut, maman ; mais j'en connais qui si elles ne la savent pas encore tout à fait, la sauront sûrement, ou elles diront pourquoi.

L A M E R E.

A la bonne heure. — Mais on dirait que cette lettre de Champorcé ne vous a pas autant amusée que je l'avais espéré ? Je crois qu'il faut vous donner votre revanche, & vous en cher-

cher une plus intéressante dans ce carton.

EMILIE.

Oh non, ma chère maman, ne prenez pas cette peine ; il ne faut pas toujours vous déranger pour moi.

LA MÈRE.

Vous savez bien que rien ne me coûte, lorsqu'il s'agit de contenter vos goûts innocens ; & celui que vous montrez de si bonne heure pour les affaires, non-seulement est de ce genre, mais il peut même avec le temps devenir très-utile. Je compte, par exemple, que vous manderez à votre papa ce que vous pensez de son différend avec le régisseur de Champorcé ; cela lui fera sûrement plaisir, & pourra lui donner des idées . . .

EMILIE.

Franchement, je crois que mon papa se moquerait bien de moi. — Tenez, ma chère maman, tout confi-

CONVERSATION. 489

déré , il vaudra peut-être mieux de renvoyer les secrets d'affaires à l'année prochaine , c'est-à-dire , jusqu'à ce que j'y comprenne quelque chose : si ce n'est pas l'année prochaine , ce sera celle d'après.

L A M E R E .

A la bonne heure ; mais en attendant , Emilie me soupçonnera de manquer de confiance en elle , de lui faire des cachoteries ; que fais-je ? Car je vois que j'ai été la victime de beaucoup de faux jugemens.

E M I L I E .

A dire vrai , je croyais les secrets d'affaires plus intéressans & plus beaux.

L A M E R E .

Et lorsque vous vous trompez , il faut que votre injustice retombe sur moi ?

E M I L I E .

Vous savez bien , ma chère maman ,

490 D O U Z I È M E

que les enfans ne sont pas sages, qu'ils se mêlent à tort & à travers de ce dont ils n'ont que faire, qu'ils jugent de tout comme des imbécilles ou des étourdis, qu'ils se mettent des chaires dans la tête qui n'ont pas le sens commun; & puis, quand ils voient les choses comme elles sont, ils restent tout fots. Voilà mon histoire en trois mots.

L A M È R E.

Après cette découverte, je dois me flater au moins de n'être plus soupçonnée légèrement une autre fois.

E M I L I E.

Dieu m'en préserve ! Il n'est pas permis de tomber deux fois dans une faute impardonable. Mais dites-moi, ma chère maman, est-ce que vous comprendrez ces lettres, si tout courageusement ?

L A M È R E.

Mais oui, à-peu-près.

CONVERSATION. 401

EMILIE.

Et comment avez-vous la patience de les lire, & de vous occuper de ces bêtises, vous qui êtes si aimable ?

LA MÈRE.

Je vous remercie du compliment ; vous voulez réparer vos torts.

EMILIE.

Sans compliment, cela doit vous paraître bien dur & bien insupportable : car je peux vous avouer à présent ingénument que cette lettre m'a cruellement ennuyée, & j'ai vu le moment où il m'était impossible de l'achever.

LA MÈRE.

En effet, je vous ai remarqué de l'inquiétude sur votre chaise ; mais j'en accusais l'enchantement où je vous croyais de vous occuper d'affaires. C'était donc tout au contraire de l'ennui ?

EMILIE.

Et comment faites-vous, maman,

pour y résister , sur-tout si toutes les lettres de ce carton sont comme celles de Monsieur le Régisseur de Champorcé , & si tous les secrets d'affaires ressembtent aux siens ? O l'ennuyeux personnage !

L A M E R E.

Je vous l'ai déjà dit , il faut faire ses affaires , parce qu'il faut remplir les devoirs.

E M I L I E.

C'est donc un devoir indispensable de s'ennuyer d'affaires ? Car je parierais à présent , qu'il n'y en a pas une seule qui soit gaie ou amusante.

L A M E R E.

Si l'on veut conserver son bien , le transmettre à ses enfans , & en attendant en jouir pour leur donner une éducation convenable , il faut s'en occuper. Si vous négligez vos affaires , si vous les laissez tomber en désordre , vous êtes bien sûre que personne n'y

CONVERSATION. 493

prendra plus d'intérêt que vous n'en prenez vous-même.

EMILIE.

Et toujours pour vos enfans ! Vous pensez donc toujours à vos enfans ?

LA MERE.

C'est le devoir le plus cher & le plus sacré d'une mère.

EMILIE.

Et toutes les meres remplissent-elles ce devoir ?

LA MERE.

Oui certes , toutes celles qui méritent ce nom.

EMILIE.

Tenez , maman , je crois que toutes les meres sont quelquefois , comme vous êtes tous les jours.

LA MERE.

Emilie , vous êtes aujourd'hui en train de me dire des douceurs.

EMILIE.

Je vous dis vos vérités.

LA MÈRE.

Cependant il n'y a qu'un instant que vous aviez bien des griefs contre moi.

EMILIE,

(en l'embrassant.)

Ah, maman, des griefs ! Quel mot ! Permettez-moi de vous rapeler ce que vous disiez l'autre jour, qu'il faut prendre garde aux termes dont on se sert dans la conversation, sans quoi on brouille toutes ses idées. Je croyais que vous manquiez de confiance en moi ; mais je savais qu'elle ne peut s'exiger. Je me disais, Elle m'aime tendrement, c'est l'essentiel ; la confiance viendra quand elle pourra. Grâce au régisseur de mon papa, je vois que c'est ma faute, si elle n'est pas déjà venue, & que ce n'est pas la vôtre, si je suis ignorante & un peu imbécille.

CONVERSATION. 495

LA MÈRE.

Mais je me flatte qu'avec le temps l'ignorance & l'imbécillité disparaîtront.

EMILIE.

Certainement, maman. Avec les années viendra la sagesse, viendra la réflexion, viendra la prévoyance, viendront la vérité & le secret. N'est-ce pas tout cela que vous attendez de moi?

LA MÈRE.

Comment la vérité & le secret; & pourquoi la prévoyance?

EMILIE.

Mais oui, maman, Quand je vous fais une confidence, je vois que vous me dites toujours vrai, que vous ne répétez jamais ce que je vous confie; & puis encore, que vous m'annoncez toujours d'avance ce qui m'arrivera. N'est-ce pas en trois mots *vérité, secret & prévoyance*.

LA MÈRE.

Hem ! Je ne me savais pas si bien observée.

EMILIE.

Enfin je veux avoir à ma suite toute cette kyrielle de vertus solides , comme vous les appelez. Et quant à l'ignorance , vous m'avez dit que si je restais ignorante , on n'aurait pas bonne opinion de moi : or je veux absolument qu'on ait bonne opinion de moi.

LA MÈRE.

Et vous n'avez pas tort.

EMILIE.

Voilà pourquoi je me suis dépêchée bien vite , bien vite , d'apprendre à lire & à écrire.

LA MÈRE.

Ah , vous ne vous êtes pas dépêchée si vite , si vite.

EMILIE.

Mais un peu vite. Et à présent je me

CONVERSATION. 497

dépêche vite aussi d'apprendre l'histoire , la géographie..., enfin tout.

LA MERE.

Oui. N'avez-vous pas eu déjà cinq leçons?

EMILIE.

C'était aujourd'hui la sixieme.

LA MERE.

Eh bien , vous ne dites plus mot?

EMILIE.

C'est que je suis toute étonnée ,
mainan.

LA MERE.

Et de quoi?

EMILIE.

Vous avez ordinairement la bonté
de m'encourager , & à présent il sem-
ble que vous ne soyez pas contente.

LA MERE.

Pardonez - moi ; mais comme vous
commenciez à faire un grand étalage
de la vitesse que vous avez mise à
apprendre fort peu de chose , j'ai cru

qu'il était temps de vous inviter à
apprécier au juste votre mérite.

EMILIE.

Mais enfin, maman, je fais bien lire
& bien écrire.

LA MERE.

Distinguons. Bien lire, j'en con-
viens. Ecrire... passablement, soit;
vous commencez à bien former vos
lettres. Reste à comparer votre science
avec votre âge, & à savoir s'il y a de
quoi se vanter si fort.

EMILIE.

Vous ne le croyez pas, maman ?

LA MERE.

Imaginez que votre petite amie Ro-
salie se vantait hier à sa mere d'avoir
appris en très-peu de temps à bien
mettre ses gants, à se chauffer & à se
déchauffer toute seule.

EMILIE.

C'était donc pour la faire rire, car
tout le monde en fait autant, je crois ?

LA MÈRE.

Eh bien, il n'y a guere plus de vanité à tirer de savoir lire & écrire, que de savoir se chauffer & se déchauffer ; il n'est pas plus permis d'ignorer l'un que l'autre.

ÉMILIE.

Mais, maman, je vous parlais comme dans nos effusions de confiance, & ce n'était pas pour tirer vanité de rien. Il y avait peut-être un peu d'étalage, mais non pas de ma science présente, mais de celle que je me proposais d'acquérir.

LA MÈRE.

Ah, c'est autre chose ; & lorsqu'il en sera temps, vous me trouverez toute prête à crier au miracle.

ÉMILIE.

Convenez cependant qu'on n'apprend pas à lire comme à se chauffer, & que c'est une chose bien difficile.

J'en conviens; mais comme c'est une peine que tout le monde a prise & surmontée à son tour, comme personne, de ma connaissance au moins, n'est encore mort à cette peine, j'en conclus que l'effort n'est pas grand, & bien moins encore merveilleux.

EMILIE.

Cela m'a pourtant bien ennuyée.

LA MÈRE.

Cela vous prouve que vous n'êtes pas une merveille de la nature; comme quelqu'un qui nous aurait écoutées, aurait pu l'inférer de vos discours. Vous ne savez au fond rien de plus que ce que savent tous les enfans de votre âge; j'en connais même beaucoup qui sont bien plus avancés que vous du côté des connaissances.

EMILIE.

Ah, maman, vous m'affligez.

CONVERSATION. 501

LA MÈRE.

Consolez-vous, ce n'est pas votre faute , c'est la mienne. Je n'ai pas voulu peut-être que vous fussiez instruite & savante de trop bonne heure; & pour vous rendre complètement justice, je conviendrai que pour une ignorante, vous ne causez pas mal quelquefois.

EMILIE.

Vraiment, je sais bien pourquoi; c'est que j'ai eu une excellente maîtresse.

LA MÈRE.

Comment , encore un compliment?

EMILIE.

On ne peut donc plus dire les choses comme elles sont ?

LA MÈRE.

Les louanges en face sont rarement convenables.

E M I L I E.

Eh bien , maman , pour vous satisfaire , je vais vous blâmer. Vous dites que c'est votre faute si je suis ignorante , pourquoi avez-vous commis cette faute ? Si vous aviez voulu m'instruire , comme vous m'avez appris à causer , je serais plus avancée , & je vous ferais honneur.

L A M E R E.

Il n'y avait qu'une petite difficulté à cela.

E M I L I E.

Laquelle donc ?

L A M E R E.

C'est que pour instruire , il faut être instruite ; & comment aurais-je fait , moi qui suis malheureusement très-ignorante ?

E M I L I E.

Allons , maman , vous badinez.

L A M E R E.

Je vous dis la vérité. Je ne me per-

mets point de fixer les bornes du savoir aux perſones de notre ſexe, peut-être ne faut-il pas même une regle générale à cet égard ; mais du temps de mon enfance ce n'était pas l'usage de rien apprendre aux filles. On leur enſeignait les devoirs de religion tant bien que mal, pour les mettre en état de faire leur premiere communion. On leur donnait un fort bon maître à danser, un fort mauvais maître de muſique, & tout au plus un médiocre maître de deſſin. Avec cela un peu d'hiſtoire & de géographie, mais ſans aucun attrait ; il ne ſ'agissait que de retenir des noms & des dates, qu'on oubliait dès que le maître était réformé. Voilà à quoi ſe réduiſaient les éducations ſoignées. Sur-tout on ne nous parlait jamais raiſon ; & quant à la ſcience, on la trou-
 vait très-déplacée dans les perſones de notre ſexe, & l'on évitait avec ſoin toute eſpece d'inſtruction.

Comment avez-vous donc fait, maman ? Car enfin vous savez à-peu-près tout, & de quelque chose que l'on parle, je ne vous vois jamais embarrassée ; on vous trouve toujours au logis, comme dit Monsieur de Perseuil.

L A M E R E.

C'est que les sujets de la conversation journaliere n'exigent pas une grande étendue de connaissances ; la raison, la réflexion, l'expérience, l'usage du monde & l'instruction la plus légère suffisent pour cela. Quant au peu que je puis savoir & qui se réduit à très-peu de chose, c'est à Emilie que j'en ai l'obligation.

E M I L I E.

Comment, ma chère maman ? En voilà bien d'une autre ! Je vous ai donné leçon peut-être ?

L A

CONVERSATION. 505

L A M E R E.

Vous l'avez dit. Ne fallait-il pas se préparer à vous mieux élever, un peu mieux du moins, qu'on ne nous élevait de notre temps ?

E M I L I E.

Eh bien, maman, si vous voulez, nous pouvons achever notre éducation ensemble; ce sera à qui fera le plus de progrès. J'ai déjà deux maîtres dont vous n'avez que faire; prenons-en encore deux ou trois à nous deux, & nous étudierons toute la journée ensemble.

L A M E R E.

Je suis même sûre que cela vous paraîtrait fort agréable le premier jour, & peut-être encore le lendemain; mais le surlendemain ! . . .

E M I L I E.

Qu'est-ce que vous craignez pour le surlendemain ?

Tome I.

Y.

LA MÈRE.

L'ennui & la fatigue. Vous vous trouveriez fort à plaindre d'être si obédée de maîtres. Je fais fort bien que les enfans aiment les nouveaux arrangemens à la passion, ils s'en promettent mille plaisirs & satisfactions; mais comme ils ne sont plus nouveaux le surlendemain, ils s'en dégoûtent tout aussi vite. A ne vous rien cacher, je ne remarque pas en vous une grande avidité de savoir; il me semble que vous êtes de ces personnes qui veulent apprendre les choses à leur aise, sans faire de grands efforts d'attention ni d'application.

ENTRÉE.

Vous dites cela, maman, parce que je m'ennuie quelquefois un peu à mes leçons. Mais c'est qu'il passe tant de choses par la tête, sur-tout quand on est obligée de rester assise; on ne fait

CONVERSATION. 507

comment faire pour la fixer & ne pas
bâter la campagne.

L A M E R E.

C'est parce que ce qu'on vous en-
seigne ne vous intéresse pas assez : car
quand les choses vous plaisent, vous
n'avez point de distraction. Or jugez
si vous aviez deux ou trois maîtres de
plus ! Ce serait le meilleur moyen de
vous dégoûter pour jamais de toute
espece d'étude & d'application.

E M I L I E.

Mais vous ne songez donc pas, ma
chère maman, que nous aurions ces
maîtres ensemble ? Cela serait tout
différent. Ils ne m'ennuient que parce
que je suis là seule avec ma bonne, &
qu'ils viennent à une heure réglée.
Quand cette heure sonne, cela ne fait pas
toujours plaisir. S'ils voulaient venir à
l'improviste, ils me trouveraient beau-
coup mieux disposée ; il n'y a que le
moment de s'y déterminer qui coûte.

Et ne croyez pas, maman, qu'ils m'en-
nuient toujours ; je prévois au con-
traire que tous les jours ils m'amuse-
ront davantage. Si vous m'en ôtiez
un, je vous assure que vous me feriez
bien de la peine. Tout considéré, si
vous vouliez, nous pourrions passer
toute la journée à prendre leçon en-
semble. Réfléchissez à ce projet, ma
chère maman, vous verrez qu'il en
vaut la peine.

L A M E R E.

J'ai consulté là dessus une grande
maîtresse qui n'y veut pas absolument
consentir.

E M I L I E.

Et qui donc ?

L A M E R E.

La nature.

E M I L I E.

Comment, elle vous a parlé ?

L A M E R E.

Elle vous a choisie pour son inter-
prete auprès de moi.

CONVERSATION. 509

EMILIE.

Je ne savais pas qu'elle m'eût fait cet honneur-là.

LA MÈRE.

Comme je ne vous vois guere un peu tranquille que pendant que nous causons ; comme le reste du temps, c'est-à-dire , à-peu-près tout le long de la journée , je vous vois continuellement courir , sauter , vous tourmenter , vous fatiguer & m'importuner de toutes sortes de bruits & de mouvemens , j'en ai conclu que vous ne meniez pas une vie aussi pénible pour votre plaisir , mais que la nature vous commandait , sans vous consulter ; qu'elle avait besoin de cette agitation continuele pour vous fortifier , vous faire croître , développer en vous toutes les forces diverses dont elle vous avait douée.

EMILIE.

Maman, le mal est de vous être

importune : car pour moi je vous assure que je ne m'aperçois pas de cette vie pénible ; je n'en dors que mieux , & je ne me sens jamais lasse.

L A M È R E.

Quoi qu'il en soit , j'ai craint de contrarier la nature dans ses opérations , en vous assujétissant trop-tôt à une vie sédentaire , même aux convenances les plus légères de la société , même à la plus légère application au-delà d'une petite demi-heure ; j'ai tremblé d'offenser , par une instruction trop précocce , ces fibres si délicates & si tendres , avant de leur avoir laissé prendre leur ressort & leur consistance , & d'affaiblir cette énergie merveilleuse de l'enfance , en voulant la captiver , l'exercer ou la diriger trop tôt. Vous savez qu'on ne peut pas prendre ses leçons en courant ni en sautant , encore moins sans attention & sans application : ne voulant pas de

CONVERSATION. 311

-votre application , j'ai sacrifié les leçons , & j'ai dit , Voyons ce qui arrivera de notre petite sauvage ; si à son âge le vœu de la nature s'est concentré tout entier dans le développement des forces physiques , il ne faut pas la distraire de son travail par un développement prématuré des forces morales : on ne peut pas être en deux endroits à la fois. J'ai été si pénétrée de cette vérité que , si je m'en étais crue , peut-être ne sauriez-vous pas encore lire.

EMILIE.

Ah , maman , songez donc comme cela serait honteux !

LA MERE.

Toutes les fois que je vous ai vue allonger le visage en prenant votre livre , ou bien avaler clandestinement vos larmes , quand la redoutable opération d'épeler & de rassembler vos syllabes n'allait pas à souhait , j'étais

tentée de congédier Monsieur Collier, & de lui dire, Monsieur, je vous prie de revenir, quand elle aura dix ou douze ans. Apparemment que la nature ne veut livrer les enfans à nos instructions, que lorsqu'elle a achevé ou du moins bien avancé leur éducation physique. Peut-être en les forçant plutôt à l'attention, à l'application & par conséquent à une contenance plus tranquille, croisons-nous les vues les plus essentielles. Nous pourrions ressembler à des chirurgiens ignorans & téméraires qui, en voulant hâter une organisation tardive, ou en corriger une vicieuse qui n'existe souvent que dans leur tête, estropient pour la vie.

E M I L I E.

Maman, je me souviens fort bien, & de cette mine alongée, & de tout ce bel enfantillage qui me faisait pleurer des yeux & rire de la bouche en même temps. Il y aurait bien de quoi

CONVERSATION. 513

pleurer tout de bon aujourd'hui, si je ne savais pas lire.

L À M È R E.

La crainte de me singulariser, & plus encore de faire un essai malheureux, vous a sauvée de ce danger. On peut courir de grands risques, en s'écartant de la route ordinaire. Il faut être bien confiante, pour suivre ses opinions lorsqu'aucun succès ne les a encore justifiées, de préférence aux institutions que la sagesse publique a consacrées. Il vaut mieux, sans doute, s'en tenir à l'expérience commune, que de s'exposer à un tort irréparable, en tentant sans succès une expérience nouvelle. La hardiesse ne sied à notre sexe dans aucun genre. Cette seule considération vous a peut-être préservée, ma chère amie, du danger d'être une merveille. On a dit qu'une femme parfaite est celle dont on n'entend jamais parler ni en bien ni en mal;

ainsi j'espere qu'on ne pourra jamais vous citer en rien.

EMILIE.

Que pour savoir bien lire ; ce dont je suis très-charmée aujourd'hui , malgré ce qu'il m'en a coûté : je ne prévoyais pas alors combien cela m'amuserait un jour.

LA MERE.

Vous voyez que sans faire semblant de rien , je vous ai mise dans le secret de mon plan d'éducation : vous voilà ma confidente ; il ne me manque plus qu'à vous demander vos conseils dans l'occasion.

EMILIE.

Je ne vous les refuserai pas , ma chere maman , en temps & lieu ; c'est-à-dire , quand je verrai un peu plus loin que mon nez. Entre nous , je peux bien vous avouer qu'il y a eu , par-ci , par-là , dans vos propos , de petites choses que je ne comprends pas bien.

CONVERSATION. 515

Cette énergie , ces fibres , ces développemens , je ne fais pas trop ce que c'est que tout cela ; mais je n'ai pas voulu faire semblant de rien. Et puis , cela ne m'a pas ennuyée comme Monsieur le Régisseur avec ses éternelles représentations. Ce n'est pas - là de l'arabe ; vous parlez français, ma chère maman , & si je n'entends pas tout , je ne veux pas au moins avoir l'air d'être inepte à vos secrets comme aux secrets d'affaires.

L A M E R E .

Vous avez raison de vous plaindre. J'ai fait un long verbiage pour vous dire que nous n'aurons des maîtres qu'à mesure que l'effervescence du premier âge se calmera , & que l'à-propos & le besoin de l'instruction se manifesteront.

E M I L I E .

Je prévois , maman , que cela peut arriver du soir au lendemain. Tenons

donc nos maîtres tout prêts , car ce moment approche à grands pas.

LA MERE.

Eh bien, nous le guéterons, de peur qu'il ne nous échape.

EMILIE.

Mais voilà présentement une autre idée qui me brouille la tête.

LA MERE.

Et quoi donc ?

EMILIE.

Vous souvient-il, maman, de tout ce monde qui vint la veille du départ de mon papa ?

LA MERE.

Oui, je me souviens de cette soirée comme d'une des plus désagréables qu'on puisse passer.

EMILIE.

Vraiment oui. L'on était venu à cause du départ de mon papa. Je croyais que tout le monde en aurait le cœur gros comme vous & moi ; &

CONVERSATION. 517

point du tout : on n'a cessé de parler , je dirai même de bavarder , sans lui témoigner le moindre regret sur son départ.

L A M È R E.

C'est qu'excepté à vous & à moi , ce départ était la chose du monde la plus indifférente à tous ceux qui étaient là. Ils remplissaient un devoir d'usage & de société ; ils étaient venus pour donner une marque d'attention , & non une marque d'intérêt. Comme il n'y avait parmi eux personne de nos amis particuliers , ni même de notre société , la conversation ne pouvait rouler que sur la pluie & le beau temps , ou sur d'autres lieux communs ordinairement assez insipides. Quand on les a débités tant bien que mal , & qu'on est resté le temps suffisant , on s'en va , fort content d'être débarrassé de sa visite.

E M I L I E.

Et pourquoi la faire , si elle n'amuse pas ?

LA MÈRE.

Pour se gêner & se faire perdre son temps réciproquement.

EMILIE.

Mais, maman, cela n'est-il pas un peu bête?

LA MÈRE.

Tout ce qui a ses avantages dans ce monde, a aussi ses inconvéniens. Ce sont les inconvéniens de la société.

EMILIE.

Eh bien, vous rappelez-vous comme ils se sont moqués de cette dame?.. J'ai oublié son nom... Cette dame qui est si savante?.. Comment s'appelle-t-elle déjà?

LA MÈRE.

Son nom n'y fait rien. Je vous avoue franchement que je ne me rapelle rien du tout, ni de cette dame, ni de ceux qui s'en moquaient; j'étais distraite ce jour là. Qu'est-ce qu'ils en disaient donc?

CONVERSATION. 519

EMILIE.

Monsieur le Comte de Vieuxpont disait qu'il ne lui manquait qu'un bonnet de docteur, & qu'on ne pouvait pas dire un mot en sa présence, qu'elle ne citât un auteur grec ou latin. Cela fit pouffer de rire ce gros monsieur qui avait un habit verd & une veste si riche, & qui disait, Elle étale toujours sa science, pendant qu'elle ne fait pas seulement le prix d'un poulet ; elle ferait bien mieux d'apprendre à parler à sa fille, qui ne sait pas lire, que de perdre son temps à nous endoctriner.

LA MERE.

Voilà des propos vraiment spirituels ! Et votre pere, que disait-il à cela ?

EMILIE.

Mon papa ? Rien du tout. Je crois qu'il n'y était pas plus que vous, maman, & qu'il pensait à autre chose.

Eh bien, nous avons eu tort tous les deux. C'est toujours la faute du maître ou de la maîtresse de la maison, quand on déchire chez eux les absens. Quoique nous ne connaissions point du tout cette dame dont il a été question, je suis fâchée à présent de n'avoir pas été plus attentive, pour prévenir ces propos.

E M I L I E.

Mais, maman, on ne peut pas faire taire le monde qui vient chez vous en visite, comme des petits enfans qui bavardent mal à propos.

L A M È R E.

Pardonnez - moi. On peut sans pédanterie & sans affectation faire entendre que rien ne se dise chez vous, que vous ne soyez bien aise d'entendre. Je ne défends aucun sujet de conversation : cependant vous devez avoir remarqué que jamais on ne dé-

CONVERSATION. 521

chire chez moi les absens, encore moins les inconnus.

E M I L I E.

Cela se peut, maman ; je n'y avais pas pris garde.

L A M E R E.

C'est que la médifance est de tous les vices de la société celui qui m'est le plus antipathique.

E M I L I E.

Oui, cela est triste de s'occuper toujours de défauts & d'imperfections. Mais, maman, pour revenir à nos moutons, s'il est honteux de ne rien savoir, pourquoi se moque-t-on de la science ? C'est ce qui me brouille la tête.

L A M E R E.

C'est une chose à examiner. Je me rapele qu'il y a une de vos compagnes, dont la société ne vous plaît pas beaucoup. N'est-ce pas Mademoiselle de Perseuil ?

E M I L I E.

Cela est vrai, maman ; elle m'en-
nuie un peu.

L A M È R E.

Et pourquoi ?

E M I L I E.

Vous le savez bien ; c'est une de mes
confidences.

L A M È R E.

Dites-le moi encore, s'il vous plaît ;
je ne m'en souviens pas bien.

E M I L I E.

Mais c'est qu'elle parle toujours
d'elle, de ce qu'elle a dit, de ce qu'elle
a fait, de ce qu'elle a appris... Quand
on veut jouer, (car enfin, maman,
on ne nous rassemble pas pour faire
les savantes) elle ne veut pas. Elle
dit à sa cousine qu'elle n'aime que les
gens qui ont du trait dans l'esprit, &
qu'elle n'en a pas ; & puis, elle nous
regarde avec dédain & se donne tou-
jours pour exemple.

CONVERSATION. 523

L A M E R R E.

Et vous ne trouvez pas cela bien ?

E M I L I E.

Je ne fais si cela est bien ou mal ;
mais cela m'ennuie.

L A M E R R E.

Vraisemblablement la dame en question aura eu le même tort avec ces messieurs qui l'ont si peu ménagée dans leurs propos. Car vous jugez bien que ce n'est pas de la science en elle-même dont on s'est moqué, mais de la manière dont cette dame se vante de la sienne.

E M I L I E.

Cependant il faut bien montrer aux autres ce que l'on fait, si l'on ne veut pas passer pour ignorante ?

L A M E R R E.

Mais ce n'est pas pour le montrer aux autres, qu'on est savant. Les vrais savans ne parlent même jamais de leur science dans la société, tout comme

on a observé que les personnes vertueuses n'affichent jamais la vertu ; elles se contentent de l'avoir dans le cœur, mais elles ne l'ont guere à la bouche. D'après ces observations on pourrait supposer que la dame en question n'est pas vraiment savante.

EMILIE.

Mais si l'on ne montre pas sa science, comment le monde la connaîtra-t-il ?

LAMÈRE.

Allez-vous au devant de ceux qui viennent ici pour leur dire : Je fais lire, je fais un peu broder, je commence à faire de la tapisserie ?

EMILIE.

Non, maman.

LAMÈRE.

On fait pourtant à-peu-près que vous n'ignorez pas ces différentes choses.

EMILIE.

Je le crois bien ; on me les voit faire.

CONVERSATION. 525

L A M E R E.

Et avec la même sûreté on juge à la manière dont vous écoutez la conversation, à la manière dont vous répondez lorsqu'on vous adresse la parole, on juge, dis-je, très-parfaitement, si vous êtes instruite ou ignorante,

E M I L I E.

Sans qu'il soit besoin d'étaler ?

L A M E R E.

Sans qu'il soit besoin d'étaler. Lorsqu'on vous trouve au logis, comme vous disiez tout à l'heure, l'on s'en aperçoit tout de suite ; & lorsque vous n'y êtes pas, on le voit avec la même vitesse.

E M I L I E.

Cela pourrait bien être. Mais, maman, si l'on ne parle jamais devant moi des choses que je fais, on supposera que je ne suis jamais au logis ? Cela sera fâcheux ; mon logis passera pour le domicile de l'ignorance.

LA MÈRE.

Eh bien, c'est un des motifs qu'il doit vous engager à apprendre promptement ce que vous ne savez pas, à étendre tous les jours vos connaissances. Plus vous serez instruite moins il y aura de sujets de conversation qui vous soient étrangers.

EMILIE.

Je sens cela, par exemple, parfaitement.

LA MÈRE.

Cependant j'en reviens toujours à dire, qu'on ne s'instruit pas pour le plaisir de paraître instruite.

EMILIE.

Et moi, j'en reviens aussi à dire, qu'il n'y a aucun plaisir à passer pour ignorante.

LA MÈRE.

A la bonne heure ; mais l'instruction a un but bien plus grand & plus noble que celui d'une vaine ostentation de science.

EMILIE.

Lequel donc ?

LA MERE.

Lorsque vous portez vos soins à cultiver votre raison, à l'orner de connaissances utiles & solides, vous vous ouvrez autant de sources nouvelles de plaisir & de satisfaction ; vous vous préparez autant de moyens d'embellir votre vie, autant de ressources contre l'ennui, autant de consolations dans l'adversité, que vous acquérez de connaissances & de talens divers. Ce sont des biens que personne ne peut vous enlever, qui vous affranchissent de la dépendance des autres, puisque vous n'en avez pas besoin pour vous occuper & pour être heureuse ; qui mettent au contraire les autres dans votre dépendance : car plus on a de talens & de lumières, plus on devient utile & nécessaire dans la société. Sans compter que c'est le remède le plus efficace & le plus

sûr contre le désœuvrement, qui est l'ennemi le plus redoutable du bonheur & de la vertu.

EMILIE.

Ah, j'aurai tant de fleches dans mon carquois contre cet ennemi dangereux, que je le tuerai.

L A M E R E.

Comment, voilà qui est tout à fait poétique !

EMILIE.

Vous ne vous souvenez donc plus des fleches d'Apollon d'hier au soir ?

L A M E R E.

Vraiment, j'en étais fort loin en ce moment. Voilà pourtant ce que c'est que de montrer sa science à propos & sans affectation !

EMILIE.

J'ai déjà appris à coudre, à racomoder mes mouchoirs, à avoir soin de mes nipes, à travailler un peu en broderie, à faire aussi un peu mes ajustemens & ceux de ma poupée.

L A

CONVERSATION. 529

LA MÈRE.

Vous ennoblissez un peu l'aiguille, en la plaçant parmi vos fleches ; mais il n'y a pas grand mal à cela. Il est certain qu'en vous appliquant aux ouvrages convenables à notre sexe, vous avez une bonne fleche de plus dans votre carquois contre le désœuvrement, & vous apprenez à vous passer des autres. Ainsi voilà du profit tout clair : Liberté & force. Joignez à ces occupations celles de l'esprit, celles qui donnent du ressort & du nerf à l'ame, & vous avancerez sensiblement vers la perfection.

EMILIE.

Ah, s'il plaît à dieu, j'irai un train de chasse. — Mais, maman, quand on est instruite, on n'a donc jamais le temps de jouer ?

LA MÈRE.

Pardonnez - moi. On se délasse du moins, on se repose, on s'amuse ; à
Tome I. *Z*

la vérité d'une maniere moins frivole
que les enfans.

EMILIE.

De ma vie, maman, je ne vous ai
vu jouer à aucun jeu ; je vous ai tou-
jours vu occupée.

LA MERE.

Petite ingrate, combien de fois n'ai-
je pas joué avec vous à votre petit mé-
nage, jusqu'à la fatigue même ?

EMILIE.

Cela est bien vrai, ma chere ma-
man ; mais c'était pure complaisance
de votre part ; cela ne vous amusait
point du tout, quoique vous eussiez la
bonté d'en faire semblant.

LA MERE.

Il viendra un temps où votre pou-
pée, votre lanterne magique, votre
ménage ne vous amuseront plus non
plus. Voilà pourquoi il est bon de vous
préparer insensiblement, dès à présent,
des ressources pour ce temps là.

CONVERSATION. 531

EMILIE.

Ah, je vous demande grâce pour ma lanterne magique. Je l'aimerai toujours celle-là.

LAMERE.

Soit, je l'aime aussi assez ; & pour vous le prouver, si cela vous convient, je vous prie de me la montrer. Il y a longtemps que je ne l'ai vue ; vous devez être lasse de causer, & moi je n'en peux plus.

EMILIE.

Maman, voulez-vous que je demande de la lumière ? Il y a un gros quart-d'heure que nous sommes dans l'obscurité.

LAMERE.

Vous ferez fort bien.

EMILIE.

Et dès que j'aurai allumé, vous verrez, Madame, l'intérieur de Saint-Pierre de Rome, & sa façade avec la fameuse colonnade ; & la Place de Navone avec ses fontaines ; & la Fontaine de Trévi ; & l'intérieur de l'église, dite

532 *DOUZIEME CONVERSATION.*

la Rotonde & éclairée par le comble ; & le Palais de Caserte ; & le Dôme de Milan avec toutes ses petites figures ; & la Maison quarrée ainfi que la Fontaine de Nîmes ; & la Colonade du Louvre ; & la nouvele Eglise de Sainte Genevieve, patrone de Paris ; & l'Eglise de Saint-Paul de Londres ; & l'intérieur du Panthéon de Londres ; & l'Hôtel-de-ville d'Amsterdam ; & la maison d'Opéra de Berlin ; & le nouveau Palais de Sans-Souci ; & le Palais de l'Ermitage de l'Impératrice de Ruffie, à Pétersbourg, fur la Newa ; & son superbe Lac de Czarskozélo avec le pont de marbre ; & tant d'autres curiosités dignes de toute votre attention.

L A M E R E.

Je ne fais fi j'aurai le front de voir tout cela *gratis*. Avec une machine si bien meublée & ce ton de voix si mélodieusement glapissant , vous feriez fortune à la foire.

Fin du premier Volume.

LIVRES SUR L'ÉDUCATION,

qui se trouvent chez le même Libraire.

- M**AGASIN des Enfans, 2 vol. 4 l. 10 s.
— des Adoléfcentes, 2 vol. 4 l. 10 s.
— des Jeunes Dames, 3 vol. 6 l.
— des Pauvres, 2 vol. 4 l. 10 s.
Entretiens, Drames & Contes pour les Enfans,
par Madame Lafite, 2 vol. 5 l.
Connoiffance de la Mythologie, 1 vol. 2 l. 10 s.
Cours d'Education à l'ufage des Demoifelles,
8 vol. br. 14 l.
Ecole de Littérature, tirée de nos meilleurs
Ecrivains, 2 vol. 5 l.
Ecole des Mœurs, 3 vol. 9 l.
Etudes convenables aux Jeunes Demoifelles,
2 vol. 6 l.
Fables de la Fontaine, 1 vol. 2 l. 10 s.
Géographie de Crofat, 1 vol. avec cartes, 3 l.
Rhétorique françoife, à l'ufage des Demoifelles,
1 vol. 2 l. 10 s.
Ornemens de la Mémoire, in-12. 2 l. 10 s.
Principe de Géographie, à l'ufage de la
Jeunefle, par M. Lemoine, in-12. fig. 3 l.
Le même, abrégé, in-12. br. 1 l. 16 s.
Traité de l'Orthographe françoife, à l'ufage
des Demoifelles. in-12. br. 8 s.
Collection de la Vie des plus célèbres Marins
contenant Jean Bart, Ruiter, Duquesne,
Forbin, d'Eftrees, &c. &c. avec un portrait
en tête de chaque volume, 11 vol. br.
16 l. 10 s.

L'Ami des Enfans, par M. Berquin, 36 vol.
in-12 br. 38 l. 16 s.
Du même, Introduction à la connoissance de
 la Nature, 3 vol. br. 3 l. 12 s.
Du même, Sanfort & Merton, & le petit
 Grand-son, 12 vol. br. 13 l. 4 s.
Du même, Choix de Lectures pour les En-
 fans, 5 vol. br. 6 l.
Traité du Choix & de la Méthode des Études,
 par M. Fleury, *in-12*. br. 2 l. 10 s.
Aventures d'Abdalla, ou son voyage à l'Isle
 de Borico, 2 vol. fig. 6 l.
Aventures de Télémaque, 2 vol. *in-12*. fig. 6 l.
Atlas des Enfans, 1 vol. rempli de cartes en-
 luminées, 6 l.

Contes Moraux, par Madame le Prince
 Beaumont, 4 vol.
Joseph, Poëme en IX chants, *in-12*. 2 l.
Caractères de Théophraste & de la Bruyère,
 2 vol. pet. pap.
**Leçons Élémentaires de Chronologie & d'Épi-
 toire**, 2 vol. *in-12*.
Lettres d'Emerance à Lucie, 2 vol. 4 l.
 — de Madame Dumontier, 2 vol. 4 l.
Métamorphoses d'Ovidé, traduites par B.
 3 vol. *in-12*. fig.
Mort d'Abel, traduit de l'allemand,
 Œuvres de Gesner, contenant la Mort

Daphnis & ses Idylles, 3 vol. in-12. 6 l.
 Œuvres de Greffet, 2 vol. 5 l.

Livres nouveaux, imprimés en 1787 & 88.

Dictionnaire portatif des Femmes célèbres,
 augmenté d'un Supplément de presque toutes Femmes vivantes, 2 vol. in-8. 12 l.
 Lettres d'un Vieillard à un Jeune-Homme
 qui entre dans le monde, in-12. br. 1 l. 16 s.
 Mémoires de Madame la Comtesse de Rochen,
 ou Aventures d'une Dame de qualité, 3 vol.
 in-12. br. 4 l. 10 s.
 Mes Souvenirs & autres Pièces en vers, par
 M. Legay, 2 vol. in-12. fig. br. 4 l.
 Zoologie universelle & portative, par M.
 l'Abbé Ray, in-4. br. 15 l.
 Vie de Frédéric, Baron de Trenck, 2 vol.
 in-12. troisième édition, 3 l. 12 s.
 Vie de Frédéric II, Roi de Prusse, 4 vol.
 in-8. br. 13 l. 4 s.
 Observations sur les Usages & les Coutumes
 du ressort du Parlement de Metz, par
 M. Gabriel, 2 vol. in-4. br. 20 l.
 Zélie dans le Désert, par Madame D***,
 2 vol. in-8. br. 7 l. 4 s.
 Recherches Philosophiques & historiques sur
 l'origine de la Pitié par M. le Baron de
 Bock, in-12. br. 1 l. 16 s.
 Recherches Historiques sur le Sabéisme, par
 le même, in 12. fig. br. 2 l. 10 s.
 L'art d'apprendre le Latin sans maître, par
 M. Le Bel, in-8. br. 4 l.

